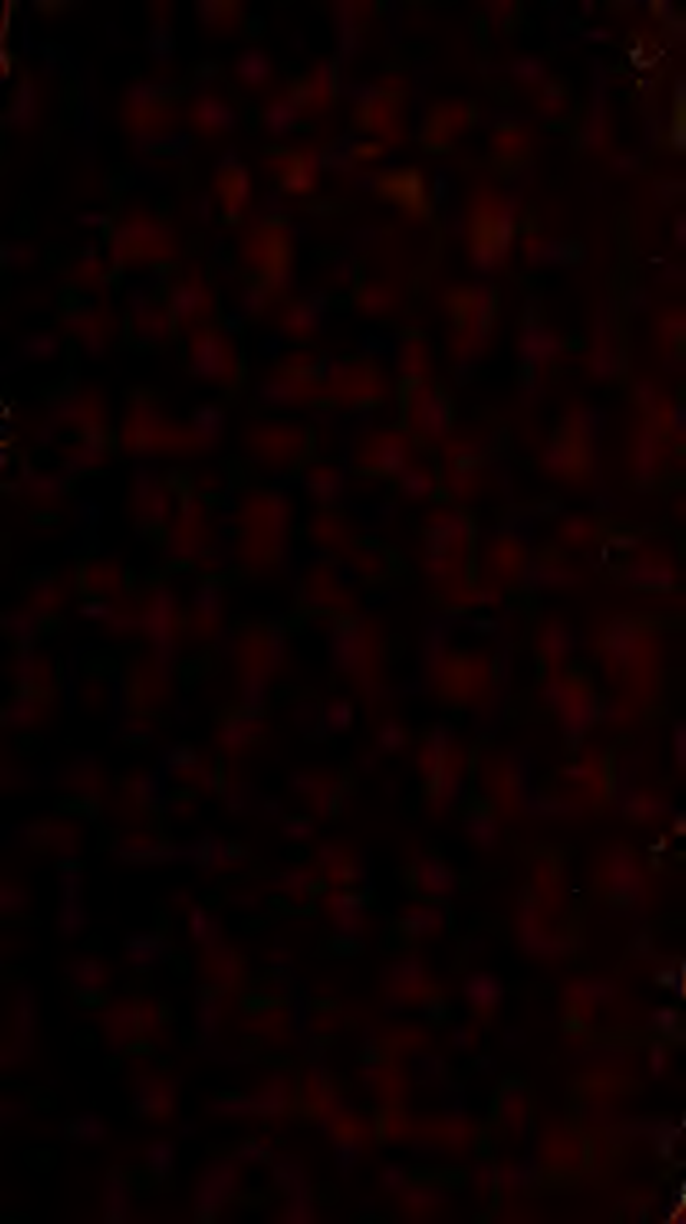


LETTRES

DE

MONSIEUR L'ABBE'

LE BLANC,

TOME SECOND.



LETTRES
DE MONSIEUR L'ABBÉ LE BLANC,
HISTORIOGRAPHE DES BASTIMENS DU ROI.

Nouvelle Edition de celles qui ont paru ſous le titre de Lettres d'un François.

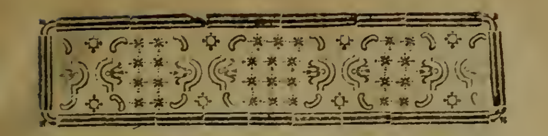
Quid verum atque decens curo & rogo, & omnis in hoc ſum.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LI.



LETTRES D'UN FRANÇOIS.

LETTRE XXXIII.

A Monsieur l'Abbé D'OLIVET, sur le peu de progrés que l'Eloquence a fait en Angleterre, sur les personalités & le manque de décence qui regne dans les contestations des deux Chambres du Parlement.

de Londres, &c.

MONSIEUR,



Es Anglois aiment assez notre Langue pour se plaire à lire Cicéron même en François; les Traductions que vous en avez données, sont ici fort

recherchées. Celle des Tuſculanes que vous venez de publier, de concert avec M. le P. Bouhier, a été goutée en Angleterre de tous ceux qui ſont en état de juger des Beautés de l'Original, & de la fidélité avec laquelle chacun de vous les a rendûes. Les Notes dont cet illuſtre Magiſtrat a enrichi le Texte, ont eu l'approbation des Sçavans d'Oxford & de Cambrige. Ils ont rendu juſtice & à la profondeur de ſon érudition & à la juſteſſe de ſon diſcernement. Voilà, Monſieur, le jugement qu'ont porté de ce dernierOuvrage lesGens de Lettres d'Angleterre. Sans vous faire de compliment, je puis vous aſſurer que vous n'y êtes l'un & l'autre, ni moins connus, ni moins eſtimés qu'en France.

Pour ce qui regarde les progrès que l'Eloquence a faits en ce Pays-ci, il s'en faut de beaucoup qu'ils y ayent égalé ceux des autres Productions de l'Eſprit. Les Anglois ſont les premiers Géomètres de l'Europe ; ils ont de grands Philoſophes, de grands Poëtes, de grands Critiques; ils ont eu un Newton, un Milton, un Addiſon, mais il ne s'eſt pas encore trouvé un Orateur célebre parmi eux. Vous en devez être

d'autant plus étonné, que de toutes les Nations polies d'aujourd'hui, la leur eſt celle où l'on trouve le plus d'occaſions de cultiver la grande & ſublime Eloquence. Ce qui a produit les Chefs-d'œuvre de ce genre que vous avez ſi heureuſement rendus en notre Langue, ce qui a formé les Démoſthènes & les Cicérons, c'eſt l'avantage qu'avoient les Orateurs Grecs & Romains de parler de la Paix & de la Guerre, du ſalut ou de la ruine de la République, & de régir pour ainſi dire tout un Peuple par la Parole. C'eſt ainſi qu'au rapport de Thucidide, Périclès ayant le don de réfréner les Athéniens quand ils étoient trop hardis, & d'échauffer leur courage quand ils ne l'étoient pas aſſez, étoit dans le fonds le Roi d'une République Titulaire. La Perſuaſion qui avoit ſon ſiége ſur ſes lèvres, faiſoit paſſer toutes ſes volontés en loix, & il n'a pas moins regné par la force de ſon éloquence, que Piſiſtrate par la force de ſes Armes.

Les Anglois ont les mêmes avantages & les mêmes occaſions ; la liberté dont ils jouiſſent doit donner à l'eſprit cette élévation qui produit le ſublime de l'Eloquence. Un Pair du Royaume

à la Chambre des Seigneurs, les Députés d'une Ville à celle des Communes, ont entre leurs mains les intérêts de l'Etat, & le ſalut de la Patrie. De même que les Orateurs de Rome & d'Athènes, ils parlent devant des Légiſlateurs qui ne ſont aſſemblés que pour procurer le ſoulagement & le bonheur du Peuple. Le Parlement d'Angleterre repréſente la Nation même, & eſt en poſſeſſion de la principale partie de la Légiſlation. Quoi de plus capable d'échauffer le génie que ces grands intérêts, que l'amour du bien Public, que le ſalut de tout un Peuple ! Indépendamment de ces motifs qui ne peuvent toucher que les ames du premier ordre, en Angleterre comme autrefois à Rome, les Richeſſes, la Réputation, l'Autorité même ſont encore le prix de l'Eloquence. Celui qui par-là ſe diſtingue à la Chambre des Communes, peut en devenir le Chef, c'eſt-à-dire, occuper le Poſte le plus important & peut-être le plus honorable de la Nation, puiſque l'Orateur de cette Aſſemblée, eſt, pour ainſi dire, l'Homme du Peuple. Cependant les Diſcours qui ſe prononcent au Parlement, ne reſſemblent non plus

pour la force & l'élévation à ceux dont les Orateurs Romains faisoient retentir la Tribune aux Harangues, que les Salles de Westminster ressemblent pour la Majesté & la grandeur aux lieux où le Sénat de Rome tenoit ses assemblées.

Les Anglois sont dans l'usage de parler sur le champ sur tout ce qui se traite au Parlement ; les Matieres peuvent être préparées, mais rarement leurs Discours sont-ils étudiés : aussi y trouve-t-on plus de Logique dans la suite des Raisonnemens, que de Rhétorique dans l'Art de les faire valoir. *Je me suis toujours étonné*, dit un des plus sages Ecrivains Anglois, *de ce que notre jeune Noblesse étudie si peu la Science de la parole ; c'est de toutes la plus honorable & la plus utile, dans un Gouvernement tel que le nôtre, & nos Orateurs ne sont pas pardonnables de négliger si fort à cet égard les préceptes que nous ont laissé les Anciens.* Il y a, à la vérité, dans l'une & l'autre Chambre, des Gens qui ont le don de la Parole, & qui se font écouter avec plaisir, tels sont à celle des Seigneurs le Comte de C*** & Mylord C***, qui passent ici pour les hommes les plus éloquens de

leur Siécle : à la Chambre-Baſſe, M. P*** parle avec beaucoup de hardieſſe & de vivacité, le ton de M. W*** eſt plus ſoutenu & plus affectueux. Mais en général, on peut aſſurer que lorſqu'on vient à lire la plûpart des Diſcours qui ont été prononcés au Parlement, on n'y trouve pas cette Eloquence noble & vigoureuſe, qui nous frappe & nous tranſporte dans les Oraiſons d'un Démoſthènes & d'un Cicéron. Seroit-ce que, comme on le dit, ceux qui font le plus de bruit au Parlement ont moins en vûe l'intérêt général de la Nation que le leur particulier ? Il eſt ſûr que les paſſions baſſes ne peuvent inſpirer aucun ſentiment élevé. Le zéle du bien Public fait les Hommes éloquens, l'Eſprit de parti ne fait que de vains Déclamateurs. Il ne faut pas moins qu'un ardent amour de la Patrie & qu'un dévouement entier au bien du Peuple pour former un véritable Orateur. Ces ſentimens généreux ne peuvent toucher que les grandes ames, & les Hommes du génie le plus ſublime, ſont ſeuls capables de s'élever juſques-là.

Un petit eſprit ne cherche pas à ſortir de ſa Sphére, il ne découvre rien au-

delà des limites étroites où il ſe trouve circonſcrit, il peut pourſuivre avec ardeur ſon intérêt particulier, ou celui de quelques perſonnes dont il épouſe les paſſions, mais il n'eſt pas ſuſceptible de cette louable ambition, qui étend tellement les facultés de l'ame, qu'elle embraſſe les objets les plus vaſtes: l'avantage de toute une Société, le bonheur d'un million d'hommes, ſont alors les ſeuls qui lui paroiſſent dignes de l'émouvoir. Le vice concentre l'homme dans lui-même: la vertu l'éléve au-deſſus de l'humanité.

L'illuſtre Archevêque de Cambray, étoit de cet ordre ſupérieur des Hommes; l'amour du bien public a pû ſeul lui inſpirer le courage de faire parler la vérité au milieu même de la Cour. Télémaque eſt la Cauſe des Peuples plaidée au Tribunal des Rois. Cet éloquent Prélat y fait ſentir continuellement à ceux que la Providence a placés ſur le Trône, que leurs vrais intérêts ſont inſéparables de ceux de leurs ſujets; qu'un Roi peut faire du bruit par ſes Conquêtes, mais qu'il ne peut être grand que par l'amour de ſon Peuple; & que le parfait Héroiſme ne conſiſte

que dans l'exercice des vertus les plus utiles au bonheur du genre humain. * Que ne doivent pas à leur Naiſſance ceux à qui elle a donné le droit de veiller au ſalut de leurs Compatriotes ! Pour un Être raiſonnable & ſenſible, eſt-il une gloire plus flatteuſe, une ſatisfaction plus touchante que de contribuer au bonheur de ſes égaux ? C'eſt approcher autant qu'il eſt en ſoi de la Divinité que d'être le Bienfaicteur des Hommes **. Cependant en ce Pays-ci

* A l'égard de la Morale (de Platon) en vérité eſt-elle comparable à celle du Télémaque, de l'illuſtre Archevêque de Cambray M. de Fénélon ? Si cet Ouvrage étoit en Grec & qu'il cût deux mille ans, nous le regarderions comme un Chef-d'œuvre. Pourquoi tranſporter à un Philoſophe ſi éloigné de nous, une admiration qui eſt dûe avec plus de juſtice au grand homme que j'ai nommé, & que nous avons vû de nos jours ? Jamais autre n'a penſé ſi noblement, ni ſi vertueuſement ; & ſon Télémaque, dont les principes ſont liés à une Religion purement naturelle, eſt par-là même propre à tout Lecteur, & ſera toujours du gout de quiconque en aura pour la vertu.

L'Abbé Gédoyn. Des Anciens & des Modernes.

** *Homines ad Deos nullâ re propiùs accedunt quam ſalutem hominibus dando.* Cicer.

comme par-tout ailleurs, que ceux qui n'ont en vûe que le bien public ſont rares !

Quintilien remarque d'Hortenſius, qu'en liſant ſes Plaidoyers, on ne les trouvoit pas dignes de la réputation de leur Auteur, dont le principal mérite étoit l'action ; ſi la même choſe arrive ici lorſque l'on vient à publier les Diſcours qui ont fait le plus de bruit au Parlement, ce ne peut pas être par la même raiſon, puiſque les Anglois négligent entiérement cette partie de l'Orateur, que Démoſthènes diſoit être la premiére, la ſeconde & la troiſiéme. Quelques-uns même, s'ils en étoient crus, proſcriroient de leurs Aſſemblées tout uſage de l'Eloquence, comme indigne de la Majeſté du lieu, & de la gravité des matiéres qui s'y traitent. Ils prétendent que l'Art Oratoire ne convient qu'à ceux qui ſe laiſſent gouverner par la paſſion, & non à ceux qui obéiſſent à la raiſon. Mais les hommes en général ſont tels qu'il eſt plus aiſé de les conduire par l'une que par l'autre. C'eſt trop préſumer d'une Aſſemblée de cinq cens perſonnes, que de croire qu'en toute occaſion il ſuffira de leur

préſenter la vérité pour la leur faire embraſſer. La plûpart la méconnoîtront ſi elle n'eſt pas revétue de tous les charmes de la perſuaſion. Pourquoi négliger de ſe ſervir d'une arme qui a fait pendant ſi long-tems le ſalut de la République Romaine ? N'exigeons pas des hommes plus de perfection que l'humanité n'en comporte; c'eſt pour leur propre avantage qu'il faut ſe conformer à leurs foibleſſes, & émouvoir leurs paſſions lorſqu'on ne peut convaincre leur entendement.

On ne peut nier que dans les Républiques de la Grece, des Orateurs violens & mercénaires n'ayent ſouvent employé le talent de la Parole à faire triompher l'injuſtice, & à opprimer la vertu. * Eſt-il rien en effet dont la malignité & la corruption des hommes ne pervertiſſent l'uſage ? Mais ces abus même de l'Eloquence en prouvent le pouvoir, & par conſéquent l'avantage que l'on en peut retirer pour le bien Public, quand on a aſſez de vertu pour

* *Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo Conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire Beneficiaque injuriis rependere.* Val. Maxim.

le préférer à tout autre intérêt.

Le but de la véritable Eloquence, eſt de mettre la vérité dans tout ſon jour, d'éclairer les hommes ſur leurs devoirs, de nous inſpirer ces principes, d'échauffer & de faire germer dans nos cœurs ces ſentimens généreux qui nous font renoncer à tout avantage perſonnel contraire à celui de nos Concitoyens, de nous convaincre enfin qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que celui qui eſt fondé ſur les vertus morales.

Mais un Orateur ne nous perſuade gueres, à moins qu'il n'ait lui-même l'air perſuadé. Lorſqu'un Ecrivain penſe ce qu'il dit, ſans ſe le propoſer, il ſe peint dans ſes Ouvrages, & c'eſt-là ce qui les fait paroître naturels : on s'apperçoit qu'il parle d'après le ſentiment par la chaleur avec laquelle il s'exprime. Celui qui ne ſent pas ce qu'il dit, raiſonne & ne s'échauffe pas : l'un ne veut que prouver, l'autre veut convaincre. Celui qui eſt perſuadé veut perſuader les autres ; il veut ſe faire des Proſélites, l'autre ne veut que faire briller ſon eſprit. Combien d'anciens Philoſophes n'ont fait que prêcher la vertu ! Cicéron, Epictete me la font aimer.

Si ceux qui ont l'avantage d'être au Parlement d'Angleterre les Défenſeurs de la liberté, y ſuivoient les exemples des Orateurs de Rome & de la Grece, ils inſpireroient leurs ſentimens non-ſeulement aux Députés à qui la Garde des Loix eſt confiée, mais au Peuple même qui les a choiſis pour être ſes Protecteurs. Tout ce qui ſe dit dans ces Aſſemblées, devient bientôt public. Ici comme autrefois à Rome *, il ſe trouve d'habiles Copiſtes, qui par une écriture abrégée ont l'art d'emporter un diſcours quelque rapide qu'en ſoit la prononciation. On travaille actuellement à un Recueil de tous ceux qui ont été prononcés dans l'une & l'autre Chambre depuis la grande époque de la Reſtauration de Charles II **.

Il y a quelque tems que je fus à la

* Cicéron parle de cet Art d'écrire par abbréviation dans l'Epître XXXII. à Atticus, Liv. XIII. Plutarque dans la Vie de Caton, dit qu'on en attribuoit l'invention à Cicéron même.

Les Perſans ont auſſi une ſorte de Chiffre dont ils ſe ſervent au lieu de l'Ecriture ordinaire.

** Ce Recueil a paru en 1741.

Chambre des Seigneurs; on y agitoit une des queſtions qui intéreſſe peut-être le plus la liberté de la Nation; il s'agiſſoit de ſçavoir ſi on continueroit l'Armée ſur le pied de ſeize mille hommes, ou ſi on la réduiroit ſur celui de douze mille. Je fus frappé d'abord du reſpect que doit inſpirer cette auguſte Aſſemblée; mais dans la chaleur du débat il échappa à ceux qui parlerent, pluſieurs traits qui ne pouvoient que le diminuer. Je trouvai dans tout ce qui s'y dit plus de haine pour le Miniſtre, que d'amour pour le bien Public. Les invectives & les plaiſanteries tinrent lieu de raiſon dans la diſpute. Les Ennemis du Miniſtere ſoutinrent que les Puiſſances qui pouvoient donner de l'ombrage à l'Angleterre, & la France même, la plus à craindre de toutes, ne reſpiroient aujourd'hui que la juſtice & la Paix. Mylord Carteret fit l'éloge du Miniſtre que le Roi qui nous fait bénir chaque jour la douceur de ſon Regne, a mis à la tête de ſes Conſeils. Un des Partiſans de la Cour ſouſcrivit à ces louanges, mais dit que ce Miniſtre quel qu'il fût n'étoit pas immortel. Un troiſiéme qui n'eſt pas moins connu par ſon eſ-

prit que par ſon oppoſition à M. Walpole, repartit à celui-ci, & convint qu'en effet le Miniſtre de France n'étoit pas immortel. *Mais*, dit-il, *ſon Succeſſeur ne le ſera pas non plus, ni celui par qui ſon Succeſſeur ſera remplacé, & c'eſt une choſe triſte pour l'Angleterre, ſi elle eſt obligée d'entretenir de nombreuſes Armées, parce que les Miniſtres de France ne ſont pas immortels.* Ce trait fit rire, mais n'étoit pas capable d'émouvoir, ce qui eſt le but de l'éloquence, & qui auroit du être l'objet de celui qui parloit.

Ainſi ſelon leurs différens caractéres, les uns déclament avec violence contre tout ce que fait le Miniſtre, les autres badinent quelquefois indécemment ſur les matiéres les plus graves & les plus importantes. L'un eſt dans l'uſage de faire des plaiſanteries, l'autre eſt dans celui de les relever. On fait des complimens à ceux de ſon parti, on invective ceux dont on combat les opinions. On s'offenſe & on ſe demande pardon; & pendant qu'on écoute ainſi des affections particuliéres, ou des animoſités perſonnelles, on perd de vue le fond de la diſpute, & l'on ſacrifie

l'intérêt public à celui de ſon parti.

De combien les affaires, dit un jour M. Walpole à la Chambre des Communes, *ſeroient plus promptement & mieux diſcutées, ſi dans nos diſputes on vouloit renoncer aux injures perſonnelles, & aux plaiſanteries offenſantes. Par de pareilles pratiques on fait paſſer le menſonge pour la vérité; & l'ignorance qui y a recours, tient lieu de capacité. Si le badinage & la plaiſanterie entraînent nos ſuffrages, il n'eſt pas néceſſaire pour en obtenir la ſupériorité, d'être ſage & honnête, il ſuffira de rire & de railler; ce que tout homme peut communément faire avec autant de ſuccès qu'un autre.*

Voici un Diſcours bien différent, qui a été prononcé à la Chambre des Pairs par un de ceux qui y a le plus d'autorité. *Mylords, les deux jeunes Seigneurs qui ont ouvert le débat, ont parlé avec une telle dignité, une ſi grande force dans les raiſonnemens, & tant de propriété dans les expreſſions, que je commençois à me croire dans un Sénat de Rome, d'Athènes, ou de Lacédémone; c'eſt pourquoi je dois remercier le no-*

ble Duc qui a parlé le dernier, de m'avoir ramené à une véritable Chambre de Seigneurs Anglois *. N'eſt-ce pas attaquer l'honneur même de l'Aſſemblée, que d'oſer lui témoigner un mépris auſſi éclatant, & que d'imputer au général ce qui peut n'être que l'erreur d'un particulier ? Eſt-il étonnant que de vils Auteurs de Brochures parlent avec ſi peu de circonſpection des Membres du Parlement, lorſqu'entre eux-mêmes ils obſervent ſi mal les égards qu'ils ſe doivent les uns aux autres, & qu'ils donnent les premiers le ſcandaleux exemple de ce manque de reſpect ? Ainſi quand un d'entr'eux accuſe le plus grand nombre d'être vendus au Miniſtre, & dit, *que comme ils en reçoivent des gages, il voudroit auſſi qu'ils portaſſent ſa livrée, afin qu'on pût les reconnoître* ** ; il a fourni matiére aux Commentaires les plus injurieux.

Je ne vous ai parlé de ces abus, que par l'influence néceſſaire qu'ils ont ſur l'éloquence dont ils ont corrompu le

* Diſcours de Mylord Bathurſt. Actes de la Chambre des Pairs, Vol. 7. pag. 554.

** Vol. 6. pag. 379.

goût

goût. Il ſe peut que le remede fût plus dangereux que le mal même. Peut-être ne prouvent-t-ils autre choſe, ſinon que les Anglois ſont des hommes, & des hommes, comme les autres.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXIV.

A Monsieur DE BUFFON. La raison pourquoi il y a si peu de belles Maisons à Londres. La magnificence de la Noblesse Angloise à la Campagne. De quelle maniére les Hommes & les Femmes y passent leur tems.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LOndres étant une Ville fort grande, fort riche & fort triste, & où la fumée du Charbon de terre empoisonne en quelque façon l'air que l'on y respire, il n'est pas étonnant que les gens aisés, de quelqu'état qu'ils soient, s'y plaisent si peu, & n'y demeurent qu'autant que leurs affaires les y obligent. Un Duc est ici logé plus à l'étroit que beaucoup de Bourgeois ne le sont à Paris. Il y a peu de Maisons remarquables pour la beauté des Bâtimens, ou la richesse des Meubles. Je compte-

rois au ſeul Fauxbourg Saint-Germain plus de cinquante Hotels dont on ne parle pas, qui ſont au-deſſus de la Maiſon du Duc de Bedford, que les Anglois vantent tant.

Ce n'eſt pas qu'à cet égard ils craignent de dépenſer : la cauſe Phyſique dont j'ai déja fait mention, contribue plus que toute autre à cette différence. Cette même fumée de Charbon de terre, qui les oblige, quelque tems qu'il faſſe, à ſortir tous les matins de chez eux pour reſpirer un nouvel air, en empêche pluſieurs de bâtir des Palais dans une Ville où ils s'ennuyent. D'ailleurs elle n'eſt pas moins contraire à la Peinture, à la Dorure, & en un mot, à la richeſſe des Meubles, qu'à la ſanté des Habitans.

Ainſi, les Grands du Royaume ne regardent pas Londres comme le lieu de leur réſidence, & les Etrangers qui les voyent confondus pêle-mêle avec les Négocians de cette grande Ville, ne les connoiſſent pas bien. Il ſemble preſqu'ici que les lieux qu'ils occupent ne ſont pour eux que des eſpeces d'Hôtelleries, où ils ſe logent pendant la tenue du Parlement ; ce n'eſt qu'à la

Campagne qu'ils étallent toute leur magnificence : ils y ont tous de vastes Maisons, un nombreux Domestique ; des Parcs peuplés de Daims & de Cerfs. Ils y tiennent une Table ouverte aux Gentilshommes de la Province ; & dans la maniére dont ils vivent, tout annonce leur opulence & leur grandeur. Si parmi nous les Grands, dont le Luxe de Paris a dérangé les affaires, sont quelquefois obligés de passer six mois à la Campagne pour les racommoder, ceux de ce Pays-ci font tout le contraire, ils restent à Londres quand ils veulent épargner, & n'y tiennent un si petit état, que pour pouvoir vivre dans leurs Terres d'une maniere plus splendide.

Ils partagent leur loisir à la Campagne entre la Chasse, qui est leur occupation favorite, & la Table, que l'on tient ici plus long-tems qu'en France. Les restes de leur loisir, les uns le donnent aux soins de l'Agriculture, & aux charmes de la vie Economique ; les autres à des jeux d'exercice, la plûpart très-violens. Celui pour lequel ils paroissent avoir le plus de goût, en est un où ils jouent avec tous leurs Valets, &

cela, dit-on, *parce que les Anglois ont une idée plus juste de la véritable grandeur, que d'autres Nations, & qu'ils ne craignent pas de compromettre la leur en se familiarisant avec les Petits.* En souscrivant à cet éloge, on peut douter que ce soit-là en effet la raison d'un pareil usage. Il me semble en entrevoir une plus sensible & plus vraie : c'est qu'ils s'ennuyent quand ils sont seuls. Les Anglois à la Campagne se visitent les uns les autres, mais ils n'y vivent guéres ensemble. L'Ennui est le tyran de la vie de la plûpart des Hommes; & quoique son Empire s'étende aux Champs comme à la Ville, les Grands en souffrent plus que les Petits.

Le bonheur n'est pas attaché à la possession des richesses. Le Paysan est souvent plus heureux que son Seigneur; le travail constant du premier le fait jouir de cette tranquillité d'ame, qui est le plus précieux de tous les biens, & que tout l'or du monde ne sçauroit payer. Au milieu des richesses on est dévoré de la soif de les accumuler, ou tourmenté de l'inquiétude de les perdre. Peu d'Hommes en sçavent jouir. La nature y a attaché je ne sçais quel

poiſon, preſque toujours funeſte au repos de ceux qui les poſſédent.

Ainſi, c'eſt au ſein même de l'abondance que l'on a plus de beſoin de diſſipation. Ne nous déguiſons pas la vérité, quelque humiliante qu'elle puiſſe être pour nous : ce n'eſt point par amitié que les Hommes ſe cherchent les uns les autres, ce n'eſt que par beſoin. C'eſt ce qui fait que dans la ſolitude le Domeſtique devient l'ami de ſon Maître. L'Homme eſt pour lui-même la plus dangereuſe compagnie. Voilà pourquoi il y a tant de gens qui s'ennuyent. Il n'eſt pas donné à tous de jouir avec ſenſibilité de toutes les richeſſes que la nature nous préſente, de prendre du goût pour l'Agriculture, d'aimer le Jardinage, de ſe plaire à voir une Roſe s'épanouir ; tous ne ſçavent pas profiter de la leçon de travail que nous donne l'Abeille laborieuſe, lorſqu'elle va ſur tant de fleurs recueillir les ſucs dont elle compoſe ſon miel : ce ſont-là cependant les ſeuls plaiſirs qui ne laſſent ni ne dégoutent à la Campagne, & il faut les aimer pour s'y plaire véritablement. Mais combien peu de gens ont la tranquillité d'ame qui produit cette

ſenſibilité ! L'Homme ſage, l'Homme heureux eſt celui qui peut également & goûter la ſolitude au milieu du tumulte des Cours, & ſe trouver en compagnie dans le ſilence de ſon Cabinet. Qu'arrit-il aux autres Hommes ? Que l'ennui qui les a chaſſés de la Ville, les ſuit à la Campagne ; & pour me ſervir d'une expreſſion familiére, mais très-énergique, qu'on fait tout, qu'on va jouer avec ſes Valets *pour tuer le tems.* * Quelle eſt notre folie ! Le tems eſt notre unique tréſor, & nous ne ſommes embarraſſés que ſur les manieres de le perdre ; nous nous plaignons que notre vie eſt courte, & il n'eſt point de jour qui ne nous paroiſſe trop long. Nous la précipitons nous-mêmes, en ne jouiſſant pas du préſent qui eſt à nous, & en cou-

* *M. de Fontenelle a fait les Vers ſuivants ſur cette façon de parler particuliere à notre Langue. C'eſt le Tems qui parle.*

Lorſque pour s'amuſer ſans ceſſe ils s'évertuent,
Ces Meſſieurs les Humains, ils diſent qu'ils me tuent,
Moi je ne me vante de rien,
Mais, ma foi je m'en venge bien.

rant ſans ceſſe après l'avenir qui ne nous appartient pas.

De leur côté, les Angloiſes, qu'on n'a jamais ſoupçonnées d'être moins fiéres que les Françoiſes, s'amuſent à la Campagne avec leurs Femmes de Chambre, & ſont ſouvent réduites à danſer avec elles, faute de ſçavoir à quoi employer leur loiſir. Elles ne peuvent triompher de leur ennui, que dans la foule & dans le tumulte. De-là viennent ces Danſes de douze & de dix-huit perſonnes à la fois. Le même ennui qui, à la Campagne, réduit un Pair d'Angleterre à jouer avec ſon Palefrenier, fait qu'ailleurs on n'oſe pas quitter la Ville. Combien de gens croyent en effet que *hors Paris il n'y a pas de ſalut pour les honnêtes gens?* L'Homme né pour le travail, doit regarder l'Ennui comme une eſpece de tribut, que celui qui veut vivre dans l'Oiſiveté eſt forcé de payer à la nature. C'eſt pour s'en exempter, qu'en différens Pays on a recours aux voyes les plus oppoſées. A Londres, on paſſe ſa vie au Cabaret. A Paris, on ne fait chaque jour que ſe viſiter les uns les autres ſans avoir enſemble aucune affaire, ſouvent même ſans avoir

rien

rien à ſe dire. Le plus grand nombre de ceux qui viennent dans une Maiſon, feroient auſſi-bien, & pour eux-mêmes & pour les autres, de ſe contenter de ſe faire écrire à la porte. Ce que tant de gens cherchent par ce mouvement continuel, à Conſtantinople où l'on eſt plus ſédentaire, on ne le trouve que par le ſecours de l'Opium & du Tabac en fumée. L'art de jouir n'eſt pas à la portée de la plûpart des Hommes, ils ne ſçavent que s'étourdir. C'eſt pour fuir ce cruel ennui qui les perſécute, que l'un ſe ruine en Bâtimens & l'autre au Jeu, que les uns ſe plongent dans le malheur, & que les autres donnent dans les travers les plus ridicules. Cette maladie de l'eſprit tourne en autant de manies qui aviliſſent la raiſon, les différentes ſortes de gouts que les gens ſages ne ſe permettent que pour leur amuſement. Un Homme paſſe ſa vie à entaſſer des Livres qu'il ne lit pas : une Femme ſe trouve malheureuſe, ſi elle n'a pas toujours une douzaine de Chiens autour d'elle. Tant de gens ne s'entretiennent avec des Perroquets, que parce qu'ils

n'ont pas de quoi s'entretenir avec eux-mêmes. L'Ennui, ſi je ne me trompe, eſt la ſource de preſque toutes les folies & de toutes les ſottiſes des Hommes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXV.

A Monſieur FRERET. *La Pierre de Touche pour diſtinguer les Torys des Wighs.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

BIEN des gens ſe laiſſent tellement prévenir ſur la réputation de ſageſſe des Anglois, qu'ils ferment les yeux à tout ce qui n'y répond pas; d'autres uniquement frappés de quelques défauts qui leur ſont particuliers, n'admirent peut-être pas aſſez leur zéle pour le maintien de leurs Loix & de leur Liberté; entre ces deux extrémités il eſt un milieu que le Sage doit tenir, & que vous obſervez conſtamment dans tout ce que vous me dites. Il eſt ſûr que chez eux la différence de ſentimens ſur le Gouvernement entraîne pluſieurs inconvéniens dans la Société Civile. On trouve, pour ainſi dire,

deux Nations dans la même. S'ils n'ont pas nos ridicules, ils en ont d'autres, & vous connoiffez trop bien les Hommes pour en être étonné: les Ridicules font l'appanage de l'Humanité.

Vous vous fouvenez, Monfieur, d'avoir lu dans le Spectateur, qu'il y a eu un tems en Angleterre où les Femmes affichoient le Parti dont elles étoient, par le côté du vifage où elles plaçoient leurs Mouches. Il vient de paroître un Ouvrage qui tient de cette bizarrerie fanatique, & qui mérite, fi je ne me trompe d'être connu, du moins par fa fingularité. En voici le Titre :

LA PIERRE DE TOUCHE,

Ou MÉTHODE *fimple & aifée de difcerner le bon & véritable Anglois de l'Anglois corrompu ; c'eft-à-dire, l'Ami de la Liberté & de la Patrie, de l'Efclave de la Fortune & de la Cour ; Ouvrage utile à tous Gentilshommes, Marchands, Artifans, Laboureurs & autres, qui ont droit de donner leurs voix aux Elections.* Par NATHANAEL SMITH, *de la Ville de* LEICESTER.

Timeo Danaos & dona ferentes.

A Londres chez BERNARD LINTOT. 1737.

Je commence par l'Avertiſſement que je vous traduirai tout entier, pour que vous puiſſiez mieux juger du Caractere & de la façon de penſer de l'Auteur.

» L'Etat floriſſant & la gloire de » l'Angleterre s'éclipſent à meſure que » la dépravation de nos Mœurs aug- » mente; la corruption eſt aujourd'hui » ſi générale, qu'on n'entre plus au » Parlement * ſans acheter les ſuffrages » de ſa Ville ou de ſa Province. Tout » Homme qui aſpire à devenir Membre » de la Chambre-Baſſe, eſt obligé de te- » nir Table ouverte pendant le tems de » ſon Election: ceux en qui réſide le » droit d'élire ne voient gueres qu'en ces » occaſions les Perſonnes des différens » Partis qui emploient toute ſorte d'ar- » tifices pour les ſurprendre. Le Loup » dévorant s'y revêtit de la peau de » l'innocent Agneau. Celui qui en ſe-

* L'Auteur veut parler de la Chambre-Baſſe, comme on le voit par ce qui ſuit.

» cret eſt vendu à la Cour, jure ſur les
» Saints Evangiles d'être toujours con-
» traire au Miniſtere; l'honnête Arti-
» ſan, le ſimple Fermier l'en croyent
» ſur ſa parole; le plus grand nombre,
» ſoit faute d'expérience, ſoit faute de
» capacité, n'eſt pas en état de recon-
» noître le Fourbe ſous le déguiſement
» qui le cache. Ainſi tel croit choiſir un
» Homme zélé pour ſa Patrie, qui don-
» ne ſa voix à un Ambitieux prêt à tout
» ſacrifier à ſa Fortune.

» Les malheurs qui arrivent tous les
» jours par les ruſes que les Whigs *
» employent pour nous ſeduire, m'ont
» déterminé à rendre publiques les Ob-

* Ces noms de *Whigs* & de *Torys* n'ont pas toujours ſignifié le Parti de la Cour & celui qui lui eſt oppoſé. Dans les Lettres de Mylord B**, Ouvrage qui, pour l'élégance du Style & la ſolidité du Raiſonnement, eſt au-deſſus de tout ce que les Anglois ont produit en ce genre, on voit qu'on appelle *Tory* ou *Whig* tour à tour le même Parti, ſelon qu'il a adopté tel ou tel Principe. M. Smith donne le nom de *Tory* à quiconque eſt oppoſé à la Cour, quels que ſoient ſes Principes. Ce qui eſt d'autant plus étonnant que celui de *Whig* a été pendant long-tems le terme diſtinctif pour caractériſer ceux de la faction du Peuple.

» ſervations que j'ai faites ſur une ma-
» tiere ſi importante. Ce ſont autant de
» Regles ſûres pour diſtinguer un véri-
» table Tory de celui qui n'en a que le
» maſque. Ces Regles en même-tems
» ſont à la portée de tout le monde,
» il n'eſt néceſſaire ni d'avoir étudié,
» ni d'avoir hanté les Caffés de Lon-
» dres, pour en faire l'application. Ce-
» lui qui aura des yeux verra, & celui qui
» aura des oreilles entendra. J'apprens à
» diſcerner un Whig d'un Tory, à ſa
» maniere de ſe vêtir, d'agir, de par-
« ler, de boire, de manger, &c. En un
» mot avec ma Méthode il n'eſt plus be-
« ſoin que d'avoir des yeux & des oreil-
» les pour ne s'y jamais méprendre ».

Le premier Chapitre eſt intitulé; *Du Tempérament, de la Phyſionomie, du ton de voix, &c. des Torys.* Je ne me propoſe que de vous rendre compte des Idées de l'Auteur, ſans les épouſer. L'envie de faire rire lui a fait ſouvent ſacrifier dans ſes Remarques la juſteſſe à la ſingularité. La ſorte de plaiſanterie & l'exagération continuelle qui regnent dans ſon Ouvrage, vous feront ſentir aſſez que c'eſt une Satire auſſi outrée que bizarre.

Il établit d'abord comme un fait incontestable que les Torys en général ont meilleure mine, & sont d'une constitution plus forte que les Whigs, *soit parce qu'ils se nourrissent d'une substance plus solide, & qui leur convient mieux, soit parce qu'ils n'altérent pas autant que les Whigs leurs tempéramens dans le commerce des Filles débauchées*. Ce sont les propres termes de l'Auteur. » Il est aisé, dit-il, de distinguer le Descendant » d'une suite d'Ancêtres qui ont vécu » de Bœuf & de Pouding, de celui » dont le Pere & le Grand-Pere se sont » gâtés l'estomac en ne vivant que d'Entremets à la Françoise. L'un a une » abondance de chair & une certaine » rotondité qui annoncent la force de » son tempérament & celle de son esprit; » l'autre au contraire, a toujours l'air » pâle & défait, ce qui doit faire craindre » un esprit qui se sente de la foiblesse » du corps. On nourit Achille avec de la » moëlle de Lyon, pour le rendre fort » & courageux. Le suc du Bœuf a la » même vertu pour les Naturels de ce » Pays-ci. C'étoit la nourriture de ces » braves Anglois qui ont remporté tant » & de si glorieuses Victoires sur les Fran-

» çois. Tout autre aliment ne peut qu'af-
« foiblir le corps, & diſpoſer l'eſprit à
» cette molleſſe dont la Politique d'un
» Miniſtre ſçait profiter. Le Roi Char-
» les II. avoit bien ſes raiſons quand il
» nous a apporté la Cuiſine Françoiſe.

M. Smith prétend donc que les Torys ont un air plus ſérieux, plus mâle & plus penſant que les autres Anglois; mais il a la bonne foi de convenir auſſi que la plûpart ſont d'un tempérament plus mélancolique : Mais il ne perd rien à cet aveu, car fondé ſur Ariſtote, cité par Plutarque dans la vie de Lyſander, il prétend que *les grandes natures ſont ſujettes à la Mélancolie comme celles de Socrate, de Platon & d'Hercule.* Pour les Whigs, il aſſure que le grand nombre d'entre eux ont le viſage efféminé, à la Cour ſur-tout, & qu'en général ils ont l'air léger, éventé & inconſidéré ; en un mot l'air François : vous voyez qu'en paſſant l'Auteur nous donne auſſi quelques coups de patte.

A l'égard du ton de voix, il dit que les Whigs l'ont doux & inſinuant, & que les Torys l'ont vif & animé. A l'en croire tout eſt efféminé dans les uns, & tout eſt mâle dans les autres. Il va juſ-

qu'à dire qu'il peut reconnoître au ſeul ſon de la voix un Tory d'une ancienne Famille,& qui ne s'eſt point méſalliée, celui, par exemple qui deſcendroit d'un Tory du tems de Cromwel, car ſon opinion eſt que les Torys ſont auſſi anciens que le Gouvernement Anglois, & que tout ennemi du Miniſtre en quelque tems qu'il ait vécu, étoit Tory. Au ſurplus, il ſoupçonne que les meilleurs ſont de race Bretonne.

Le ſecond Chapitre traite de la maniere de s'habiller ; mais comme les Whigs contrefont en cela les Torys, quand ils ont envie de plaire au Peuple ; l'Auteur avoue qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. *Le matin au Parc S. James*, dit M. Smith, *on prendroit nos jeunes Seigneurs pour des Anglois raiſonnables & de véritables Torys, le ſoir à l'Opéra on les trouve poudrés, friſés, chargés de dorure, en un mot ce qu'ils ſont, de mépriſables Whigs.* Le reſte de ce Chapitre ne pourroit que vous paroître inſipide à vous qui n'avez pas vécu en Angleterre. Rien n'eſt indifférent pour M. Smith. Une Perruque plus ou moins courte, un habit fait de telle ou telle façon, tout eſt pour lui matiere à conjecture.

Je passe aussi les trois Chapitres suivans, comme ne contenant que des Remarques superficielles, ou des conjectures trop hazardées, & je viens au cinquiéme que je vous traduirai tout entier. C'est le plus singulier & le plus important de l'Ouvrage ; le seul Titre excite la curiosité. Le voici.

Observations à faire à un Repas d'Election, pour découvrir si celui qui demande à être Député est un véritable Tory, & si l'on peut compter sur lui.

» Vous remarquerez d'abord de quel » air votre Homme vous recevra ; si en » entrant il vous prend loyalement la » main, & vous la serrant de toutes ses » forces, il vous la secoue bonnement » & simplement, comme c'étoit la cou- » tume de nos Peres, louez-en le Ciel, « & dites en vous-même : Celui-ci est » des nôtres ; si au contraire il vous fait » une humble inclination de corps, ac- » compagnée d'une profonde réveren- « ce, craignez cette politesse étrangére » prenez garde à vous ; vous êtes en » Pays ennemi.

» Vous ferez ensuite attention à ce » qu'on servira sur la Table ; si vous y

» voyez paroître des Potages, des En-
« trées & telles autres inventions ridi-
« cules de la Cuisine Françoise, celui
« qui vous traite est à coup sûr un
» Whig, quelques protestations con-
» traires qu'il vous fasse. Ceux de ce
» Parti n'osent pas manger selon leur
» goût naturel; ils suivent à leurs Ta-
» bles les Loix de quelque *éminent*
» glouton de Paris, & préférent une
» Poularde à la Béchamel à notre Oye
» rotie avec une sausse aux Pommes
» Cuites.

» Si sur la Table du Candidat il n'y
» a pas de *Plum-pudding* *, ou si y en
» ayant, il n'en mange pas, autre preu-
» ve qu'il est Whig. Dis-moi qui tu fré-
» quentes, & je te dirai qui tu es, est
» une maxime sûre; dis-moi de quoi tu
» vis, & je te dirai comment tu penses,
» en est une autre qui ne l'est pas moins.

» S'il fait servir le Rot, soit viande
» de Boucherie, soit viande blanche
» ou Gibier, sans qu'il soit inondé de
» beurre, soyez bien sûr que ce n'est
« pas un Tory, un Homme de ce Parti
» ne commettroit pas une faute si essen-
» tielle, dans la crainte de blesser le

* Pudding, où il y a des Raisins secs.

» goût de quelques prétendus Docteurs
» en Cuiſine, qui blâment dans la nô-
» tre, tout ce qui n'eſt pas conforme
» aux uſages François.

» S'il ſe ſert de ſa Fourchette pour
» porter les morceaux à ſa bouche, au
» lieu de les prendre & de ramaſſer la
» ſauſſe même avec ſon Couteau, ainſi
» que nos Péres l'ont toujours pratiqué,
» c'eſt un homme que la Mode a gâté,
» & ſur qui l'on ne peut compter.

» A l'égard de la Boiſſon, elle ne don-
» ne pas lieu à des remarques moins ſû-
» res. Les Liqueurs fortes donnent du
» courage, & c'eſt pour cela que les
» Torys les aiment. Tout homme qui
» préfére le Vin de Bordeaux à celui de
» Portugal, doit vous prévenir contre
» lui; il n'a ſûrement pas à cœur l'inté-
» rêt de ſa Patrie, puiſque le premier
» de ces Vins nous vient d'un Pays dont
» le commerce nous eſt à charge, &
« que nous faiſons au contraire un com-
» merce très-avantageux avec le Pays
» d'où nous tirons l'autre.

» Si celui qui veut être Membre du
» Parlement alloit juſqu'à boire du vin
» de Bourgogne préférablement à celui
» de Bordeaux, c'eſt un homme qui a

» perdu le goût naturel aux Anglois, » & qui par-là donne tout lieu de croi- » re qu'il en a auſſi perdu la façon de » penſer : l'un eſt une ſuite de l'autre. » Jamais un véritable Tory, eût-il ſé- » journé dix ans en France, n'a pû ſe » faire à la ſaveur du vin de Bourgogne, » ni au fumet d'une Perdrix.

» Enfin, ſi le Candidat aime mieux le « Vin de Champagne que les Vins » blancs que nous tirons d'Eſpagne ou » de Portugal *, ou que nous fabri- » quons dans notre Iſle, il n'y a plus « rien à examiner, c'eſt un Whig dé- » guiſé : quoi qu'on puiſſe vous alléguer » en ſa faveur, refuſez-lui conſtam- » ment votre voix. On choiſit un jour » contre mon ſentiment, un homme » dont je m'étois méfié, parce que je » l'avois vû boire trois verres de Vin de » Champagne. Six mois après il nous » tourna caſaque, & ſe rangea du Par- » ti de la Cour. On ne peut ſe fier à » ceux qui aiment une boiſſon ſi peu » faite pour notre Nation ; ils n'ont pas

* L'Auteur veut parler de ces Vins communs que les Anglois appellent Vins de Montagne.

» plus de ſolidité que la mouſſe de la » liqueur qui leur plaît ſi fort.

» Il eſt juſte auſſi d'avertir l'Anglois » honnête & bien intentionné pour ſa » Patrie, d'une mode que les Whigs ont » introduite depuis peu à leurs Tables, » je veux parler des Seigneurs de ce » Parti, ou des particuliers fort riches » aſſez ridicules pour les imiter, c'eſt-» à-dire en général, des Anglois qui » ont le goût le plus dépravé. On con-» noît la maniere ſcandaleuſe dont les » Whigs affectent d'établir parmi nous » les Modes & les Vices des Nations » Etrangeres. Aujourd'hui, la plûpart » d'entre eux boivent leur Vin à la glace, » & ce n'eſt conſtamment que par air, » ce goût ne nous étant point du tout « naturel. Il en eſt néanmoins qui affec-« tent de s'en ſervir, même au mois de » Décembre, & cela parce que c'eſt » l'uſage chez les François qui ont le » Cerveau brûlé. J'étonnerai bien plus » nos bons Anglois du Nord, qui ne » connoiſſent que leur Campagne, & » n'ont vû de Ville que celle d'York, » quand je leur apprendrai qu'à certai-» nes Tables de Londres on ſert au-» jourd'hui de la glace à manger, com-

» me on sert sur les leurs de la Gelée
» de Groseille.

» A quel point de corruption som-
« mes nous parvenus ! O Tems ! ô
» Mœurs ! Et que diroient nos vertueux
» Ancêtres de ce Luxe étranger ! Heu-
» reusement cette dépravation ne s'est
« pas encore introduite chez les Sages
» Torys, & ceux de ce Parti qui sont
» simples & honnêtes, sont encore
» chauffer leur Vin avant que de le boi-
» re, ainsi que l'ont toujours pratiqué les
» véritables Anglois, ce qui est d'un
» usage salutaire pour l'estomac. C'est
» aussi la coutume des Chinois : chez ce
» Peuple si sage, on mange froid, &
» on boit chaud.

« Ce qui distingue le plus les Torys
» des Whigs, c'est qu'en effet ils boi-
» vent beaucoup plus que ceux-ci. On
» peut juger de quelle façon un homme
» pense sur le Gouvernement à sa ma-
« niere de boire. Un simple Tory boit
» le double d'un Whig. Un Tory un
« peu ardent dans son Parti, boit au-
» tant que douze Whigs ensemble. Il
» n'y a point de ceux de la premiére
» classe, qui ne soit en état de boire à
» un Repas d'Election en rasade bien
mesurées

» mesurées toutes les Santés du Parti,
» & toutes les malédictions que selon
» l'usage on y donne aux Chefs du Parti
» contraire, & de plus la confusion de
» la Haute Eglise en général, & la dam-
» nation de tous nos Seigneurs spiri-
» tuels en particulier.

» La derniére Réflexion qui me reste
» à faire sur ce sujet, est que tout hom-
» me qui presse un autre de boire & ne
» boit pas lui-même, est un ennemi qui
» cherche à le surprendre : c'est ainsi
» qu'en usent grand nombre de Whigs.
» Le franc & loyal Tory n'a pas re-
» cours à de si lâches bassesses ; comme
» il est sans malice, il est sans ruses, &
» si l'intérêt de son Parti ou la simple
» Politesse exige qu'il enivre ses Convi-
» ves, il est le premier à leur donner
» l'exemple qu'ils doivent suivre ».

En voilà assez, Monsieur, pour vous faire connoître quel est l'esprit de cet Ouvrage. Si le ton exagéré de l'Auteur n'avertissoit pas tout Lecteur sensé de se défier de ses jugemens, ne seroit-il pas en effet singulier, qu'un homme, selon qu'il est pour ou contre la Cour, donnât plus ou moins dans les excès de la Table ? & en ce cas, quelles pour-

roient être les raiſons de cette différence ? Quelques-uns prétendent que le lieu où l'on a été élevé y fait quelque choſe, & que l'on boit plus à une Univerſité qu'à une autre ; mais cette raiſon ne me paroît pas ſatisfaiſante, quand même la choſe ſeroit vraye. Ceux qui épouſent l'un ou l'autre Parti, ont été indifféremment élevés à l'une ou l'autre Univerſité. Puiſque ſur ce fait, déja douteux par lui-même, on ne peut donner que de ſimples conjectures, ne pourroit-on pas dire que les regrets qu'ont ceux du Parti oppoſé au Miniſtere, de voir échouer tous leurs Projets, le déſeſpoir de voir réuſſir ceux de leurs Adverſaires, en un mot le mécontentement continuel où ils vivent, leur rend plus néceſſaire tout ce qui eſt un reméde à l'ennui & au chagrin. D'un autre côté les Partiſans de la Cour donnent davantage dans ce qu'on appelle le Commerce du monde & la Galanterie, ils vivent un peu plus avec les Femmes, ils ſont plus dans le goût de fréquenter la Comédie, l'Opéra, & tous les lieux où il n'eſt pas néceſſaire de boire pour s'amuſer.

Cependant, je ne prétens en aucune

maniére faire ici ni la critique des uns ni l'éloge des autres. Je me garderois bien d'oser rien décider sur ce sujet. A l'exemple de Socrate, l'homme le plus sage de la Grece, Caton ce grand Caton, cet esprit si Républicain, ce Romain si vertueux, buvoit souvent plus que la tempérance ne le permet, & celui qui a poussé le plus loin le Luxe, Lucullus, étoit le plus honnête homme de toute l'Antiquité.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVI.

A Monsieur le Comte DE C**, *sur l'Architecture en Angleterre, le mauvais gout des Anglois dans leurs Bâtimens & le gout ridicule qui commence à regner en France dans les Ornemens de toute espece.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOUS connoissez le *Vitruve Anglois*; & comme vous possédez non-seulement les Regles de tous les Arts, mais ce goût sûr bien supérieur aux Regles mêmes, puisqu'il en est le Principe caché, ne vous semble-t-il pas que l'Auteur de cet Ouvrage ait fait exprès dessiner & graver tout ce qu'il y a de Bâtimens remarquables en Angleterre, pour nous apprendre que l'Architecture est un Art qui n'y est pas naturalisé; il est de ceux qui dépendent du Gout, ainsi il peut être encore long-

tems étranger dans cette Isle. Ce n'est pas que l'Architecture n'ait des Principes connus & des Regles certaines, fondées les unes sur la nature, telle est celle-ci, par exemple, que le plus fort doit porter le plus foible ; les autres établies successivement, & convenues unanimement comme le résultat de l'expérience de ceux qui nous ont précédés ; mais la partie la plus difficile & la plus étendue, celle de la Décoration & des Ornemens dont elle est susceptible ; le Gout seul peut la donner, & le Gout ne donne rien ici.

L'Architecture est une des choses qui annoncent le plus la magnificence, d'une Nation ; & de la magnificence ; on conclut aisément la grandeur. Quand nous ne pourrions juger des Romains que par ce qui nous reste de leurs superbes Amphithéâtres, ne seroient-ils pas encore l'objet de notre admiration ? Tout ce que l'Histoire rapporte des Egyptiens, fait moins d'impression sur nous que ces Pyramides immenses qui subsistent dans leur Pays depuis tant de Siécles. Quelle idée ne laissera pas à la Postérité la Façade du Louvre, de la Puissance du Monarque qui l'a fait

élever, & du point de perfection où les Arts ont été portés sous son Regne !

Le Pays de l'Europe où l'Architecture Moderne a produit le plus de Chefs-d'œuvre, c'est l'Italie. Les Anglois n'ont encore que le mérite d'en avoir copié quelques-uns. L'Architecte * qui a bâti leur fameuse Eglise de Saint Paul de Londres, aux proportions près qu'il a très-mal observées, n'a fait que réduire le Plan de Saint Pierre de Rome aux deux tiers de sa grandeur : pour peu que l'on ait de connoissance, il est aisé de s'appercevoir, que partout où il s'est écarté de son Modéle, il a commis les fautes les plus grossiéres.

La plûpart des Maisons de Campagne, car il est peu de Bâtimens à Londres qui méritent qu'on en parle, sont encore ici dans le goût Italien ; mais on ne l'a pas toujours appliqué juste. Un des premiers soins d'un Architecte, doit être d'avoir égard au climat où il bâtit ; ce qui convient à un Pays aussi chaud, & dont l'air est aussi pur que celui de Naples, devient incommode dans un climat beaucoup plus froid, &

* Christophle Wren.

dont le Ciel n'eſt pas auſſi ſerein. Les Italiens dans leurs Maiſons doivent ſe défendre du trop grand jour ; les Anglois, qui ne voyent pas le Soleil auſſi ſouvent qu'ils le voudroient, doivent le chercher. La Maiſon de Plaiſance qui orne une Vigne de Rome, n'eſt pas un Modéle pour une Maiſon de Campagne des environs de Londres.

On prétend qu'il en coûte beaucoup ici aux Anglois qui veulent paſſer pour avoir du Goût ; ils ſont forcés de contraindre le leur en tout, & d'en affecter un qui leur eſt étranger. Ils payent, dit-on, fort cher pour entendre une Muſique qui leur déplaît. Ils ont leur Table couverte de Mets auxquels leurs Palais ne peuvent s'accoutumer ; ils portent des habits qui les gênent, & habitent des Maiſons où ils ne ſont point à leur aiſe. Ce Pays n'eſt pas le ſeul où l'on trouve des Hommes qui ſont la dupe de cette eſpece de manie, qui ſacrifient leurs commodités aux uſages du bel air, & le plaiſir réel à ce qui n'en eſt que l'ombre. Combien une pareille folie n'apprête-t-elle pas à rire aux véritables Philoſophes ?

Le célebre Inigo Jones a orné Lon-

dres de quelques Edifices qui ont du gout, & entr'autres de cette magnifique Salle de White-Hall, l'un des plus beaux Morceaux d'Architecture qui ſoient en Europe. D'un autre côté, Mylord Burlington, qui a joint les exemples aux préceptes, ſoit par l'Hôtel qu'il s'eſt bâti lui-même à Londres, ſoit par quelques Ecrits ſur l'Architecture, a tâché d'en communiquer le gout à ſes Compatriotes. Mais ces Modéles n'ont pas rendu les Architectes Anglois plus habiles; & toutes les fois qu'ils veulent être autre choſe que de ſimples Copiſtes, ils n'élevent encore que de péſantes maſſes de Pierre, telles que le Château de Blenheim, dont vous trouverez le Plan & la Façade dans le *Vitruve Anglois.*

Bien plus ſouvent encore les Anglois dans les Décorations de leurs Bâtimens, tombent dans un gout véritablement puérile. On a conſtruit pour la Reine dans le Parc de Richemond, un petit endroit, où l'on a placé ſa Bibliothéque de Campagne. On l'appelle la Grotte de Merlin, ce n'eſt autre choſe qu'un Pavillon octogone, dont la Voute eſt Gothique. Rien n'y répond à l'i-
dée

dée qu'on peut s'en former sur le nom. On n'y voit pour toute curiosité, que cet Enchanteur, & quelques autres Figures en Cire grandes comme nature. Loin qu'en ce Salon il y ait rien qui ressente l'enchantement & la puissance du Magicien, il n'est pas possible d'imaginer un Spectacle de plus mauvais gout.

Les Anglois ne sont pas toujours heureux dans leurs Inventions; mais en quelque chose que ce soit, ils ne connoissent ni la justesse des Proportions, ni l'élégance des Formes; aussi ne réussissent-ils pas mieux dans le goût des Meubles, que dans celui des autres Ornemens de leurs Maisons. Nous regardons les Italiens comme nos Maîtres pour l'Architecture & la Décoration extérieure des grands Edifices, mais pour la distribution & les proportions intérieures, les François paroissent s'y entendre mieux qu'aucune Nation de l'Europe, & c'est précisément où le mauvais goût des Anglois se fait le plus sentir.

L'Amour de la vérité ne me permettra pas néanmoins de flatter mes Compatriotes, jusques dans leurs défauts. J'oserai avouer & condamner les effets

pernicieux de notre inconſtance naturelle. Aujourd'hui parmi nous dans tout ce qui dépend du Deſſein, de même que dans les Ouvrages d'eſprit, on commence à s'écarter de cette noble ſimplicité que les grands Maîtres de l'Antiquité ont ſuivie en tout, & que les nôtres ont tâché d'imiter. Ce n'eſt pas par ſtérilité que les uns & les autres l'ont adoptée, & ceux qui affectent de s'en éloigner, prouvent moins leur fécondité que leur mauvais gout. Quoiqu'ils diſent pour couvrir leur ignorance ou leur manque de talent, il eſt bien plus aiſé de courir après l'eſprit & de coudre des Epigrammes les unes aux autres, que d'imaginer une belle Scene, & d'y rendre la nature dans toute ſa vérité. Cette abondance apparente eſt une ſtérilité réelle. Celui qui a tout-à-la-fois un génie fécond & un gout ſûr, ſe fait un devoir de ſacrifier toute beauté ſuperflue. Mais en ce genre de richeſſes comme dans les autres, il faut en avoir beaucoup, pour n'avoir pas regret à celles que l'on à mal employées. Le plus médiocre Deſſinateur invente des Ornemens de toutes formes, & les entaſſe les uns ſur les autres : un hom-

me comme Bouchardon, n'en imagine que de noble, & les distribue avec intelligence. Les Goths en ont été aussi prodigues que les Grecs en ont été avares, & l'exemple de ces derniers nous fait voir que l'effort du Génie, & la perfection de l'Art, sont de parvenir à cette heureuse simplicité.

Je suis certain, Monsieur, que vous voyez avec regret, qu'en plus d'un genre on affecte déja de s'éloigner du gout du Siécle de Louis XIV. l'âge d'or des Lettres & des beaux Arts en France. Rien n'est plus monstrueux, comme le remarque Horace, que de marier ensemble des Etres d'une nature opposée; c'est cependant ce que grand nombre de nos Artistes se font aujourd'hui gloire de pratiquer. Ils contrastent un Amour avec un Dragon, & un Coquillage avec une aile de Chauve-Souris. Ils ne suivent plus aucun ordre, aucune vraisemblance dans leurs Productions. Ils entassent avec confusion des Corniches, des Bases, des Colonnes, des Cascades, des Joncs, des Rochers; dans quelque coin de ce Cahos, ils placeront un Amour épouvanté, & sur le tout, ils feront regner une Guirlande

de fleurs. Voilà ce qu'on appelle des Desseins d'un nouveau Gout. Ainsi pour avoir passé le terme, nous sommes revenus à la barbarie des Goths. Peut-être est-il des choses où trop de symmétrie est un défaut, mais c'en est d'ordinaire un plus grand, que de n'en observer aucune, elle doit toujours regner dans les Masses, & non dans le détail des parties. Elle est dans l'Architecture d'une nécessité indispensable. Un Bâtiment quel qu'il soit, est un tout composé de parties qui doivent se répondre. C'est dans le Détail des ornemens qu'on doit chercher la variété. Des Statues placées en regard dans une niche font un mauvais effet, si elles n'offrent à peu près aux yeux la même masse, mais elles ne choquent pas moins, si l'attitude de l'une est absolument semblable à celle de l'autre. La diversité n'est pas moins nécessaire pour plaire que la simplicité. Ainsi dans un Parterre; des plattes bandes doivent avoir les mêmes proportions, & soit dans les milieux; soit dans les extrémités des points marqués qui se répondent : observer scrupuleusement le même ordre dans l'arrangement de chacune des fleurs qui sont fai-

tes pour en varier le coup d'œil, c'eſt affecter une ſymmétrie auſſi froide que puérile. Mais qu'en fait d'ornemens nous ſommes aujourd'hui loin de ce défaut ! nous ne voulons plus rien de ſymmétrique. Si l'on orne le Frontiſpice d'un Hôtel des Armes de celui qui le fait bâtir, on poſe l'Ecu en ligne diagonale, & la Couronne ſur l'un des côtés, de façon qu'elle paroiſſe prête à tomber. On s'éloigne le plus qu'on peut de la ligne perpendiculaire & de l'horiſontale : on ne met plus rien à plomb, ni de niveau.

Nos Architectes du tems paſſé étoient trop ſages pour ſe permettre ces Ecarts que ceux d'aujourd'hui trouvent ſi ingénieux. Dans ce Siécle plus hardi, on veut que tout le paroiſſe, & l'on renverſe tellement les choſes, que je ne ſçais ſi ce mauvais gout ne prouve pas quelque renverſement dans les têtes. Ceux de nos Artiſtes qui ont quelque ſens, rougiſſent ſouvent des choſes qu'ils ſont obligés de faire, mais le torrent les entraîne ; il faut, pour être employés, qu'ils faſſent comme les autres. On leur demande du goût nouveau, de ces Formes qui ne reſſemblent à rien, & ils en donnent.

Cette maniere se fait sentir surtout dans ceux de nos Meubles qui sont les plus consacrés à l'ornement, & réellement le Gout qui se permet tout aujourd'hui, s'égare aussi peut-être plus qu'il n'a jamais fait. A qui ressemblent ces Pendules devenues si à la mode, qui n'ont ni base ni console, & qui paroissent sortir du Lambris où elles sont appliquées ! Ces Cerfs, ces Chiens & ces Piqueurs, ou ces Figures Chinoises qu'on distribue d'une façon si bizarre autour d'un Cadran, en sont-ils les ornemens naturels ? Ces Cartouches qui soit en haut, soit en bas, soit dans les côtés, n'ont aucunes Parties qui se répondent, sont-ils en effet de bon gout ? Loin qu'une Forme soit heureuse lorsqu'elle est vague, pour ainsi dire, & qu'elle s'éloigne de toutes les Formes connues, on ne peut imaginer rien d'élégant qui ne soit terminé, & qui ne doive ressembler à quelque chose. Il est dans tous les genres un vrai sans lequel il ne peut rien subsister de beau, & c'est le sentiment de ce vrai qui constitue le Gout.

Quoi de plus ridicule que d'appliquer le Vernis de Martin aux Bronzes

dont on orne les Feux d'une Cheminée ! Quoi de plus fou que d'y attacher des Pagodes de Porcelaine ! C'eſt ainſi que pour trop varier les Formes nous donnons dans l'extravagant, & qu'en voulant mettre trop de richeſſes dans les Ornemens, nous tombons dans le papillotage. A peine évitons-nous un excès, qu'un autre plus vicieux s'introduit à ſa place. Rien n'eſt ſi difficile que de détruire entiérement le mauvais gout. C'eſt une eſpéce d'Hidre à pluſieurs têtes, on n'en a pas plutôt coupé une, qu'il en renaît une autre. Il eſt des Mortels heureux, qui par une force ſupérieure viennent à bout d'en triompher. Ainſi Moliere de ſon tems, par les beautés de ſes Piéces, força le Public à renoncer aux mauvaiſes Plaiſanteries, aux Jeux de mots & aux Equivoques auxquels il étoit accoutumé. Ainſi le Puget de notre Siécle peut, par les productions d'une imagination auſſi ſage que féconde, & d'un jugement exquis, ramener le vrai gout dans le Deſſein, & en nous rappellant à la belle nature, faire tomber dans le mépris tout ce que l'ignorance & le mauvais gout ont enfanté depuis peu. Celui

d'aujourd'hui, Monſieur, eſt ſi dépravé, que je ne penſe pas qu'il puiſſe durer encore long-tems, & ſi quelque choſe peut en accélerer la chute, c'eſt l'attention & l'encouragement que vous donnez aux Arts.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVII.

A Monſieur l'Abbé D'OLIVET, *ſur la Chicane autoriſée par la Juriſprudence Angloiſe, ſoit dans les Cauſes Civiles, ſoit dans les Cauſes Criminelles.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

DANS tous les Pays policés, la défenſe des malheureux a toujours été du reſſort de l'Eloquence ; c'eſt à elle à implorer la protection des Loix contre l'oppreſſion de l'injuſtice ; mais comment prêteroit-elle ici ſa voix à la Veuve & à l'Orphelin, lorſque les plus grands intérêts de l'Etat ont tant de peine à l'émouvoir ?

Aux différens Tribunaux de Weſtminſter, bien plus communément qu'à nos Cours de Juſtice, l'Art de la Parole ſe borne aux ſubtilités & aux détours de la chicane. Chez nous à la vérité ce monſtre auſſi ennemi du bon ſens que

de la bonne foi, paroît tous les jours à la Barre en Bonnet quarré & en Robbe longue, avec une effronterie que lui donne l'impunité ; mais si la véritable Eloquence s'y montre moins souvent, elle n'y est pas cependant étrangere. De tems en tems elle éléve sa voix à nos Tribunaux, & y fait sentir son pouvoir. Nous avons aujourd'hui des Le Normans, des Cochins, des Aubris, qui y soutiennent encore sa gloire, & qui ne sont pas moins d'honneur à notre Nation, qu'à cette noble Profession qu'ils excercent avec tant de célébrité *.

Il faut que la chicane qui a passé en Angleterre à la suite des Normands & de leurs Loix, ait trouvé d'aussi heureuses dispositions dans les esprits des Anglois, que dans ceux des Normands mêmes. Sa puissance n'est pas moins établie dans ce Pays-ci, que dans celui

* Ces trois célébres Avocats sont morts depuis que ces Lettres ont été écrites. Ce que le Public a perdu en eux, il le retrouve aujourd'hui dans Mr. de Reversaux & dans Mr. de la Monnoïe, petit-fils de celui qui s'est rendu si illustre dans la République des Lettres.

dont elle eſt originaire. L'Angleterre eſt ſans contredit la plus vaſte & la plus glorieuſe de ſes conquêtes. Du jour où la chicane a établi ſon ſiége au milieu des différens Tribunaux de la Sale de Weſtminſter, elle y a regné en Souveraine abſolue, ſans interruption & ſans Rivale. Son empire y eſt peut-être plus aſſuré, & sûrement plus gouté que le gouvernement préſent ne paroît l'être par la Nation. Le Roi n'a pas vingt mille hommes pour faire reſpecter les Loix, ce qui ſans doute eſt l'objet de cette Milice perpétuelle autrefois inconnue chez les Anglois. La chicane a cinquante mille Juriſconſultes pour appuyer ſon pouvoir & perpétuer ſon regne. On les appelle *les Gens d'Armes de la Loi*. Quelques-uns même en font monter le nombre jusqu'à cent mille. L'Auteur d'un petit Ouvrage ſur le Commerce, prétend qu'il y en a plus en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe. Il dit qu'ils poſſédent la quatriéme partie des Terres de la Nation. Comme les Cadets en Angleterre ſont réduits à leur Légitime, ils épouſent volontiers la profeſſion d'Avocat, parce que c'eſt une des plus lucratives.

A Weftminfter les Avocats difputent moins fur la juftice de la Caufe, que fur la Lettre de la Loi. Ils font naître plus de difficultés fur la fignification des mots qui doivent déterminer les Juges, qu'ils ne donnent d'attention à l'examen des faits difputés par les Parties. Comme un Frippon fe tire fouvent d'affaires par les fubtilités les plus frivoles & les plus puériles, c'eft à en imaginer tous les jours de nouvelles que les Jurifconfultes s'appliquent; c'eft-là l'étude continuelle de ce grand nombre de Colléges d'Avocats, qui, à proprement parler, ne font à Londres que les Séminaires de la Chicane. C'eft par leur artifice que la maffe des Loix a tellement furchargé la Juftice, qu'elle eft devenue un fardeau pour les Peuples qui y ont recours, & qui, parce qu'ils en fouffrent, devroient être plutôt appellés Patiens que Cliens, ainfi que le remarque très-bien un Auteur de cette Nation.

De pareilles difpofitions dans les Loix, dans les Juges & dans les Avocats, font abfolument contraires à l'Eloquence; & il eft auffi impoffible qu'elle s'établiffe parmi les Jurifconfultes de

Westminster, que parmi les Procureurs au Châtelet de Paris. *

Pour vous confirmer l'idée que je vous donne ici de la Jurisprudence Angloise, je veux vous rapporter un fait singulier dont M. Pope fait mention dans ses Epitres Morales. **

Il y a quelques années qu'un Frippon du premier ordre acquit des biens considérables par des voyes également iniques. La premiere en forgeant un faux transport à lui-même d'une Terre dont il retira de très-grandes sommes. Le délit prouvé, il fut condamné à avoir le nez & les oreilles coupées. L'autre voye dont il s'étoit servi pour augmenter ses richesses, & pour laquelle il fut poursuivi en même-tems, fut celle-ci; il avoit fabriqué un Testament frauduleux, par lequel il avoit fait déshériter un Frere, & s'étoit donné à lui-même la succession. Pour cette derniere fripponnerie, la Chancellerie le condamna à une prison perpétuelle,

* Voyez l'Exposition abrégée du Plan du Roi de Prusse pour la Réformation de la Justice, Ouvrage digne de la Sagesse & des grandes lumieres de ce Monarque.

** Voyez la III. Epitre du II. Livre.

où il a joui jusqu'à sa mort de ces biens si mal acquis, & en a disposé comme des siens propres en faveur de ses Héritiers naturels. En France, outre la punition corporelle, les biens dont ce misérable s'étoit emparé sans autre titre que son effronterie, auroient été restitués à leurs véritables Propriétaires ; mais la Jurisprudence est toute différente en Angleterre, & les Avocats de Londres soutiendront dans leurs Plaidoyers que la punition imposée pour de pareils délits, devient un titre d'acquisition légitime à l'égard de celui qui les a commis. C'est comme si ce malheureux avoit acheté ces biens au prix des peines auxquelles il a été condamné. Ainsi si quelqu'un aime mieux acquérir dix mille livres de rente que de conserver son nez ou ses oreilles, ce qui doit être naturel aux ames basses, telles que sont toutes celles des Frippons, la Justice lui enseigne une voye d'y parvenir, & lui en assure la tranquille possession. Quel jeu indigne dans une matiere si grave ! Et quel abus des Loix dans une Nation si sage ! N'est-ce pas-là favoriser le vice ! Et donner aux artifices du crime des moyens assurés de triompher de

la ſimplicité de l'innocence ?

La Procédure Criminelle en Angleterre, n'eſt ni plus ſérieuſe, ni mieux réglée : elle eſt ici traitée d'une maniére qui, pour ne rien dire de plus, étonneroit par-tout ailleurs. Mais pour que vous puiſſiez juger vous-même des ſubterſuges par leſquels la Chicane peut dérober un Coupable aux rigueurs de la Juſtice, voici ce que j'ai trouvé dans un Procès qui fut fait pour le crime de Haute Trahiſon en 1722. devant la Chambre des Seigneurs, au fameux Chriſtophe Layer, ſi connu par les Gazettes de ce tems-là.

» Une ſeconde fin de non-recevoir, » dit l'Avocat de l'Accuſé, en adreſ» ſant la parole au Chancelier, c'eſt à » l'égard du mot *Chriſtopherus*, écrit » avec un *e*; votre Grandeur ſçait que » ce moyen de nullité eſt expreſſément » contenu dans l'Acte du Parlement » ſur les mots mal ortographiés, ou » dont le Latin eſt impropre.

» Mylord, il n'étoit pas poſſible que » je puſſe apporter avec moi toutes mes » autorités ſur ce ſujet ; mais j'ai ici » pluſieurs des Dictionnaires & des Lé» xicons les meilleurs, qui prouvent

» que le mot doit être *Chriſtophorus*;
» & je crois que mes adverſes Parties
» ne pourront m'apporter aucun exemple
» ple tiré d'un Livre authentique Grec
» ou Latin, où ce mot ne ſoit pas écrit
» auec un *o*, & non pas avec un *e*. C'eſt
» Chriſtophorus de πεφόρα, le Prétérit
» *Médium* du Verbe Grec φερω, & les
» Régles de l'étymologie, & la formation
» tion des noms verbaux, prouvent
» qu'il doit être ainſi ortographié, &
» ne peut l'être autrement. Dans tous
» les Dictionnaires le mot Latin pour
» Chriſtophe, c'eſt *Chriſtophorus*.

» Mylord, j'eſpere que votre Grandeur
» deur me pardonnera; la vie d'un
» homme eſt ici intéreſſée; & comme je
» ne voudrois pas m'appuyer d'aucune
» raiſon qui en pareil cas ait été rejettée
» tée, auſſi ne dois-je pas non plus en
» rejetter aucune qui puiſſe être eſſentielle
» tielle pour le Priſonnier dont la Cour
» m'a confié la défenſe. Je paſſe aux
» mots dont le Latin eſt impropre:
» *Compaſſatus, imaginatus fuit & intendebat*.
» *tendebat*. Je ne ſçai ſi ce Latin paſſera
» à la Salle de Weſtminſter, mais aſſurément
» rément il ne paſſeroit pas aux Ecoles
» de Weſtminſter.

» Et

» *Et intendebat. Et*, une conjonc-
» tion copulative entre des Verbes em-
» ployés en différens tems. *Compaſſatus*
» *& imaginatus fuit*, ſont au Prétérit
» parfait, & *intendebat* au Prétérit im-
» parfait. Pourquoi ce dernier Verbe
» n'a-t-il pas été mis au Prétérit parfait
» comme les deux premiers, ſuivant les
» Régles du Latin Claſſique ? C'eſt
» pourquoi, &c. *

Peut - on entendre ſérieuſement de pareilles diſcuſſions de vétilles Grammaticales dans une affaire de cette importance, & où il eſt queſtion de la vie d'un homme ? Que penſeroient les Peuples les moins policés, les Sauvages même de l'Amérique, d'une forme de juſtice auſſi extraordinaire ! Après tout n'eſt-ce pas comme ſi cet Avocat diſoit: Le Priſonnier que je ſuis chargé de défendre peut être un Traître à ſa Patrie, mais ceux qui lui ont fait ſon procès ont

* Malgré la Chicane & l'habileté de ſes Avocats, ce malheureux ne laiſſa pas d'être condamné au ſupplice des Traîtres. Son Procès eſt imprimé *in-folio* à Londres 1722. avec celui qui fut fait au Docteur Attercury, Evêque de Rocheſter, qui eſt mort à Paris en 1731.

commis des Solécifmes contre les Régles de la Grammaire Latine ; c'eft pourquoi je demande qu'il foit remis en liberté, dût fon crime, tout énorme qu'il eft, demeurer impuni. Oferoit-on donner le nom de Jurifprudence à celle qui autoriferoit un pareil raifonnement? L'Araminte de Moliere qui chaffe Martine à caufe des incongruités que cette pauvre Villageoife commet contre la Langue, eft-elle plus ridicule que l'Avocat qui protége un Coupable, parce que ceux qui l'accufent parlent mal Latin ?

Je fçais ce qu'on peut me répondre, & qu'en cela les Avocats ne font que fe conformer à la Loi : je fçai auffi que celle-ci tout étrange qu'elle paroît, a néanmoins un objet louable, c'eft d'offrir à l'Innocent plus de moyens de fe défendre, & en tout cas d'épargner autant qu'il eft poffible la vie des hommes. Mais le but de la plupart des Loix eft toujours fage ; c'eft l'exécution qui en démontre le défavantage où l'utilité. Celles-là feules font honneur aux Légiflateurs qui contribuent réellement au bonheur & au maintien de la Société. Les Loix font faites pour punir ceux

qui en troublent l'ordre ; la ſubtilité des Avocats les encourage.

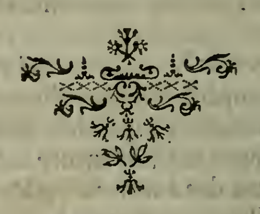
C'eſt une maxime de tous les Pays & de tous les tems que le repos de la Société exige que le crime ſoit puni ; & n'eſt-ce pas l'autoriſer que d'ouvrir de pareils ſubterfuges aux Coupables pour ſe dérober aux rigueurs de la Juſtice ? Que les Loix exigent la plus grande évidence dans les preuves du crime, que l'Avocat faſſe valoir les circonſtances qui peuvent les exténuer ; à la bonne heure : il ſuffit d'avoir de l'humanité pour recevoir favorablement tout ce qui tend à conſerver les Citoyens, & à ſauver les malheureux, excepté les Raiſons de non recevoir, priſes de Soléciſmes que peut faire un Officier de Juſtice.

Quant aux Loix, elles doivent également empêcher & que l'innocence ne ſoit opprimée, & que le crime ne demeure impuni. C'eſt encore un reſte de la barbarie des derniers Siécles, que de faire le Procès en Latin à un Anglois. Le Parlement en a enfin reconnu l'abus. Dans les dernieres années du Régne de George I. il a été réglé que les Actes de toute eſpéce ſeroient déſor-

mais écrits dans la Langue naturelle. Il eſt étonnant que les Anglois ayent tant tardé à s'aviſer d'un moyen ſi facile de rogner les ongles à la Chicane ; mais qu'il leur reſte encore de Réformes à faire pour perfectionner leur Juriſprudence ! Il eſt auſſi dangereux de permettre à la ſubtilité des Avocats d'éluder la diſpoſition des Loix, qu'il le feroit d'en abandonner l'eſprit à l'interprétation des Juges. Ceux-ci les rendroient arbitraires, les autres les rendent inutiles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXVIII.

A Monsieur De Buffon, sur l'aisance où vivent les Paysans d'Angleterre, & la différence qu'il y a entre eux & ceux de France.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

C'Est à la Campagne que l'on remarque le mieux la différence qu'il y a entre la France & l'Angleterre ; on pourroit presqúe dire qu'autant en France le Luxe régne dans les Villes, autant en Angleterre il est commun dans les Campagnes. Le Paysan Anglois est riche, & jouit avec abondance de toutes les commodités de la vie : s'il laboure pour le Commerçant, il participe comme les autres Hommes de sa Nation aux avantages du commerce. En plus d'un endroit, le Valet d'un Fermier prend son Thé avant que d'aller à la Charrue.

On ne peut que louer la ſageſſe du Gouvernement Anglois, qui veille ſi utilement au bonheur de cette Claſſe d'Hommes, que l'on devroit regarder comme la premiere, puiſque c'eſt celle qui fait vivre toutes les autres. Un Etat où le Payſan eſt à ſon aiſe, ne peut qu'être un Etat riche. La culture des Terres, & le bien-être de ceux qui y ſont employés, doivent être le premier objet de la Légiſlation. Il n'eſt pas juſte que celui qui ſéme ne recueille que pour les autres, & que celui qui travaille ne jouiſſe pas des fruits de ſon labeur. Quelles que ſoient ces Maximes, dictées par un fonds de dureté pour les malheureux, qui n'accompagne que trop ſouvent la Molleſſe & l'Opulence, & reçues par une Politique mal éclairée, les Terres ſont toujours mieux cultivées à meſure que les Payſans ſont plus riches; du moins il eſt ſûr que celui qui eſt mal nourri, n'eſt pas en état de ſoutenir le travail.

Nos Voiſins à cet égard ont des principes tout différens; l'Humanité les dicte, & l'expérience en prouve la ſageſſe: le ſoin avec lequel les Campagnes ſont cultivées chez eux, eſt l'effet

de l'abondance où vit le Payſan ; & s'il eſt vrai que communément parlant il ſoit ici plus fort qu'en France, c'eſt peut-être encore parce qu'il eſt mieux nourri. Non-ſeulement le fruit de ſon travail ſuffit à ſes beſoins, il le met de plus en état de ſe procurer cette eſpéce de ſuperflu, qui fait ce que l'on appelle la douceur de la vie ; il eſt différent ſelon les différens Etats, & l'on peut dire que chaque condition a ſon Luxe. Auſſi en Angleterre, de même qu'en Hollande, les Villages ſont plus riants & mieux bâtis qu'en France ; tout y annonce la richeſſe de ceux qui les habitent : on s'apperçoit dans les Maiſons des Payſans Anglois, qu'ils ſont aſſez aiſés pour avoir le goût de la propreté, & qu'ils ont aſſez de loiſir pour le ſatisfaire. Je les ai trouvés partout bien vêtus. Ils ne ſortent pas en Hyver ſans une *Redingotte*. Leurs Femmes, leurs Filles ne ſe contentent pas de s'habiller, elles ſe parent. L'Hyver elles ont de petits Manteaux de drap pour ſe munir contre le froid, l'Eté des Chapeaux de paille, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil. Les Angloiſes ont toutes le teint beau, celles de la Campagne mê-

me ne l'ignorent pas ; & l'aiſance dont elles jouiſſent, leur permet de ſonger à le ménager. Une jeune Villageoiſe ailleurs n'eſt qu'une Payſane, ici ſouvent à la propreté de ſa parure, & à la gentilleſſe de toute ſa perſonne, on la prendroit pour une de nos Bergeres de Roman. Je connois dès Provinces en France où les Femmes ne différent de leurs Maris que par la Jupe ; auſſi quelques-unes n'ont-elles gueres moins de peine, dans le Pays ſur-tout où elles partagent avec eux le travail fatiguant de la Charrue. Il eſt rare de voir des Angloiſes occupées à des ouvrages pénibles.

Tout ſe ſent ici de la ſage Economie qui régne à la Campagne, juſques aux Animaux mêmes, & la Terre rend avec uſure au Laboureur, ce qu'il lui en coûte pour avoir de bons Chevaux, & pour les bien nourrir. S'il conduit ſon Blé au Marché, il en a un particulier pour ſa monture. C'eſt ſur-tout aux Courſes que l'on voit des preuves de l'aiſance où vit le Payſan Anglois. Il ne s'en fait aucune où l'on ne trouve deux mille Villageois, dont la plupart ont en croupe leur Femme, leur Fille ou

ou leur Maitreſſe. Souvent même on y voit galopper de groſſes & graſſes Fermieres, aſſez heureuſes pour avoir des Chevaux qui les puiſſent porter. On ne court après le plaiſir que quand on n'eſt pas retenu par les ſoins du ménage.

C'eſt dommage que cette abondance, dont jouit le Payſan d'Angleterre, le rende ſi fier & ſi inſolent. Il ne ſe contente pas de diſputer le pas à celui que l'Ordre de la Société a établi ſon Supérieur, il le heurte quelquefois, & l'inſulte pour ſe réjouir. Quiconque a quarante Schellings de rente, donne ſa Voix aux Elections des Membres du Parlement. Le Payſan Anglois eſt tout fier de ce droit, & ſonge plus à s'en prévaloir qu'à en faire un bon uſage. Que le Peuple d'Angleterre ſeroit en effet heureux, s'il connoiſſoit bien tous ſes avantages! Mais il ne paroît pas qu'il en ſente le prix, puiſque tout riche qu'il eſt, il n'en eſt pas moins vénal. Il ne ſonge pas qu'en uſant ſi mal de ce droit, il riſque de le perdre, & que ceux qui achetent ſa Voix, doivent naturellement vendre la leur. Cependant, on n'obtient pas ſon ſuffrage ſans le payer. Il ne l'accorde pas au plus hon-

nête Homme de la Province, mais à celui qui lui fait boire le plus de Bierre. Si les Payſans ſont ici plus à leur aiſe que dans beaucoup d'autres Pays, ils y ſont moins ſobres que par-tout ailleurs. Rien n'eſt ſi commun que l'yvrognerie & la crapule parmi la Populace d'Angleterre. L'habitude de ce Vice eſt ſi puiſſante ſur quelques-uns d'eux, qu'elle leur ôte toute autre conſidération, & même celle de la mort. Tout le monde ſçait que ces malheureux, deſtinés à ſubir les rigueurs de la Juſtice, meurent contens, pourvu qu'ils meurent yvres. Voici ce qui arriva à Lincoln, Ville aſſez grande de ce Voiſinage, il y a quelques années. Cinq ou ſix miſérables y étoient dans les Priſons condamnés à la mort, pour avoir volé ſur les grands Chemins. Deux jours auparavant celui où ils devoient être exécutés, ils trouverent le ſecret de ſortir du lieu où ils étoient enfermés, par le moyen d'un trou qu'ils pratiquerent dans le mur : malheureuſement l'endroit où ils arriverent en ſortant du Cachot, étoit un Cellier : ils s'étoient échauffés en travaillant, ils trouverent de bonne Bierre, & ils en burent tant, qu'on les

y retrouva tous yvres le lendemain.

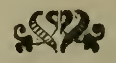
Au milieu de toute cette aiſance, il eſt cependant facile de s'appercevoir, qu'ici le Payſan n'eſt pas auſſi gai qu'en France, de ſorte que peut-être eſt-il plus riche, ſans être en effet plus heureux. Les Anglois de tous les Etats ſe reſſentent de cette triſteſſe, qui fait une partie de leur caractere National. Ici les Payſans montrent peu de gaieté, même dans leur ivréſſe. En France au contraire, dans plus d'une Province, le Payſan ne boit que de l'eau, & n'en eſt pas moins joyeux. Le Berger en conduiſant ſes troupeaux, le Laboureur courbé ſur ſa Charrue, l'Ouvrier même au milieu des travaux les plus pénibles, parmi nous tout le monde chante: ſoit que la plupart ne ſentent pas les peines de leur état, ſoit qu'ils ne chantent que pour les ſoulager, c'eſt ce que je n'examine pas; toujours eſt-il ſûr que par tempérament ou par réflexion, ils prennent le parti le plus ſage.

Le Peuple en France eſt d'humeur douce, & ſe contente de peu; c'eſt celui de l'Europe le mieux conſtitué pour être heureux, & ſa modération prouve, ce me ſemble, combien il mérite de l'ê-

tre. Henry IV. qui le connoiſſoit & qui l'aimoit, eut à peine rétabli le calme dans ſon Royaume, qu'il ſentit la néceſſité de ſoulager les Campagnes. Auſſi ſage Politique, que bon Roi, il vouloit que ceux qui cultivent la Terre puſſent en recueillir les fruits ſans amertume. La mort l'enleva trop-tôt à la France. Je ſouhaite qu'un Roi qui aime autant ſes Sujets que le Sage Monarque ſous lequel nous vivons, puiſſe exécuter ce projet, ſi digne de celui de ſes Ancêtres qui s'eſt appellé le Pere du Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XXXIX.

A Monsieur Du Cros, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres; sur les Tragédies de Shakespéar & en particulier sur celle de Jules-César.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

ON nous a donné depuis quelques années différens Ouvrages Anglois, qui ont été bien reçus parmi nous. Le Traducteur de Milton, qui a rendu le Sublime de ce Poëte avec autant de force & d'élévation que la Prose en comporte, du moins dans notre Langue, nous a fait admirer le *Paradis Perdu*: les deux Essais de M. Pope, que M. l'Abbé du Resnel a mis si heureusement en Vers François, ont reçu les applaudissemens qu'ils méritent; nous avons accueilli tout ce qu'on nous a traduit des Ouvrages du Docteur Swift. Mais quant aux Piéces du Théâ-

tre Anglois, que vous déſireriez de connoître, la plupart auroient de la peine à réuſſir parmi nous. Les Tragédies Angloiſes ne ſont pas moins oppoſées à notre gout, que leurs Comédies le ſont à nos Mœurs. Il ſeroit même très-difficile d'en donner des Extraits dans le gout de ceux que le P. Brumoy a donnés du Théâtre Grec. Si un pareil travail ſatisfaiſoit les gens de Lettres, je doute qu'il eût de quoi plaire aux gens du monde.

Le premier Auteur Dramatique Anglois, Shakeſpear, n'en doutez pas, Monſieur, eſt un grand Poëte; quelques Beautés de ſes Ouvrages qui ont été rendues dans notre Langue, en ſont une preuve; mais des Traductions complettes, ou des Extraits fidéles de ſes meilleures Piéces, feroient beaucoup de tort en France à ſa réputation. Peut-être qu'en ce qu'il a de beau, il ne le céde à aucun Auteur Ancien ou Moderne: c'eſt dommage qu'il tombe ſi ſouvent dans le bas & dans le puéril. Autant on a de plaiſir à voir un morceau détaché d'une de ſes Tragédies, autant on auroit de peine à en lire aucune d'un bout à l'autre. Les productions

admirables de ſon génie , ſont un contraſte perpétuel avec celles de ſon mauvais gout;à la ſuite de la plus belle Scene, il faut s'attendre à la plus ridicule. En faveur de ces beaux Endroits, les Anglois lui pardonnent tout le fatras dont ſes Ouvrages ſont remplis ; nous ne ſerions pas ſi indulgens. Quelques Scenes languiſſantes de Corneille, empêchent qu'on ne joue pluſieurs de ſes Piéces, où il y en a tant d'autres de ſi belles. Sertorius, Othon, ſont des Tragédies que l'on peut regarder comme proſcrites au Théâtre.

Les Anglois ont pour leur Shakeſpear une admiration outrée : quand il paroîtroit en François avec tout le mérite qu'il peut avoir dans ſa Langue, nous rabattrions toujours beaucoup des éloges qu'ils en font, & ſes Admirateurs ne nous le pardonneroient pas. Nous ſerions révoltés avec juſtice de voir allier perpétuellement la force & le ſublime du Grand Corneille, au Comique bas & trivial, aux pointes, aux jeux de mots, & à toutes les miſérables plaiſanteries de nos Anciennes Tragédies ſur les Myſteres de la Paſſion.

Je me contenterai de vous en donner un Exemple; c'eſt la Scene du troiſiéme Acte de la Tragédie de *Jules-Céſar*, où le génie de Shakeſpéar s'éléve le plus haut, & tombe au plus bas. Le célébre M. De Voltaire en a déja fait connoître l'eſprit; pour vous mettre mieux en état de juger de l'Auteur même, je me propoſe de vous la traduire mot à mot.

BRUTUS.

» Romains, Compatriotes & Amis, » écoutez-moi pour ma défenſe, & » ſoyez attentifs pour que vous puiſſiez » m'entendre; croyez-moi pour mon » honneur, & rendez juſtice à mon hon- » neur pour que vous puiſſiez me croire; » jugez-moi dans votre ſageſſe, & » éveillez vos ſens, pour que vous puiſ- » ſiez me juger plus équitablement. S'il » y a dans cette Aſſemblée quelques » Amis de Céſar, je leur déclare que » l'amitié que Brutus portoit à Céſar, » n'étoit pas moindre que la leur; ſi » donc un de ces Amis me demande » pourquoi Brutus s'eſt élevé contre » Céſar, voici ma réponſe: ce n'eſt pas

» que j'aimasse moins César, c'est que » j'aimois Rome encore davantage. » Choisiriez-vous de voir César vivant » & de mourir ses esclaves, plutôt que » d'être tous libres par sa mort ? Com- » me César m'aimoit, je le pleure ; » comme il étoit heureux, je m'en ré- » jouis ; comme il étoit vaillant, je » l'honore ; mais comme il étoit ambi- » tieux, je l'ai tué. Ainsi voilà des lar- » mes pour sa tendresse, de la joye pour » ses succès, du respect pour sa valeur, » & la mort pour son ambition. Qui de » vous est assez lâche pour vouloir être » esclave ? S'il en est un seul, qu'il par- » le, car c'est lui que j'ai offensé. Qui de » vous est assez dépravé pour ne vouloir » pas être Romain ? S'il en est un seul, » qu'il parle, car c'est lui que j'ai of- » fensé. Qui de vous est assez méprisable » pour ne pas aimer sa Patrie ? S'il en » est un seul, qu'il parle, car c'est lui » que j'ai offensé.... J'attens que quel- » qu'un me réplique...

LE PEUPLE.

» Personne, Brutus, personne,

BRUTUS.

» Je n'ai donc offenſé perſonne ? Je » n'ai pas plus fait à Céſar que vous fe- « riez vous-mêmes en pareil cas à Bru- « tus. La raiſon de ſa mort eſt enregiſ- » trée dans le Capitole. Sa gloire n'eſt » point obſcurcie en ce qu'il avoit de » grand, ni ſes offenſes mêmes pour leſ- » quelles il a ſouffert la mort, ne ſont » point aggravées. Voici ſon Corps » qu'on apporte, ſuivi de Marc-Antoi- » ne, qui le pleure, & qui, ſans avoir » eu de part à ſa mort, en recevra le bé- » néfice ; & qui de vous ne le recevra » pas ? Je vous laiſſe, en vous aſſurant, » que comme j'ai tué mon meilleur Ami » pour le bien de Rome, j'ai le même » poignard pour moi - même lorſqu'il » plaira à mon Pays de demander ma » mort.

Antoine parle enſuite, & détruit l'effet de cette Harangue par une autre, qui n'eſt pas moins pathétique. Cette Scene, où ſont ces deux Chefs-d'œuvre, finit par le Comique le plus bas & le plus ridicule. Antoine n'a pas plutôt

inſpiré au Peuple l'ardeur de venger la mort de Céſar, qu'on voit paroître un nouveau Perſonnage. Le Peuple l'entoure avec empreſſement, lui demande quel eſt ſon nom, d'où il vient & où il va, s'il eſt garçon ou marié, &c. Il répond qu'il s'appelle Cinna, & auſſitôt le Peuple s'écrie : *C'eſt un des Conſpirateurs, mettons-le en Piéces. Non, Meſſieurs*, dit le pauvre miſérable, tout effrayé, *Je ſuis Cinna le Poëte. N'importe*, reprend la Populace, *déchirons-le pour ſes mauvais Vers.* Voilà comme finit d'ordinaire tout le Tragique de Shakeſpéar, voilà comme toutes ſes Piéces ſont bigarrées de Scenes pathétiques & de Scenes bouffonnes.

Il tranſporte le quatriéme Acte de la même Piéce au Camp de Sardis. Brutus y reproche à Caſſius ſon avarice, non d'un ton ſévere, mais d'un ton de Crocheteur; & lorſque ces deux Généraux ſont occupés des plus grands intérêts, un nouveau Poëte ne vient les intérompre que pour ſe faire traiter de Belitre, & ſe faire chaſſer à coups de pié.

Au cinquiéme Acte, la Scene eſt à Philippi. Avant que la Bataille ſe donne, il s'y paſſe un Pour-parler entre

Brutus & Caſſius d'un côté, & Octave & Antoine de l'autre. A la groſſiereté des injures qu'ils ſe diſent les uns aux autres dans cette entrevue, on ne peut pas les prendre pour des Romains; & ſouvent en effet dans les Perſonnages que Shakeſpéar a mis ſur la Scene, on reconnoît le ton du Compere & de la Commere de l'Auteur. Ce Poëte, qui peint la Nature ſans aucun choix, ne craint pas de faire paroître Céſar en bonnet de nuit; vous ſentez par-là combien il doit le dégrader, s'il eſt vrai qu'il n'y ait point de Héros en Robe de Chambre. Dans quelques-unes de ſes Piéces il fait paroître les ſiens en déshabillé. Quelquefois même il nous les repréſente ivres.

Outre cela, la plupart de ſes Ouvrages ne ſont ni des Tragédies, ni des Comédies, ce ſont ce que les Anglois appellent des Piéces Hiſtoriques, c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de quelque Prince miſe en Dialogue, & bigarrée de la plus baſſe boufonnerie. Ceux qui ont aſſez de patience pour dévorer l'ennui qu'elles cauſent à la lecture, en ſont dédommagés par de beaux Morceaux qu'on y trouve de tems en tems: com-

me Shakeſpéar étoit un Homme de génie, la plus mauvaiſe de ſes Piéces en conſerve le caractere. Son Comique, toujours original, eſt quelquefois heureux. On y trouve par-ci par-là d'excellentes plaiſanteries; mais le plus ſouvent le gros Ventre ou le large Chapeau de l'Acteur ſont la plus grande partie du Comique de ſon Rôle. Ce *Falſtaff*, ſi célébre ſur le Théâtre Anglois, n'eſt communément qu'un Bouffon du ton de *Dom Japhet d'Arménie*, excepté que celui-ci ne parle que d'Empires & de Couronnes, & l'autre que de couper des Bourſes, & de détrouſſer les Paſſans.

A l'égard du ſtyle, c'eſt la partie qui diſtingue le plus Shakeſpear des autres Poëtes de ſa Nation, c'eſt celle où il excelle. Il peint tout ce qu'il exprime. Il anime tout ce qu'il dit. Il parle pour ainſi dire une Langue qui lui eſt propre, & c'eſt ce qui le rend ſi difficile à traduire. Il faut pourtant avouer auſſi, que ſi quelquefois ſes expreſſions ſont ſublimes, ſouvent il donne dans le Giganteſque. Ainſi, dans cette Piéce de *Jules-Ceſar*, Portia, Femme de Brutus, ſe plaint à lui de ce qu'il a des ſecrets

pour elle, & lui demande si *elle ne demeure plus que dans les auxbourgs de son bon plaisir ?* Croiroit-on que cette Phrase ridicule pût être de l'Auteur de la Harangue que vous venez de lire ?

D'un autre côté, je ne puis passer sous silence un Trait de cette Tragédie, qui marque, ce me semble, autant de finesse d'esprit, que le Discours de Brutus suppose d'élévation. Décius dit, en parlant de César : Il se plaît à entendre dire, qu'*on surprend les Lions avec des filets, & les Hommes avec des flateries, &c. mais quand je lui dis qu'il hait les Flateurs, il m'approuve, & ne s'apperçoit pas que c'est en cela que je le flate le plus.*

Quelqu'esprit & quelqu'imagination qu'il y ait dans Shakespéar, il ne sera jamais bien connu que de ceux qui le liront en Anglois. On ne peut le traduire sans le tronquer à chaque page ; & quand on l'aura tronqué, ce ne sera plus lui.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE XL.

A Monsieur le Duc de NIVERNOIS, *sur M. Waller. Les Auteurs Anglois aussi sujets à la flatterie que les François.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus me demandez quel étoit ce Waller dont S. Evremond parle avec tant d'éloge. C'est un des Auteurs à qui la Poësie Angloise a le plus d'obligation. C'est le premier de ceux de cette Nation qui ait consulté l'harmonie dans l'arrangement des mots, & suivi le gout dans le choix des idées. Il a autant de galanterie & plus de naturel que Voiture, autant de feu & plus de correction que Chaulieu. C'est, de l'avis de ceux qui s'y connoissent, le Poëte le plus aimable & le plus châtié que les Anglois ayent eu.

Voici un échantillon du gout qui re-

gne dans ses Ouvrages, c'est une petite Piece qu'il a fait pour la belle Comtesse de Sunderland, dont il étoit amoureux, & que je ne vous traduis en Prose, que parce qu'il faut être bien hardi pour vous envoyer des Vers.

Application de la Fable d'APPOLLON & DAPHNE'.

TYRCIS, un jeune Poëte aimoit la belle SACHARISSE, & l'aimoit en vain. Il chantoit comme Apollon, & n'étoit pas moins épris. Elle au contraire, étoit aussi farouche que Daphné, mais n'étoit pas moins aimable. Il poursuit la Nymphe fugitive, Apollon n'eût pas employé des sons plus touchans pour l'émouvoir. C'est ainsi que l'Amour & l'imagination le font errer sur les Côteaux desséchés, & à travers des Prairies émaillées qu'il prend à témoin de ses peines, & où il se retrace sans cesse l'image de la Beauté cruelle qu'il adore. Pressé par sa Passion, il court, il approche enfin : ses sons harmonieux parvinrent à la Nymphe, tous leurs charmes ne purent l'arrêter. Cependant si ses accords immortels furent sans succès près d'elle, ils ne lui furent pas

pas inutiles. Tout le monde, excepté la Nymphe qui auroit dû réparer ses injustices, l'écouta avec attention, & approuva ses Vers. Ainsi comme Appollon, acquérant une gloire qu'il ne cherchoit pas, il en vouloit à l'Amour, & il embrassa des Lauriers.

Parmi les Poëtes que nous avons aujourd'hui en France, j'en connois un qui pourroit donner à cette Piéce toutes les graces qu'elle a dans l'Original, & qui en effet ressemble parfaitement à Waller du côté du Talent. Celui dont je parle, aussi recommandable par sa Naissance que par son Esprit, a eu des Ancêtres, qui, comme lui, se sont fait honneur de cultiver cet Art aimable. C'est le Poëte de nos jours dont les Vers sont le plus remplis de sentiment & de délicatesse. Ne pourriez-vous pas le deviner ?

Clarendon fait de grands éloges de la probité de Waller, mais s'il avoit les Mœurs pures, il n'avoit pas l'ame forte. Il changeoit de façon de penser selon les tems & les circonstances. Il est peu de Poëtes qui ayent autant flaté leurs Souverains, & ce défaut est d'autant plus remarquable en lui, qu'il n'en est

peut-être point qui ayent vécu ſous tant de Princes différens.

Dans ſes Ouvrages Jacques I. eſt le plus grand des Rois ; Charles ſon fils lui ſuccéde à peine qu'il l'efface. Cromwell eſt encore plus grand qu'aucun d'eux. Charles II. rétabli ſur le Trône, y éclipſe le Protecteur. Il eſt lui-même à ſon tour éclipſé par Jacques II. ſon Frere. Enfin, ſelon lui,

Le Monarque qui regne eſt toujours le plus grand.

Combien tous ces Panégyriques, qui ſe détruiſent les uns les autres, ne dégradent-ils pas celui qui en eſt l'Auteur? Waller ſera par-là à jamais flétri dans la Poſtérité. Autant on louera ſon talent, autant on blâmera l'uſage bas & mercénaire qu'il en a fait. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui encore la Pompe des Vers de Lucain, ne fait que mettre dans un plus grand jour toute la baſſeſſe de ſon cœur. Nous ne pouvons lire qu'avec indignation les louanges outrées qu'il a prodiguées à Néron, & qui ne l'ont pourtant pas empêché d'être la Victime de ce monſtre.

Vous voyez que les Poëtes Anglois

ont tort de reprocher aux nôtres la Flaterie, comme un Vice qui leur eſt particulier. Le célebre Dryden, Rowe, Addiſon, & le Docteur Garth, l'ont portée peut-être plus loin qu'aucun Ecrivain de quelque Nation que ce ſoit. Malgré les éloges que les Anglois donnent à ce dernier, au ſujet de ſon *Diſpenſaire*, qui n'eſt qu'une imitation du Lutrin, il n'a ſurpaſſé Deſpréaux, qu'en exagérant les louanges qu'il a copiées d'après lui, pour célébrer le Roi Guillaume. Voici ce qu'il dit de ce Prince, qui n'a pas moins fait connoître à toute l'Europe ſon ambition, que les grandes qualités dont elle étoit accompagnée :

D'autres par le Ravage ont impoſé la Loi.
Mais Naſſaw, par pitié, conſentit d'être Roi.

Où peut-on trouver des exemples d'une flaterie plus outrée? Soit que nous en croyons trop aiſément les Anglois dans le bien qu'ils diſent d'eux-mêmes, ſoit que ceux d'entre nous qui en ont parlé, ſe ſoient plû dans les éloges qu'ils leur ont donnés, à faire la Critique de leurs Compatriotes, nos notions ſur ce qui les regarde, ſont fauſſes à bien des égards.

Nous croyons leurs Auteurs moins louangeurs que les nôtres ; il ſeroit ennuyeux d'examiner par les faits, ſi cette opinion ne leur eſt pas trop avantageuſe ; il ſuffit de penſer à l'Eſprit de Parti qui regne en Angleterre, pour ſentir que le même Principe qui rend ici les Ecrivains ſi violens dans leurs Satires, doit les rendre auſſi outrés dans leurs Panégyriques. Le zéle de Parti exagére tout, parce qu'il eſt toujours aveugle ou injuſte. Egalement occupé à détruire & à édifier, il ſe permet tout pour abbattre les uns & pour élever les autres. L'Auteur qui répand la bile la plus amére contre de très-honnêtes gens qui ne penſent pas comme lui, prodigue l'encens le plus fort aux hommes ſans mérite, dès qu'ils épouſent ſes ſentimens. Selon M. Pope, quiconque eſt oppoſé au Miniſtere préſent, eſt un Héros, & tout Partiſan de la Cour eſt un traître à ſa Patrie.

Je ne ſçais lequel de nos Auteurs a loué les Anglois d'être moins prodigues que nous d'Epitres Dédicatoires, & plus ſobres dans celles qu'ils ſe permettent. Il avoit apparemment peu lû leurs Ouvrages. Preſque toutes leurs Piéces

de Théâtre ainsi que les nôtres, sont accompagnées de cette espece de passe-port. Toute Femme à qui on dédie une Comédie, est toujours pour l'esprit l'étonnement, & pour le gout le modéle de son Siécle, lorsque souvent l'approbation qu'elle a donnée à la Piéce est l'unique preuve que l'Auteur puisse alléguer & de l'un & de l'autre; souvent même l'on adresse ici à des Femmes dont on vante beaucoup la pudeur & la modestie, des Ouvrage dont le fonds est si licencieux, que dans un Pays bien policé on n'en devroit pas permettre l'impression. Il n'est aucune Piéce dans Dryden, à la tête de laquelle il ne prodigue son encens plus bassement qu'aucun Auteur que je connoisse: aussi fade dans ses Louanges qu'amer dans ses Satires, il ne craint pas en l'un & l'autre cas de sacrifier la vérité à sa Passion ou à son Intérêt.

Si l'on en croit les Auteurs de tous ces petits Panégyriques, l'Angleterre est peuplée de Romains. Un Chevalier Baronet se fixe-t-il à la Campagne pour y faire valoir ses Terres ou pour y gouter les douceurs de la vie Champêtre, on en fait un Atticus? Un Membre de

la Chambre des Communes n'y a pas plutôt déclamé, contre le Miniſtere, qu'il devient un Cicéron : s'il eſt quelque eſprit turbulent qui faſſe parler de lui, c'eſt un Caton qui met tout en œuvre pour ſauver la République.

On prétend qu'en Angleterre on paye plus cher cet encens qu'en France, mais je ne veux pas entrer dans un Examen qui ne feroit que découvrir l'eſprit mercénaire des Auteurs. Je veux bien ne les pas ſoupçonner dans leurs louanges d'un motif qui les rendroit ſi mépriſables. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ici les Grands aiment fort les Dédicaces. Le Duc de Shrewsbury qui avoit grande envie que le Dictionaire de Bayle lui fût dédié, lui fit offrir pour cela deux cens Guinées. Le Philoſophe plus généreux peut-être encore que le Pair d'Angleterre, eut la nobleſſe & le courage de les refuſer. Un pareil déſintéreſſement ne peut que faire honneur à la mémoire de Bayle, & cette offre au contraire ſemble plus marquer la vanité que la généroſité de cet Anglois.

A tous ces égards ne prenons pas les Anglois pour nos Maîtres. Il eſt bien

vrai qu'ils ſont plus hardis, plus durs, plus forts peut-être que nous dans leurs Satires, & je doute que nous devions leur envier cet avantage ; mais ils ne ſont pas moins exceſſifs dans leurs Panégyriques. Ces eſpéces de tribut que l'on paye à l'Amitié, à l'Eſtime ou à la Reconnoiſſance, devroient être peſés ſinon au poids de la Vérité, du moins à celui de la vraiſemblance. Les Louanges outrées ne ſont que rendre ridicules & celui qui les donne, & celui qui les reçoit.

J'ai l'honnneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLI.

A Monſieur DE BUFFON. *Du gout des Anglois pour le Jardinage & les Plantations, du grand nombre de Livres eſtimés qu'ils ont ſur cette matiére & des grands progrès que la Société Royale de Londres a faits dans la Philoſophie Naturelle & Expérimentale.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

J'Aurai du plaiſir à vous ſatisfaire & à vous entretenir aujourd'hui du gout qu'ont les Anglois pour le Jardinage & les Plantations, & des merveilleux effets que ce gout a produit dans leur Pays. Je ne vous dirai rien de leur habileté en ce genre, vous la connoiſſez mieux que moi, vous-même vous poſſédez ſi bien tout ce qui regarde le ſoin des Jardins & la Culture des Arbres, que vous êtes en état d'en donner des

des Leçons aux Anglois même. La ſagacité de votre eſprit vous a fait découvrir de bonne-heure ce que les autres n'apprennent que de l'expérience: dès l'âge le plus tendre vous vous êtes livré à un gout qui n'eſt communément que le fruit de la vieilleſſe. Et quel autre avant vous s'eſt jamais aviſé de planter à dix-huit ans ! En Angleterre même où l'on a tout eſſayé, tout tenté, perſonne a-t-il eu le courage de deſtiner cent Arpens de ſes Terres à faire des expériences ſur les Bois ? On prétend que Salomon, qui connoiſſoit depuis l'Hiſſope juſqu'au Cédre, a écrit un Livre ſur la maniére de cultiver les Arbres & les Plantes, que nous avons perdu: dites la vérité, Monſieur, ne l'auriez-vous pas trouvé ? Du moins perſonne depuis tant de Siécle n'a peut-être été plus en état que vous de réparer cette perte. Vous rendrez un grand ſervice, non-ſeulement à notre Nation, mais à tous les Hommes en général, quand vous voudrez bien faire part au Public du fruit de vos Obſervations. Toutes les Etudes ſont louables, toutes les Sciences ont leur prix, mais les Hommes aſſez raiſonnables pour juger

des choses par leur utilité, ne balanceront pas de mettre l'Agriculture au premier rang. L'Homme de Lettres qui fait de ses Talents un usage si avantageux à la République, participe à la Dignité d'Homme d'Etat.

Vous sçavez, Monsieur, que telle est la façon de penser de ce Pays-ci, & qu'il est peuplé de gens de votre gout. Les Jardiniers ne sont pas les seuls ici qui s'adonnent au Jardinage, ou plutôt les Anglois le sont tous plus ou moins. Le Paysan aisé & le Bourgeois opulent, aime également à planter; les Grands de l'Etat, beaucoup de Philosophes même comme vous en font leur occupation favorite. M. Perault dans ses Vies des Hommes Illustres de la France, remarque que M. Arnauld d'Andilly, après sept ou huit heures d'Etude chaque jour, se divertissoit à prendre les plaisirs de la Campagne, & sur-tout à cultiver des Arbres. C'est ainsi que M. Pope vit à sa jolie Maison de Twitenham *. Il faut qu'une pareille vie ait de puissans attraits. Dioclétien quitta l'Empire pour en gouter

* Sur les Bords de la Tamise, à cinq ou six milles de Londres.

les douceurs, & lorſque dans la néceſſité des affaires publiques on vint le preſſer d'en reprendre la charge, il répondit à ceux qui l'en prioient : *Vous ne me donneriez pas un pareil conſeil, ſi vous aviez vû le bel ordre des Arbres que j'ai moi-même plantés, & les beaux Melons que j'ai ſémés ?*

Si parmi les Romains, un Caton n'a pas dédaigné d'écrire ſur l'Agriculture, il faut l'âvouer à l'honneur des Anglois, quelques-uns de leurs Auteurs les plus diſtingués ont publié des Ouvrages très-inſtructifs ſur cette matiére. M. le Chevalier Temple, un de leurs meilleurs Ecrivains, a donné un Traité très-curieux, ſur le Jardinage ancien & moderne. L'Ouvrage de M. Evelyn ſur les Forêts, eſt un excellent Livre. M. Mortimer, Sécrétaire de la Société Royale de Londres, a compoſé un Traité de l'Agriculture auſſi agréable qu'utile. Mais qui connoît mieux tous ces Ouvrages que vous?

Dire que c'eſt un genre où les Anglois excellent, c'eſt faire leur éloge, puiſque c'eſt la Partie de la Phyſique la plus importante. Aucune autre Nation n'a produit tant de Livres utiles de

cette espece, entre lesquels je n'ai garde d'oublier ceux de Bradley & le Dictionaire de Miller, le Jardinier le plus habile qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Il seroit à souhaiter pour nous, que quelqu'un prît la peine de traduire ces Ouvrages dans nôtre Langue, ils nous seroient d'une plus grande utilité que tant de Productions bizarres que des Ecrivains sans gout leur ont préférées. Assurément vous avez encore donné un exemple qui mériteroit bien d'être suivi, lorsqu'uniquement par amour pour la Physique, & pour faciliter les progrès de ceux qui l'étudient, vous avez bien voulu interrompre vos propres occupations, pour traduire le meilleur Livre que les Anglois eussent en ce genre, *La Statique des Végetaux, de M. Hales* *.

On voit par tous ces Livres sur le Jardinage, qu'il doit être mieux entendu ici qu'ailleurs : en effet on ne cultive nulle part les Fruits & les Légumes avec autant de soin & d'industrie. Si le Climat n'y est pas aussi favorable qu'en

* Cet Ouvrage a paru en 1735. à Paris chez Jacques Vincent.

France, l'Art y eſt pouſſé beaucoup plus loin. On trouve à la Halle de Londres des petits pois de meilleure heure qu'à Paris & des Ananas en toute faiſon; différentes-ſortes de Légumes que nous n'avons pas, y ſont très-communs. Le Brocoli, ſi rare encore chez nous, ſe ſert ici ſur les Tables d'Auberge. Dans les Jardins des environs de Londres, on trouve des eſpeces de Melons de tous les Pays, on y mange d'excellentes Pêches, & j'ai cueilli moi-même de très-bonnes Figues dans le Nord d'Angleterre. De quoi ne vient-on pas à bout avec l'Art & le travail! La Nature elle-même céde aux efforts de l'Homme, quand il s'obſtine à la vaincre. J'en ai vû un bel exemple dans un lieu près de Kinſington, remarquable par une vieille Maiſon où le fameux Cromwell qui en a été le Maître, alloit ſe délaſſer du poids de ſon Uſurpation: celui qui poſſéde aujourd'hui ce Terrain, a une toute autre ambition, il a entrepris d'y forcer la Nature; & en effet, malgré l'ingratitude & de l'expoſition & du fonds, il a changé un Marais triſte & infructueux, en une Vigne riante, & qui lui produit une

très-grande abondance de raisins : il m'a fait gouter du Vin de ce crû, qui n'est pas désagréable. Il en envoya l'an passé à M. l'Ambassadeur d'Angleterre en France. Ce Vin, tel qu'il est, rapporte encore plus à cet Anglois industrieux, que tout ce qu'il auroit pû semer ou planter dans son enclos.

Non-seulement on trouve en Angleterre des Arbres fruitiers de tous les Pays, on y trouve même une quantité prodigieuse de ces Arbres qui n'ont d'autre mérite que la beauté ou la singularité de leur forme. Les Anglois font venir à grands frais des différentes parties du monde toutes les espéces d'Arbres ; & ceux qui réussissent chez eux en pleine terre, ils les naturalisent, & en ornent leurs Jardins. Ainsi l'on y trouve le Cédre du Liban, le Plane de Perse, le Tullippier des Iroquois, l'Arbre de Judée, &c. Ce même Commerce qui rassemble à la Bourse de Londres des hommes de tous les Pays, peuple les Jardins d'Angleterre des Arbres de tous les Climats. Dans cet usage de leurs richesses, les Anglois me paroissent plus sages que ceux d'entre nous qui se ruinent en changeant d'E-

quipages tous les six mois, & de Tabatiéres tous les huit jours.

Ce qui fait que les Anglois aiment mieux à planter que nous, c'est que les gens qui par leur naissance ou par leurs richesses occupent le premier rang dans l'Etat, habitent plus la Campagne que ceux du même ordre ne l'habitent en France. Indépendamment de l'utilité réelle des Plantations, elles sont une des plus grandes sources des amusemens Champêtres. Comme les Grands donnent le ton aux Petits, le Paysan plante à l'envi de son Seigneur. Si celui-ci a des Bosquets de Laurier, de Thin, & de Philaria dans ses Jardins, son Fermier veut du moins en avoir quelques Plans dans le sien. Dans nos Villages, les Paysans ne plantent guéres que des Pommiers & des Choux; le Paysan Anglois a non-seulement un Potager bien fourni & bien tenu, mais s'il a deux Toises de Terrain devant sa Maison qui lui appartiennent, il en fait un Parterre, où il cultive la Rose & le Muguet; voilà ce qui prouve son aisance: on ne s'occupe guères de la culture des Fleurs, que quand la Récolte des fruits paroît bien assurée.

Il faut l'avouer à l'honneur de la Société Royale de Londres, c'eſt ſon attention continuelle à l'utilité Publique, qui a procuré tous ces avantages à l'Angleterre : il eſt des Arts qu'elle a portés au plus haut point de perfection, comme l'Architecture Navale, & tout ce qui regarde la facilité & la ſûreté de la Navigation ; il en eſt d'autres qu'elle a tirés de la Léthargie fatale où ils languiſſoient depuis ſi long-tems. C'eſt cette ſçavante Compagnie qui a remis l'Agriculture en honneur, ce ſont ſes ſoins, ſes travaux, & ſes expériences qui ont fait connoître aux Anglois de quelles richeſſes les Plantations pouvoient être la ſource. La Société Royale eſt cauſe que non-ſeulement en Angleterre; mais en Ecoſſe, en Irlande, à la Virginie, à la Jamaïque, aux Barbades & dans tous les Pays ſoumis à la Domination Angloiſe, on plante des Bois & des Vergers, & que chacun embellit ſon Héritage en l'enrichiſſant. On a eſſayé depuis peu de faire venir du Thé à la Caroline, & on prétend qu'il y a aſſez bien réuſſi. Rendons juſtice à tant d'illuſtres Sçavans qui ont acquis à cette Société une ſi haute réputation par

toute l'Europe. Ce ſont eux qui ont le plus éclairé le Monde Civiliſé & Lettré, ſur tous les avantages que la Société peut retirer des différentes parties de la Phyſique expérimentale.

Il ne tiendra pas à vous, Monſieur, que nous ne ſuivions le ſage exemple de nos Voiſins. Vous n'avez encore donné aucun Mémoire à l'Academie, vous n'avez fait aucune Expérience qui n'ait eu pour but immédiat l'utilitéPublique. La perfection des Arts devroit être l'unique objet de la Géométrie. On ne s'eſt que trop occupé juſqu'ici de celle que l'on nomme Tranſcendante, & que l'on feroit mieux d'appeller inutile. Toutes les découvertes que l'on y peut faire, ſont des Conquêtes qui ne nous enrichiſſent pas : les eſpaces infinis que l'on y parcourt, ne ſont qu'imaginaires ; les Eſprits d'un ordre ſupérieur ſont faits pour les connoître & non pour s'y fixer. Nous regardons les Hypothèſes comme des chiméres qui ne peuvent être enfantées que par des têtes mal organiſées ; ſoyons conſéquents, & ne craignons pas de mettre au rang des occupations vaines toutes celles qui n'ont pas de fondemens plus réels. C'eſt abuſer de la

Géométrie que de ne l'employer qu'à calculer des Enigmes, car j'appelle ainsi toutes ces Questions arbitraires que l'on embarrasse exprès pour avoir le plaisir de les dévélopper par le Calcul, & d'où il ne résulte d'autre avantage que le mérite de la difficulté vaincue. Combien de Problêmes ne sont en effet que des Enigmes plus compliquées que les Logogryphes du Mercure, mais aussi inutiles à l'avancement de nos connoissances ! Les Sçavans devroient penser assez bien d'eux-mêmes, pour se regarder comme redevables à l'Etat du fruit de leurs Travaux. La Réputation la plus brillante parmi quelques Particuliers qui n'estiment que ce qui est de leur genre, ne vaut pas la sorte de considération qu'acquiérent infailliblement dans le Public ceux qui s'occupent uniquement de l'avantage de leurs Concitoyens *.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* *Nisi utile est quod facimus stulta est gloria.*

LETTRE XLII.

*A Monſieur le Marquis Du T***. Des plaiſirs de la Table chez les Anglois, de leurs Toſtes, &c.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

NE ſoyez pas ſurpris ſi je reſte ſi long-tems à la Campagne, je ſuis ici dans un des lieux de l'Angleterre les plus riants, & avec les gens du monde les plus aimables, des gens qui n'ont point les préjugés de leur Nation, & contre leſquels ceux de la nôtre ne tiennent pas; qui joignent aux qualités d'où dépend la ſûreté de la Société, toutes celles qui en font l'agrément; qui vous plairoient à vous-même, & qui ſentiroient ce que vous valez; que votre commerce rendroit François, & avec leſquels vous deviendriez Anglois ſans vous en appercevoir. Si dans ce ſéjour agréable où le plaiſir & la liberté habi-

tent, on ne ſuit pas en tout notre façon de penſer, du moins on y ſuit réguliérement notre façon de vivre : celle de Londres m'a été plus d'une fois à charge, quelques reſtrictions que j'y aye toujours mi es.

Les plaiſirs de la Table ſont différens ſelon les différentes Nations. Il en eſt qui les font conſiſter dans le choix de la Compagnie, & de quelques mêts délicats, dans l'heureux accord & la bonne humeur des Convives. Il en eſt d'autres qui font plus de cas de l'abondance des liqueurs, que du choix des mêts, & qui ſongent plus à étourdir l'ennui par les fumées du Vin, qu'à le diſſiper par les charmes de la Converſation. A Londres communément on ſe raſſemble moins pour s'entretenir enſemble avec cette liberté que la Table donne d'ordinaire, que pour boire triſtement à la ſanté les uns des autres.

Dans les tems où l'on buvoit plus en France qu'on ne boit aujourd'hui, cet uſage de ſe ſaluer ainſi le verre à la main y étoit auſſi plus commun. Il paroît tirer ſon origine de l'intempérance. Les Hommes ont ſi bien ſenti qu'il étoit déraiſonnable de trop boire, que pour

colorer un excès ſi vicieux, ils ont imaginé cette eſpéce de politeſſe. Ils ont trouvé par-là le ſecret de ſatisfaire leur gout, & de forcer pour ainſi dire les autres à s'y conformer. En ce ſens un peuple eſt d'autant plus poli qu'il eſt moins tempérant; les Anglois portent très-loin cette ſorte de politeſſe. S'il eſt des François qui puiſſent leur en diſputer le prix, on ne peut guères les trouver que parmi ceux qui doivent leur origine & leur nom aux anciens Habitans de cette Iſle. L'Ivrognerie, puiſqu'il faut la nommer, eſt ici très-commune en toute ſorte d'états: Hobbes la regarde comme une enfreinte des Loix de la Nature, à cauſe qu'elle empêche l'uſage de la raiſon; il eſt étonnant que la Nation qui ſe pique le plus de bons ſens, ſoit pourtant celle où l'on rougit le moins du vice qui y eſt le plus contraire.

Le deſſert eſt très-peu d'uſage en Angleterre; on y eſtime plus un Sommelier intelligent, qu'un Officier qui auroit toute l'habileté & tout le gout de Procope. Aux Tables même où l'on ſert du fruit, on ne fait que l'y montrer, & l'on enléve bientôt juſqu'à la nappe,

Les Anglois que la politesse empêche de dire aux Dames que leur compagnie les gêne, les avertissent ainsi de se retirer quand ils en sont las. Des Ecoliers ne montrent pas plus de joye lorsque leur Régent les quitte, que les Convives n'en témoignent lorsqu'elles prennent congé d'eux. La satisfaction qui se répand sur leurs visages, annonce le plaisir qu'ils éprouvent à se sentir délivrés de la contrainte où les tenoit la compagnie des Femmes : quelque peu attentifs que les Hommes soient pour elles, elles m'ont toujours paru en pareil cas se retirer avec autant de regret, qu'ils marquoient de contentement à les voir s'éloigner. Aussi-tôt on couvre la Table de Pots, de Bouteilles & de Verres, souvent même de Tabac & de Pipes. Tout étant ainsi disposé, la cérémonie des *Tostes* commence. Comme je ne pense pas qu'aucun de ceux qui ont traité des Mœurs & des cérémonies des Nations ayent parlé de cet usage, il est juste de vous le faire connoître.

Les Anglois appellent *Tostes* ces Santés de Personnes absentes, qu'ils se portent réciproquement, & que chacun est obligé de boire sous peine de l'impo-

liteſſe la plus groſſiere. Je laiſſe à d'autres à examiner l'étymologie de ce mot, & l'ancienneté de cet uſage. Peut-être les Anglois le tiennent-ils des Goths que l'on prétend avoir été de grands Buveurs ; mais en ce cas ils ont la gloire de l'avoir beaucoup perfectionné. Le jeune homme porte la ſanté de ſa Maîtreſſe ; l'honnête Négociant, celle de ſon Correſpondant : & le grave Eccléſiaſtique , celle de ſon Evêque. Pour l'Evêque il y a celle du Primat ; le Primat peut, s'il le veut, porter à ſes Convives la proſpérité de la cauſe Proteſtante, ou telle autre *Toſte* que bon lui ſemble.

Le Maître de la Maiſon eſt celui qui commence ces Rondes, & il eſt obligé d'y faire obſerver l'ordre & l'exactitude, ſoit pour la maniere de les recevoir & de les rendre , ſoit pour empêcher qu'aucun ne manque à la Regle qui aſtreint tous les Convives à boire les uns autant que les autres. Tel eſt en abrégé le Rit des *Toſtes*. Dans le parti de la Cour on boit la ſanté du Roi & de toute la Famille Royale ; dans le parti contraire on boit celle de Mylord Carteret, de M. Pulteney , & de tous ceux

qui sont opposés au Ministre. Les Jacobites boivent la santé du Prétendant.

Il est aussi d'usage de porter la santé des Beautés à la mode, de celles même que l'on ne connoît que de vue. Un Petit-Maître se donne par-là l'air d'un homme à bonnes fortunes. Elles-mêmes lui en sçavent gré lorsqu'elles viennent à l'apprendre. Cet hommage public que l'on rend à leur charmes, est une preuve de leur célébrité. Un Anglois qui a passé trois semaines à Paris, se fait honneur de porter pour sa *Toste* la santé de Mademoiselle Gaussin. Aussi pour faire l'éloge d'une jeune Beauté, on dit que *c'est une des premieres Tostes d'Angleterre*. Celle au contraire dont le tems a séché les Lys & les Roses, s'appelle *une Toste de rebut*. Auprès des gens d'un certain ton, un homme paroîtroit ridicule s'il avoit le malheur de donner pour *Toste* une beauté dont le regne seroit passé. Il faut connoître la carte de Londres pour ne pas tomber dans un pareil inconvenient.

C'est ainsi que les Romains à leurs repas buvoient à la ronde dans une coupe faite exprès, & qu'ils appelloient *la Coupe Magistrale*, la santé des Personnes

nes qui leur étoient cheres ; ſi c'étoit celle d'une Maîtreſſe, la Galanterie vouloit que l'on bût autant de coups qu'il y avoit de lettres en ſon nom.

Les Sçavants en ce Pays-ci, quoique peu ſoumis aux autres uſages de la Nation, ſont très-ſcrupuleux Obſervateurs de la Cérémonie des *Toſtes*. C'eſt chez eux qu'elle ſe pratique le plus fréquemment & avec le plus de ſolemnité. Chacun dans ſon genre porte non-ſeulement la ſanté de ceux de ſa Nation, mais celle des Etrangers les plus célebres. On m'a ſouvent porté celles de M. Bernoüilli, de M. Euller, de M. De Maupertuis, de M. De Buffon, &c.

Dans les Colléges on *Toſte* auſſi quelquefois en Latin & en Grec, à ce que j'ai entendu dire. Pour moi je n'ai jamais aſſiſté aux élégantes Orgies de Meſſieurs de Cambrige & d'Oxford. Je n'ai oſé pouſſer juſques-là mes recherches ſur les Mœurs des Docteurs de ces fameuſes Univerſités.

Ces Santés & ces Rondes ne finiſſent bien ſouvent que lorſqu'il n'eſt plus poſſible de les continuer. A la Campagne tant qu'elles durent, on parle de Chevaux & de Chaſſe, ou bien l'on boit &

fume ſans parler : je connois un Anglois qui toutes les fois qu'on veut le forcer à rompre le ſilence, a coutume de répondre que, *parler c'eſt gâter la converſation.* A la Ville on s'entretient des affaires du Parlement, des actions du Sud, & des Gallions d'Eſpagne.

Les Dames qui pendant ce tems-là ſont dans un autre appartement, ne boivent gueres moins, mais ſans courir les mêmes riſques : elle prennent du Thé, dont elles font uſage ſoir & matin, juſqu'à ce qu'elles ne puiſſent plus reſpirer, ce qui contribue à augmenter le penchant au ſilence, dont cependant il eſt peut-être plus aiſé de s'accommoder, que du caquet perpétuel de beaucoup de nos Françoiſes.

Si l'on dîne au Cabaret, qui eſt ſi fréquenté à Londres par les gens de tous les états, les *Toſtes* ſont encore plus variées ; aſſez ſouvent après avoir bû à la ſanté de ſes amis, on boit à la ruine & à la damnation de ſes ennemis. Il n'eſt aucune ſorte d'extravagance dont on ne s'aviſe alors pour s'échauffer les uns les autres & s'exciter à boire.

Il y a quelques années que des jeunes Gens de Condition choiſirent, pour

ſe livrer à cette ſorte de Débauche, le 30. Janvier, jour auquel l'Egliſe d'Angleterre impoſe un jeûne général en expiation du Meurtre du Roi Charles I. qu'elle honore comme un Martyr. Sitôt qu'ils furent chauds de vin, ils ſe mirent à chanter. Le Peuple ſcandaliſé, s'arrêta devant le Cabaret, & leur cria des injures. Un de ces jeunes étourdis mit la tête à la fenêtre; & but à la mémoire de l'Armée qui détrona ce Roi, & des Séditieux qui lui firent perdre la tête ſur un Echaffaut. Les Pierres à l'inſtant volérent de toutes parts; les vitres de la Maiſon furent briſées; la Populace furieuſe y vouloit mettre le feu. Ces jeunes inſenſés eurent bien de la peine à ſe ſauver eux-mêmes *.

Voilà de ces excès dont le vin rend capable, & dont on trouve par tout des

* Un Eccléſiaſtique Anglois qui ne pouvoit ſouffrir que le Peuple bût à la Mémoire du Roi Guillaume, a écrit une Brochure contre l'uſage de boire à la mémoire de qui que ce ſoit, comme étant une profanation de la ſainte Cène.

Dans pluſieurs autres Ouvrages, l'uſage des Toſtes eſt condamné comme contraire au Chriſtianiſme.

exemples ; & ainſi l'homme auſſi déraiſonnable qu'intempérant, convertit dans une ſource de troubles & de déſordres, ce que la Nature libérale ne lui avoit donné que pour ſon plaiſir.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIII.

A Monsieur l'Abbé L C***. sur l'Éloquence de la Chaire, le manque d'action des Orateurs Anglois, & la décadence de la véritabe Eloquence en France.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus m'apprenez bien vos occupations, mais vous ne me dites rien de vos succès ; ne croyez pas cependant que nos Amis communs me laissent ignorer ce que votre modestie vous fait taire. Je sçais avec quels applaudissemens vous paroissez tous les jours dans la Chaire. Continuez, Monsieur, vous avez pris la route qui méne à la gloire la plus solide, la plus flatteuse même, s'il étoit permis à l'Orateur Sacré d'écouter la voix de l'amour-propre. Pour l'honnête Homme, comme pour le Chrétien, quelle fonction plus noble

que de contribuer à l'avantage de la Religion & de la Société,que de faire la guerre aux Vices, qui dèshonorent l'une, & qui troublent l'harmonie de l'autre; que de donner aux Vertus le juste tribut de louanges qui leur est dû; que de rappeller les Hommes à leurs devoirs, & par conséquent à leurs véritables intérêts; que de parler enfin dans cette Chaire de vérité, le seul lieu où sa voix se fasse entendre aux grands de la Terre!

Il me semble que les Anglois n'ont pas porté aussi loin que nous cette Eloquence, dont les Peres Grecs & les Latins nous ont laissé de si beaux Modéles. Foster, Wake, Sharper, le Docteur Sherlock, le Docteur Clarke ne me paroissent pas des Orateurs que l'on puisse comparer aux Bossuets, aux Fléchiers, & aux Massillons, aux Cheminais & aux Bourdaloues. Les Sermons du Docteur Spratt, Evêque de Rochester, sont écrits d'un style affecté. Le Docteur Tillotson, Archevêque de Cantorbery sous Charles II. est de tous les Prédicateurs Anglois le plus célébre & le plus digne d'estime. Cependant ses Sermons sont plus recommandables

par la pureté & l'élégance de ſon ſtyle, que par les grandes parties de l'Eloquence. On y trouve plus d'agrément que de force, plus de raiſon que de pathétique. Il ſe fait lire avec plaiſir, mais il ne touche pas.

L'Action eſt une des qualités les plus eſſentielles à l'Orateur : ſoit qu'on l'ait reçue de la nature ou qu'on la tienne de l'Art, ſi on a le bonheur de la poſſéder, on peut faire un grand effet ſur ſes Auditeurs en récitant un diſcours médiocre. Cette partie manque abſolument aux Anglois. *Un défaut à reprocher à nos Orateurs*, dit M. Addiſon *, *ſoit à ceux du Barreau, ſoit à ceux de la Chaire, c'eſt le manque d'action & de geſte, & c'eſt peut-être notre modeſtie qui en eſt cauſe; nos Prédicateurs ſont en Chaire comme des ſouches, & ne remueroient pas un doigt pour faire valoir le plus beau Sermon du monde. A la Barre & dans tous les Lieux publics de conteſtation, nous retrouvons les mêmes Statues. Nous pouvons parler de la vie & de la mort de ſang froid, & garder notre tranquillité dans les Diſcours qui roulent ſur ce qui nous eſt de plus cher.* Comment accorder

* Spectateur : N°. 47.

ce que dit ici cet Ecrivain si sensé, avec la maniere dont les affaires se traitent dans la Chambre des Communes, & le sang froid dont il parle, avec la véhémence, & quelquefois la grossiereté des injures que l'on y a souvent entendues? Un de ceux qui la composent aujourd'hui, en donne une idée bien différente, & on ne peut que louer la sagesse de ses Réflexions. *Lorsque dans la chaleur de la Controverse*, dit-il, *sur des Questions intéressantes, le zéle des Disputans les fait sortir des bornes de la Décence & de la Politesse, il faut pardonner quelque chose à la foiblesse de notre nature. Personne ne doit donner à une expression qui peut échapper une interprétation plus offensante, qu'elle ne le comporte nécessairement.*

Ce n'est une chose ni louable, ni avantageuse que de recourir aux calomnies & aux reproches..... Une candeur genérale & des égards mutuels assureront mieux notre repos, & soutiendront mieux la dignité qui convient à cette Chambre, & que l'on ne peut violer sans de dangereuses conséquences *. Vous voyez que ce Dis-

* Discours de M. Henry Pelham rapporté au douziéme volume des Actes de la Chambre des Communes.

cours détruit entiérement l'idée que M. Addiſon veut donner des Anglois ; mais les plus raiſonnables d'entr'eux ne le ſont pas toujours ſur leur Nation. Ce qu'on pourroit leur reprocher comme défaut, ils ont l'art de le convertir en ſujet d'éloges : s'ils ne ſont pas éloquents c'eſt qu'ils aiment mieux être raiſonnables ; s'ils manquent de Graces, c'eſt qu'ils les dédaignent par gout pour la Simplicité.

La coutume de lire les Sermons en Angleterre eſt un obſtacle qui empêche toute Action, & refroidit par conſéquent le Pathétique du Diſcours. Celui qui récite de mémoire, touche toujours plus, parce qu'il s'affecte lui-même davantage. Cependant un Auteur *, qui n'avoit peut-être pas aſſez réfléchi ſur les avantages que le Miniſtére Evangélique peut retirer de l'Art de la Parole, a propoſé aux Evêques d'Angleterre de choiſir dans les Ouvrages imprimés une ſuite de Sermons pour toute l'année, & de ne plus permettre à l'avenir d'en lire d'autres en Chaire. Que feroit-il arrivé, ſi l'on eût ſuivi les mouvemens d'un zéle ſi peu éclairé ? Que les Lectures de ces

* Sir William Petty.

Discours n'étant plus animées de l'esprit qui les a composés, auroient été encore plus froides, & que par un pareil Réglement on eût pour jamais arrêté le peu de progrés que l'Eloquence de la Chaire a fait en Angleterre.

Nous avons été plus heureux que les Anglois, nous sommes peut-être aujourd'hui moins sages. Je vous le dis à vous, Monsieur, qui êtes fait pour le sentir, & qu'un Jugement sain doit préserver de la contagion de l'exemple. Nous nous sommes écartés de nos Modéles, pour adopter le gout le plus opposé à la véritable Eloquence ; il nous arrive ce qui est arrivé aux Romains. Le Naturel ne nous touche plus ; le beau simple & majestueux nous ennuye. Semblables à ces gens dont le palais usé ne peut être affecté que par des Liqueurs fortes, il nous faut pour nous piquer des traits d'esprit & des saillies d'imagination, des Portraits ingénieux, des amas d'Entithèses, un Style hérissé d'Epigrammes ; en un mot, nous donnons toute notre attention aux détails, & nous négligeons le fonds. Le gout de nos Prédicateurs & de nos Architectes Modernes, est à peu près le même. Nos Bâtimens sont sur-

chargés d'ornemens,mais l'Architecture n'en vaut rien. L'esprit abonde dans nos Sermons, mais l'Eloquence y est absolument étrangere. Les véritables Orateurs ont toujours regardé cette recherche d'agremens comme une parure indigne de la Majesté de l'Eloquence. Celle de nos Modernes à force de briller, ne fait que nous éblouir ; celle des Cicérons & des Bossuets nous éclaire.

Il en est de même de notre Poësie,on fait encore de beaux Vers,on ne fait presque plus de Piéces. Dans tous les genres, on ne veut plus que de l'esprit, & on ne s'apperçoit pas que celui qui est de trop, est vicieux. La Manie de notre Siécle est de croire,que l'esprit est aujourd'hui plus commun que dans celui qui l'a précédé. Il n'est point de Femme qui n'en donne pour preuve, que l'on en met plus aujourd'hui dans les Ouvrages de toute espece, qu'il ne s'en trouve dans ceux du Siécle de Louis XIV. Je ne craindrai pourtant pas d'avancer un Paradoxe;qui est fait pour paroître étrange: cette abondance d'Esprit qui regne dans nos Ecrits Modernes, est peut-être l'effet de notre stérilité. Pour en imposer,nous montrons tout celui que nous avons : sûrs

de plaire, les Auteurs du Siécle précédent n'employoient que celui qui étoit nécessaire. Ils connoissoient leurs richesses, & ils sçavoient en faire un usage convenable. Ceux qui affectent de montrer partout de l'Esprit, sont à l'égard de ces sages Ecrivains, ce que sont ces petits Merciers qui n'ayant que peu, sont obligés d'étaler tout ce qu'ils ont pour attirer les Chalans, comparés aux gros Marchands, qui, par la certitude où ils sont d'avoir de quoi renvoyer le Monde satisfait, se contentent d'exposer aux yeux ce qu'il faut pour annoncer ce qu'ils sont. L'usage sobre que Racine & Despréaux ont fait de leur esprit, n'est pas moins une preuve de leur supériorité que de leur sagesse. Ils avoient puisé cette noble simplicité dans l'imitation des bons Auteurs du Siécle d'Auguste. Tel est le caractere de Virgile, de Cicéron, de Tite-Live. Quelque grand génie qu'ayent eu ceux qui sont venus depuis, ils se sont sentis de la dépravation du Gout. Tacite ne cherche qu'à s'exprimer extraordinairement. Ce n'est qu'à force de parure, que Séneque a l'air de grandeur; ce qu'il fait d'efforts pour l'affecter avertit qu'elle ne lui est pas naturelle. Malheureuse-

ment voilà les Auteurs que ceux de notre tems paroiſſent imiter. Nous courons après l'eſprit, notre Eloquence en eſt pointillée, & le Gout ſe perd à meſure que nous nous éloignons de ces tems heureux, où preſque tous les Arts en France ont été portés à leur plus haut point de perfection.

Avouez-le, Monſieur, nous nous ſommes déja tellement écartés, que pour peu que nous tardions à retourner ſur nos pas nous courons riſque de nous égarer. Nous aurions grand beſoin d'un Quintilien pour nous remettre dans la route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLIV.

A Monsieur DE LA CHAUSSÉE, *sur son Ecole des Amis, & sur une Comédie de M. Stéele intitulée :* THE CONSCIOUS LOVERS *tirée de l'Andrienne de Térence.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

VOus deviez être bien sûr en m'envoyant votre *Ecole des Amis*, du plaisir que j'aurois à lire cette Piéce. J'en avois déja appris le succès, & je n'en avois pas été surpris. Le Public se plaît à vous rendre justice. Le Talent augmente de prix par l'usage qu'on en fait. Vos Ouvrages ne tendent pas moins à l'instruction, qu'à l'amusement des Hommes : les graces de la Fiction que vous prêtez à la Morale, ne font que la rendre plus utile en la rendant plus agréable. Si dans les Ouvrages des autres, la Raison badine & se prête à

nos folies, pour nous en mieux faire sentir le Ridicule; dans les vôtres, c'est une Amie qui gagne notre confiance, & nous guérit de nos foiblesses en nous en faisant voir le danger.

Continuez, Monsieur, à travailler dans un genre, qui fait autant d'honneur à notre Théâtre qu'à vous : tout ce qui tend à la correction des Mœurs, est du ressort de la Comédie : on fait également sentir le Ridicule du Vice en intéressant le Cœur, comme en faisant rire l'Esprit. Dans la seule Comédie de Corneille, qui se joue aujourd'hui, les reproches que fait un Vieillard à son Fils sur la honte attachée au Mensonge, n'exposent pas moins toute la bassesse de ce Vice, que les traits les plus plaisans de cette Piéce. Les vôtres, Monsieur, sont remplies de Beautés de ce genre; elles sont faites pour réconcilier au Théâtre ceux que la Licence de nos anciennes Comédies en avoit éloignés. Méprisez les discours de ces vils Ecrivains, dont le métier est de tout critiquer, parce que c'est celui dont ils vivent, & qu'ils n'ont ni assez de talent, ni assez d'honneur pour en exercer un autre. Leurs Censures, aussi ameres

qu'injuſtes, ne ſont pas moins de tort à leur Cœur qu'à leur Jugement. La Critique eſt un tribut, que le mérite eſt obligé de payer à la malignité humaine: Dans les Triomphes qu'on décernoit à Rome aux Vainqueurs, il lui étoit permis d'élever ſa voix parmi les Chants de l'allegreſſe & de la reconnoiſſance publique; mais il n'y avoit que les Hommes les plus vils qui uſaſſent de ce Privilége.

Ce genre de Comédie où vous excellez, n'eſt pas auſſi nouveau que le prétendent ces Cenſeurs ignorans, ou de mauvaiſe foi. L'Andrienne de Térence en eſt une preuve. Il y a long-tems que nos Voiſins nous en ont donné l'exemple, & en général ils réuſſiſſent mieux dans les Scénes d'intérêt, que dans celles de Plaiſanterie. Le Comique dans leurs Piéces eſt ſouvent outré; le ſentiment y eſt toujours vrai. Celui qui a mis l'Andrienne en François, ne me paroit pas avoir auſſi bien réuſſi que M. Steelle, qui l'a accommodé aux Mœurs de ſa Nation, & qui en a fait une des meilleures Comédies du Théâtre Anglois *. La Scene du Quatriéme Acte pour la-

* *THE CONSCIOUS LOVERS.*

quelle il a composé cette Piéce, comme il n'a pas fait difficulté de l'avouer dans sa Préface, est extrêmement belle, & n'est qu'à lui. Elle est entiérement dans votre gout; & puisque je ne puis vous offrir rien du mien qui vous rende le plaisir que l'Ecole des Amis m'a procuré, je vous envoye la Traduction de cette Scene pour vous témoigner l'envie que j'aurois de m'acquitter envers vous. Il n'est pas nécessaire, pour vous en donner l'intelligence, de vous faire connoître les Caracteres, il suffit de vous dire les différens intérêts des Personnages que l'Auteur y introduit. M. *Bévil* & M. *Mirtle* sont deux Amis. Le premier a la passion la plus vive pour *Indiane*; (c'est l'Andrienne de Térence) mais son Pere veut lui faire épouser *Lucinde*, dont M. *Mirtle* est amoureux.

ACTE IV.

SCENE I.

Lieu de la Scene; l'Appartement de M. BEVIL le Jeune.

BEVIL le Jeune, une Lettre à la main; suivi de TOM son Valet.

TOM.

» En vérité, Monsieur, je ne sçais

» rien de cette affaire ; je n'ai pas dit le
» moindre mot à M. Mirtle de la Lettre
» que vous avez écrite à Lucinde.

BEVIL.

» A propos de quoi cet Animal-là
» montre-t-il tant de frayeur? Je ne vous
» accuſe de rien : je veux ſeulement ſça-
» voir ſi M. Mirtle vous a montré quel-
» ques ſoupçons, ou vous a fait quelques
» queſtions qui vous ayent conduit à lui
» dire par hazard que vous ayez porté
» quelque Lettre ce matin de ma part.

TOM.

» Mais, Monſieur, s'il m'a fait quel-
» ques queſtions, pouvois je l'en empê-
» cher ?

BEVIL.

» Ce n'eſt pas-là ce que je dis, Bœuf.
» Ce n'eſt pas vous que je ſoupçonne,
» c'eſt lui. Que vous a-t-il dit ?

TOM.

» Hé bien, Monſieur, lorſque je ſuis
» arrivé chez lui pour me déguiſer en
» Avocat, comme il vous a plû de l'exiger
» de moi, il m'a demandé ſi j'avois été
» ce matin chez M. Sealand ..... Mon-
» ſieur, lui ai-je dit, j'y ai ſouvent été...
» parce que ſi je ne lui avois pas dit cela,
» il auroit pû penſer qu'il y avoit quelque

» raiſon particuliere pour m'y faire aller
» aujourd'hui.

BEVIL.

» Fort bien. *à part* La précaution de
» ce drôle-là, eſt ce qui a cauſé ſa ja-
» louſie : T'a-t-il fait d'autres queſ-
» tions ?

TOM.

» Oui, Monſieur, je me rapelle à
» préſent, que lorſque nous ſommes re-
» venus en Caroſſe de chez M. Sealand, il
» m'a dit : Tom, ce matin quand j'étois
» chez votre Maître, il vous a ordonné
» d'aller chercher la réponſe à une Lettre
» qu'il avoit envoyée ; lui en avez-vous
» apporté une, m'a-t-il dit ? Ah, Mon-
» ſieur, ai-je dit, vous voulez badiner
» avec moi, vous voulez ſçavoir ſi je
» puis garder un ſecret ou non.

BEVIL.

» Et ainſi en lui montrant que vous le
» pouviez, vous lui avez dit que vous en
» aviez un à garder.

TOM.

» Monſieur....

BEVIL.

» A quelles baſſes Actions la jalouſie
» ne fait-elle pas deſcendre un homme ?
» Comment peut-on employer d'auſſi

» lâches artifices avec un Valet pour lui
» faire trahir ſon Maître ? Hé bien ! &
» quand vous a-t-il donné cette Lettre
» pour moi ?

TOM.

» Monſieur, il l'a écrite devant moi
» avant que de quitter ſa Robe d'A-
» vocat.

BEVIL.

» Fort bien. Et qu'a-t-il dit quand
» vous lui avez porté ma Réponſe ?

TOM.

» Il m'a paru, Monſieur, d'aſſez mau-
» vaiſe humeur, & m'a dit que cela
» ſuffiſoit.

BEVIL.

» Je m'étois bien douté que ma Lettre
» l'étonneroit. . . . Va-t-en.

TOM.

» Ouais, tout ceci n'annonce rien
» de bon. J'ai bien peur que nous
» n'ayons tous donné à gauche. *Il*
» *s'en va.*

BEVIL.

» J'ai affecté d'être tranquille devant
» mon Valet : mais cet effort m'a beau-
» coup couté. Quel emporté, de m'écri-
» re un Cartel, & de m'accuſer d'une con-
» duite équivoque lorſque je fais profeſ-

» ſion d'être ſon Ami! Je puis vivre
» content ſans gloire, mais je ne puis
» ſupporter l'infamie. Que dois-je faire?
» Premierement, reliſons la Lettre de
» Lucinde, *Il lit.*

Monſieur, je crois ne rien faire de contraire aux bienſéances de mon Sexe, en reconnoiſſant que votre maniere d'éluder le Mariage que nos Parens ſe propoſent, & de ſouhaiter que le refus puiſſe venir de moi, a quelque choſe de plus obligeant en ſoi, que la recherche de celui que je crains de voir tomber dans mon lot, à moins que votre Ami ne travaille à notre ſalut & à notre bonheur commun. J'ai mes raiſons pour vous prier de ne point communiquer cette Lettre à M. Mirtle, & je ſuis votre très obligée & très-humble Servante,

LUCINDE SEALAND.

» Voyons le *Poſcrit.*

J'ai fait mes réflexions, & je ne veux rien vous cacher. Le motif que j'ai de vous demander le ſecret ſur cette Lettre, eſt la jalouſie de M. Mirtle, qui, à la vérité, me donne de l'effroi; mais l'eſtime que j'ai pour lui, me fait eſpérer que ce n'eſt qu'un mauvais effet qui provient ſouvent d'une

bonne cause, & que l'on peut guérir par une conduite prudente & sans reproche,

» Ainsi, cette jeune personne m'a
» choisi pour son Ami & son Confident
» & s'est mise en quelque façon sous ma
» protection. Je ne puis faire part à M.
» Mirtle de sa Lettre, à moins que je ne
» puisse le guérir de la jalousie. Peut-être
» les servirois-je mieux l'un & l'autre en
» n'observant pas le silence que Lucin-
» de me demande, qu'en lui obéissant
» scrupuleusement : mais je me sens ar-
» rêter par cette obligation de se battre,
» que la Coutume a imposée à tout
» Homme qui veut vivre avec réputa-
» tion & honneur dans le Monde. Com-
» ment faire pour éviter tout soupçon qui
» puisse m'être désavantageux ? ... Si
» je m'explique sans me battre, il croira
» que c'est par crainte .... Il faut que je
» relise encore une fois sa Lettre.

Monsieur, vous en avez usé lâchement avec moi, en travaillant à m'enlever une Personne que vous m'avez dit vous être indifférente. J'ai changé mon Epée depuis que je ne vous ai vû ; & j'ai cru devoir vous donner cet avis, pour que vous soyez en état de vous défendre à la premiere rencontre, entre vous & celui que vous avez offensé. CHARLES MIRTLE.

Tom entre.

TOM.

» Monsieur Mirtle vous demande ; » Monsieur ; souhaitez-vous le voir ?

BEVIL.

» Animal ! Pourquoi le faire attendre ? » Faites-le monter. *Tom sort.* Me voilà » résolu sur la conduite que je dois tenir » avec lui. Il est amoureux, & un peu » méfiant sur toutes sortes d'affaires, » & on peut bien le lui pardonner en » considération ... Mais le voici. *Tom* » *introduit M. Mirtle. Bévil continue.*

» Monsieur, je vous suis extrêmement » obligé de l'honneur que vous me fai- » tes.... Et vous, Monsieur, qui vous « tenez-là planté pour nous considérer, » sortez. *Tom sort.* Hé bien, Monsieur » Mirtle, qu'y a-t-il pour votre ser- » vice ?

MIRTLE.

» Le tems, le lieu, notre longue con- » noissance, & plusieurs autres circons- » tances qui me touchent en cette occa- » sion, m'obligent sans autre cérémonie » & sans un plus long discours, de vous » prier non-seulement de reconnoître » que vous avez reçu ma Lettre, com- » me vous l'avez déja fait, mais aussi de

» m'accorder la Requête qui y eſt con-
» tenue. Il me faut une autre Réponſe
» que ces demie-lignes: *J'ai reçu la vôtre ... Je ſerai à la Maiſon.*

BEVIL.

» Monſieur, j'avoue que j'ai reçue une
» Lettre de vous d'un ſtyle aſſez ex-
» traordinaire; mais comme je veux qu'en
« cette matiere tout vienne abſolument
» de vous, je n'entendrai que ce qu'il
» vous plaira me confirmer face à face,
» & j'ai déja oublié votre Billet.

MIRTLE.

» Cette Réponſe ſi meſurée, convient
» fort à la maniere dont vous avez déja
» abuſé de ma ſimplicité & de ma fran-
» chiſe. Je vois que votre modération
» tend à votre propre avantage, & non
» au mien, à votre propre ſûreté, non à
» aucun égard pour un Ami.

BEVIL.

» Ma propre ſûreté, Monſieur
» Mirtle !

MIRTLE.

» Wotre propre ſûreté, Monſieur
» Bévil.

BEVIL.

» Monſieur Mirtle, ne doutez pas un
» moment que je ne voye très-bien où
» vous

» vous en voulez venir... Mais, Mon-
» ſieur, vous ſçavez que j'ai ſouvent oſé
» condamner ces déciſions qu'une coutu-
» me tyrannique a introduites contre
» toutes les Loix Divines & Humaines.

MIRTLE.

» Ceux qui ont la conſcience ſi déli-
» cate, devroient du moins avoir autant
» d'horreur de faire des offenſes comme
» de....

BEVIL.

» Comme de quoi?

MIRTLE.

» Comme de crainte d'y ſatisfaire.

BEVIL

» Comme de crainte d'y ſatisfaire!
» Mais cette appréhenſion eſt juſte ou
» raiſonnable ſuivant l'ob et de cette
» crainte. Je vous ai dit ſouvent en con-
» fidence de cœur que j'avois en horreur
» cette hardieſſe d'offenſer l'Auteur de
» la vie, de commettre, dis-je, un pareil
» crime contre lui, & par le même acte
» de s'expoſer à paroître à ſon Tribunal.

MIRTLE.

» Monſieur Bevil, je vous dirai que
» ce flegme, cette gravité, & cette conſ-
» cience ſi délicate, ne me priveront pas
» de ma Maîtreſſe. Vous avez, à la vé-

» rité, les meilleures raisons du monde » pour être attaché à la vie, l'espérance » de posséder Lucinde ; mais songez » que je n'en ai pas moins d'en être las, » s'il faut que je la perde ; & mes pre- » miers efforts pour la recouvrer, se- » ront de lui faire connoître l'homme » intrépide qui doit être son Gardien & » son Protecteur.

BEVIL.

» Monsieur, montrez-moi seulement » la moindre apparence de raison qui » m'oblige à repousser une insulte à la- « quelle j'ai si peu donné lieu, & je te « montrerai .... que de te châtier .... » mérite à peine le nom de courage. » Homme léger & inconsidéré ... Mon- » sieur Mirtle, le trouble où vous me » voyez ne vient pas d'aucune crainte. » Il ne tient qu'à moi de vous rendre » sans que vous puissiez deviner com- » ment, aussi froid, que sans que vous » sçachiez pourquoi, vous ayez témoi- » gné de chaleur.

MIRTLE.

» Une femme que l'on aime n'est-elle » pas un assez grand sujet de colere ? » Mais vous ne sçavez pas ce que c'est » que d'aimer ; vous avez pour vos heu-

« res perdues votre commode & facile
» Etrangere : & votre Fortune, l'exté-
» rieur imposant de votre conduite &
» d'autres heureuses circonstances, vous
» sont des moyens faciles pour obtenir
» la possession d'une Femme d'honneur.
» Vous ne sçavez pas ce que c'est que
» d'être allarmé, que d'être déchiré par
» les inquiétudes, que de craindre de
» perdre quelque chose de plus cher que
» la vie. Votre Mariage, heureux mor-
» tel, va son train comme les affaires or-
» dinaires. S'il vous prend envie de vous
» amuser, vous avez votre captive Va-
» gabonde ; votre Indiane est toujours
» prête à vous procurer de doux mo-
» mens.

BEVIL.

» C'en est trop, & la patience d'un
» homme ne peut aller plus loin ; je suis
» excusable si pour venger l'innocence,
» ou parce que l'infirmité de la Nature
» humaine n'en peut souffrir davantage,
» j'accepte votre défi .... Monsieur, je
» vous suivrai.

Tom arrive.

TOM.

» Avez-vous appellé, Monsieur ? il
» me l'a semblé. Je vous ai entendu par-
» ler haut....

BEVIL.

» Oui, va chercher un Caroſſe.

TOM.

» Monſieur ... Mon Maître ... Mon-
» ſieur Mirtle ... Monſieur, que préten-
» dez-vous faire ? Je ne ſuis qu'un Valet,
» Mais...

BEVIL.

» Va chercher un Caroſſe.

*Tom ſort ; Bévil & Mirtle ſe promé-
nent chacun de leur côté.*

BEVIL. *à part.*

» Quoique pouſſé à bout, aurai-je pû
» me remettre à l'arrivée d'une troiſiéme
» perſonne ? Et de qui encore ? D'un
» Valet ; & manquerai-je d'égard au
» meilleur de tous les Peres, & à une
» Fille infortunée dont la vie eſt attachée
» à la mienne ? *A M. Mirtle.* Graces au
» Ciel, j'ai eu le tems de me remettre,
» & dans la crainte de ce qu'un homme
» inconſidéré comme vous penſera de
» moi, je ne tarderai pas davantage à
» expliquer les fauſſes apparences qui
» font ſouffrir l'infirmité de votre tem-
» pérament, lorſque trop d'égard pour
» un faux point d'honneur a retardé cet
» éclairciſſement.

MIRTLE.

» Monſieur Bévil ne peut pas douter « que je n'aime mieux avoir ſatisfaction » de ſon innocence que de ſon épée.

BEVIL.

» Pourquoi donc l'avoir demandée » comme vous avez fait ?

MIRTLE.

» Conſiderez que vous-même ne vous » êtes contenu que juſqu'à ce que j'aye » parlé avec peu de circonſpection de » celle que vous aimez.

BEVIL.

» Il eſt vrai, mais ſouffrez que je vous » diſe que je vous ai épargné le plus grand » des malheurs. Je vous connois ſi bien » que je ſuis sûr que la mort même vous » eût fait moins de peine, que d'avoir » trouvé cette Lettre parmi les Papiers » d'un homme à qui vous auriez ôté la » vie... Liſez-la. *A part.* Quand je le » verrai confus de ſa faute, & honteux » de ſa jalouſie, quand il ſera rentré en » lui-même, il méritera que je l'aide à » obtenir Lucinde.

MIRTLE.

» Avec quelle ſupériorité a-t-il re- » pouſſé l'offenſe contre moi comme l'a- » greſſeur ! Je commence à craindre que

» je n'aye été trop précipité. *Il lit : ELUDER UN MARIAGE.* N'en voilà que trop
» pour me tirer d'erreur. Mais je trouve
» dans le *Poſcrit : LE MOTIF QUE J'AI DE VOUS DEMANDER LE SECRET, EST LA JALOUSIE...* De quel front puis-je en-
» core regarder mon Bienfaiĉteur, mon
» Avocat que j'ai traité comme un Traî-
» tre ! O Bévil, de quels mots pourrai-je !

BEVIL.

» Il n'en eſt pas beſoin, convaincre eſt
» plus que conquerir.

MIRTLE.

» Mais pouvez-vous.....

BEVIL.

» Le changement qui vient de ſe faire
» en vous à mon égard, me paye toutes
» les inquiétudes que vous m'avez cau-
» ſées. Hélas ! quelles machines ſommes
» nous ! Ton viſage étoit tout à l'heure
» celui d'un autre homme. Le voilà re-
» devenu à l'inſtant celui de mon Com-
» pagnon, de mon Ami.

MIRTLE.

Comment ai-je été aſſez malheureux...

BEVIL.

» N'en parlons plus.

MIRTLE.

» Je ne puis m'empêcher d'y ſonger :

» combien d'Amis ſont morts par les
» mains de leurs amis, faute de cette
» moderation ! Je ne me laſſerai jamais
» de le répéter. Combien ne ſuis-je pas
» redevable à cette ſupériorité d'eſprit
» avec laquelle vous m'avez ſubjugué ?
» Que ſeroit-il arrivé de l'un de nous,
» & peut-être de tous deux, ſi vous
» euſſiez été auſſi foible & auſſi déraiſon-
» nable que moi ?

BEVIL.

» Félicitons-nous l'un l'autre d'avoir
» pu nous vaincre nous-mêmes ; j'eſpere
» que le ſouvenir que nous en conſerve-
» rons nous rendra meilleurs amis que
» jamais.

MIRTLE,

» Mon cher Bévil, la conduite d'ami
» que vous avez tenue avec moi, m'a
» convaincu qu'il n'y a de vrai courage
» que celui qui eſt guidé par la raiſon,
» & qui n'a rien de contraire à la vertu &
» à la juſtice. Cependant combien de mal-
» heureux ont été ſacrifiés à cette Idole,
» l'opinion déraiſonnable des hommes !
» Ils ſont même en cela ſi ridicules,
» qu'ils tirent ſouvent leur épée l'un con-
» tre l'autre avec une colere ſimulée &
» une peur réelle ?

» Par la honte contraints, trahis par leur hon-
» neur,
» Pour conſerver un nom, ils hazardent leur
» Etre,
» Et n'oſant éclaircir ce qui fait leur erreur,
» Souvent dans l'autre Monde ils vont la re-
» connoître.

Cette Scéne eſt, ſi je ne me trompe, une excellente Leçon non-ſeulement pour des Amis, mais pour tous les hommes en général; on y attaque le plus fort & le plus déraiſonnable de tous les Préjugés.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

LETTRE XLV.

A Monſieur le Duc De Nivernois, ſur la Diverſité des Opinions en Angleterre, touchant les Affaires Publiques, Débats dans la Chambre des Communes en 1737. au ſujet de la continuation des ſeize mille Hommes de Troupes de terre demandée par le Roi, & qui lui fut accordée.

De Stamford, &c.

MONSIEUR LE DUC,

JE vois par la Lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, que Tacite ne vous eſt pas moins familier qu'Horace, & que ſi M. Addiſon & M. Pope vous amuſent, vous aimez encore mieux converſer avec le Chancelier Clarendon & le Docteur Burnet. Vous connoiſſez preſque auſſi bien les Anglois que ſi vous aviez vécu parmi eux.

Puiſque vous m'avez parlé de Politi-

que, je vais me monter à votre ton, de peur de m'attirer quelques reproches ſi j'en prenois un autre, car je vois bien que c'eſt une leçon que vous m'avez faite. Ces noms odieux de Whigs & de Torys dont vous faites mention dans votre Lettre, & qui ont fait tant de bruit ſous la Reine Anne, ſont preſque aujourd'hui entierement oubliés en Angleterre, mais les mêmes Factions y ſubſiſtent toujours ſous des dénominations différentes: *Corruption* & *Oppoſition*, ſont les deux termes qui ſervent à préſent à diſtinguer celles qui ſont pour ou contre le Miniſtere.

Le grand embraſement qu'a excité en Angleterre l'amour de la liberté, où peut-être l'eſprit d'indépendance n'eſt pas entierement éteint, il reſte toujours un feu caché ſous la cendre, & les étincelles qui en ſortent de tems en tems, ſuffiſent pour y exciter les mêmes incendies.

L'eſprit de parti eſt ſi commun parmi les Anglois, qu'il permet à peine de connoître quel eſt effectivement celui de la Nation. Qui ne penſeroit que les Actes du Parlement qui la repréſente, en ſont le vœu général? cependant ſi

l'on en croit le cri Public, ils ne ſont que l'ouvrage d'une *ſupériorité corrompue*, & qui ſacrifie la Patrie aux vues intéreſſées du Miniſtre.

On eſt toujours ſurpris de trouver ici tant de contrariété d'opinions dans les choſes les plus eſſentielles, & qui touchent de plus près à l'intérêt du Peuple. Les uns regardent comme incompatibles avec la liberté des meſures que d'autres ſoutiennent néceſſaires au maintien des Loix & du Gouvernement. C'eſt ainſi que l'Hyver dernier j'ai vu la Nation partagée ſur l'Acte du Parlement qui a accordé au Roi la continuation des ſeize mille hommes de Troupes de terre qu'il a actuellement ſur pied.

Je fus à la Chambre des Communes le jour qu'on y devoit examiner cette grande queſtion qui y a déja été tant de fois agitée. Perſonne n'ignoroit à Londres quelle en devoit être la déciſion : quels que ſoient & le pouvoir & la liberté de cette Aſſemblée reſpectable, il en eſt preſque toujours ainſi des affaires les plus importantes ; elles ſont décidées en particulier avant que d'être miſes publiquement en délibération.

Celui qui parle avec le plus de chaleur contre un Acte, sçait bien qu'il ne l'empêchera pas de passer; mais il ne laisse pas de satisfaire ou son devoir ou sa passion, & du moins se console de l'inutilité de ses efforts par l'honneur qui lui en revient, ou le plaisir qu'il éprouve à user de la liberté qu'il a de tout dire.

Le Membre de la Chambre qui opina le premier, qu'il falloit continuer les Troupes sur le même pied, me parut appuyer son avis sur de très-bonnes raisons. Il soutint que « l'esprit de mécon-
» tentement & de sédition n'avoit ja-
» mais été plus commun en Angleterre
» qu'il l'étoit à présent, & qu'il y exci-
» teroit infailliblement des révoltes s'il
» n'étoit contenu par une Armée tou-
» jours prête à prévenir le mal, ou à
» l'arrêter dans sa naissance. Il ajouta:
» qu'eu égard aux efforts continuels
» que faisoient ceux des différens Partis
» pour aliéner les Sujets de leur Souve-
» rain, & inspirer à la Nation de la hai-
» ne pour le Gouvernement présent, &
» du mépris pour le Parlement même, il
» étoit impossible d'y faire respecter les
» Loix & ceux qui en sont le soutien,

» ſans le ſecours d'une Armée : que ces
» années dernieres des Actes du Parle-
» ment qui n'avoient pour but que le
» bien général de la Nation, avoient
» éprouvé de la part du Peuple l'oppo-
» ſition la plus forte, & que ſans les
» Troupes, des eſprits turbulens & fac-
» tieux auroient profité de ces troubles
» pour plonger la Nation dans de plus
» grands déſordres ; que de-là il étoit
» aiſé de conclure que la ſuppreſſion,
» ou ce qui eſt à peu près la même cho-
» ſe, l'affoibliſſement de l'Armée,
» étoient les moyens les plus ſurs de li-
» vrer l'Angleterre à la fureur des
» Guerres Civiles.

» On fait tous ſes efforts, continua-
» t-il, pour rendre ſuſpects les Deſſeins
» du Gouvernement, on prétend qu'u-
» ne Armée en tems de paix, menace
» notre Liberté ; mais au lieu de laiſſer
» aller nos eſprits à des terreurs Pani-
» ques, voyons ſi en effet elle y a don-
» né la moindre atteinte. Tant que les
» Loix ſeront religieuſement obſer-
» vées, que le Clergé jouira de ſes
» droits, que les Non-Conformiſtes ſe-
» ront protégés, & que la fortune de
» chaque Particulier ſera aſſurée, maî-

» tre de ſes biens & libre dans ſa con-
» ſcience, un Anglois n'a rien à crain-
» dre d'une Armée qui n'a d'autre but,
» que de faire reſpecter les Loix, & de
» veiller à la tranquillité du Gouverne-
» ment.

A peine eut-il parlé, qu'un Homme qui étoit à côté de moi, & qui m'avoit paru l'écouter impatiemment, dit aſſez haut pour que je puſſe l'entendre, & d'un ton bruſque & indigné: Il n'y a pas trois ans que ce même Député penſoit & parloit bien différemment. Il n'eſt ſi tranquille à l'égard de la Liberté, & ne voit l'Armée d'un œil ſi favorable, que depuis que la Cour lui a faſciné la vue par une Penſion. Tous ceux, ajouta cet Anglois chagrin, qui tiennent le même langage, ſont déterminés par les mêmes motifs. Les uns ſont payés pour parler, les autres pour ſe taire. Il eût pouſſé plus loin la Satyre, ſi un des Chefs du Parti mécontent ne ſe fût levé pour répondre au premier. Celui-ci paſſe pour un homme véritablement éloquent, & j'ai regret de ne pouvoir vous rendre ſon Diſcours avec toute la force qu'il me parut avoir dans ſa bouche. Voici du moins le précis de ſes raiſons.

» Je ne puis dit-il, regarder comme » Libre, un Peuple qui concourt à » maintenir une Armée ſans la moindre » néceſſité. Si nous n'étions pas totale- » ment dégénérés de la Vertu de nos » Ancêtres, au lieu d'examiner ſi l'on » doit faire un retranchement dans les » Troupes, ou les continuer ſur le mê- » me pied, l'Armée ſeroit ſupprimée » tout d'une voix. Et quel beſoin en » avons-nous ? Nous ſommes en paix » avec toute l'Europe. * Une Armée en » tems de Paix, eſt une choſe contraire » à la conſtitution de ce Pays-ci. La Li- » berté & une Force armée, ſont de la » nature des choſes incompatibles. Les » Athéniens, ce Peuple ſi ſage & ſi ja- » loux de la Liberté, la perdirent en » accordant à Piſiſtrate quarante Gar- » des ſeulement, pour la ſureté de ſa » perſonne. La continuation de la Com- » miſſion de Céſar dans les Gaules, le » mit en état de détruire la République » du Monde la plus puiſſante, & la » mieux établie. Sans recourir à des » exemples étrangers, il n'y a pas un Sié- » cle, que, dans Londres même, une

* En 1737.

» Armée mit ſous le joug le Parlement » qui l'avoit levée. Dans le cours de » peu d'années ce Corps redoutable in- » troduiſit parmi nous dix eſpéces de » Gouvernemens, tous également con- » traires au génie de la Nation, & à » l'opinion même du plus grand nom- » bre de ceux qui obéiſſoient à Crom- » well. Tel eſt le pouvoir d'un Chef » ſur une Armée ; quoique les ſenti- » mens de ceux dont elle eſt compo- » ſée, puiſſent différer du ſien, il peut » les obliger à agir méchaniquement ſe- » lon ſes vues. C'eſt ainſi que, ſans le » vouloir, des Grecs ont opprimé eux- » mêmes la Liberté de la Gréce. C'eſt » ainſi que contre leur intention, des » Romains ont détruit la République » de Rome, & ſe ſont ſoumis au joug » d'un ſeul homme. Enfin, c'eſt ainſi » que des Anglois armés pour le main- » tien des Loix & de la Liberté, ont » exercé ſur leurs Compatriotes la plus » odieuſe Tyrannie. Un Ennemi Etran- » ger eſt pour nous moins à craindre » que nos Compatriotes armés. Si » l'Angleterre doit ſubir le joug d'une » autre Nation, ce ne ſera, de même » que Rome, que lorſqu'elle aura été

» mise aux fers par ses propres Habi-
» tans. Ainsi tout Anglois zélé a raison
» de s'allarmer des nombreuses Troupes
» que nous entretenons sans la moindre
» nécessité. Vainement dira-t-on que
» l'Armée étant payée par le Public, à
» proprement parler, elle dépend du
» Peuple ; ce n'est qu'un Sophisme fri-
» vole : l'Armée de 1641. qui a subju-
» gué la Nation, n'étoit-elle pas dans
» le même cas ? Toutes les Armées
» qui, en quelque Pays que ce soit, ont
» rendu leurs Compatriotes Esclaves,
» n'ont-elles pas été entretenues des
» deniers Publics ? Le Peuple de Rome
» payoit les Soldats qui aiderent César
» à le mettre aux fers : une Armée d'or-
» dinaire dépend moins de celui qui la
» paie, que de celui qui en nomme les
» Chefs ; elle ne connoît que celui qui
» la commande : à la voix du Général,
» des Soldats porteront la flamme au
» milieu de leur Patrie, & le poignard
» au sein de leurs Peres.

» D'ailleurs seroit-il raisonnable d'at-
» tendre des Soldats d'aujourd'hui,
» plus de Vertu que n'en ont eu les Ro-
» mains ou nos propres Ancêtres ? Nous
» ne prétendrons pas, je pense, que les

» Hommes de la Génération préfente ;
» foient plus animés du bien Public que
» ceux du tems de Céfar, ou du milieu
» du dernier Siécle. Parcourons nos
» Annales, y trouvera-t-on un Siécle
» où la corruption ait été plus générale?
» Vit-on jamais les Grands auffi gou-
» vernés par l'intérêt qu'ils le font au-
» jourd'hui? Vit-on jamais le Peuple
» auffi livré à toutes fortes de Vices ?
» Ne pas craindre une armée en des
» tems fi critiques, eft la plus grande
» preuve de notre infenfibilité fur tout
» ce qui menace notre Liberté. Entre-
» tenir une Armée en de pareilles con-
» jonctures, c'eft fournir nous-mêmes
» les moyens de nous donner des Fers.

Pendant tout ce difcours, je regardois de tems en tems l'honnête Anglois dont le Difcours précédent avoit fi fort ému la Bile : je m'imaginai que celui-ci auroit de quoi la calmer. Auffi, dès qu'il fut fini, je lui fis mon compliment fur la fatisfaction qu'avoit dû lui caufer un défenfeur fi ardent de fa Patrie. Il eft vrai, reprit-il, que nous venons d'entendre un homme qui parle bien ; mais quel dommage qu'il faille là borner fon éloge, & qu'on ne puiffe pas compter

ſur ſa façon de penſer ! Et ſoudain reprenant ſon air fâché & ſon ton bruſque : oui, Monſieur, continua-t-il, ſi ce même Orateur, que nous venons d'admirer, entroit demain dans le Miniſtere, il en feroit tout autant que ceux contre leſquels il vient de déclamer, avec tant de violence. * Et malheureuſement, tels ſont preſque tous ceux qui paroiſſent le plus occupés du bien Public, ils ne ſont réellement attachés qu'à leur intérêt particulier ; ainſi tandis que les uns appuient toutes les meſures du Gouvernement, parce qu'ils ſont gagnés par des Charges, des Emplois, ou des Penſions, les autres ne ſont ſi continuellement oppoſés à la Cour, que parce qu'on ne leur a encore rien offert de capable d'émouvoir leur avarice ou leur ambition. L'un n'eſt ſi zélé pour le bien Public, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Pair du Royaume. L'autre ne

* *At odit eos qui ſubitâ & magnâ potentiâ inſolenter utuntur, idem faciet cùm idem poterit.* Sénéque, au VI. Livre de ſes Epitres.

Les différens changemens qui ſont arrivés depuis dans le Miniſtere d'Angleterre ont pleinement juſtifié ce qui eſt avancé dans cette Lettre & dans quelques autres.

déclame ſi fort contre le Conſeil Privé du Roi, que parce qu'on n'a pas voulu le faire Sécrétaire d'Etat. *O Ville vénale*, s'écria Jugurtha en partant de Rome, *& qui périroit bientôt, s'il ſe trouvoit quelqu'un pour l'achetter!* Nous ne méritерions que trop qu'on nous fît un pareil reproche, ou plutôt ne nous a-t-il pas été déja fait, lorſqu'un Miniſtre dit en parlant de cette Chambre, *qu'il en auroit toutes les voix, s'il le vouloit, mais qu'il ſe contentoit d'y en achetter autant qu'il en avoit beſoin pour en être le maître.* La vénalité des Suffrages a ſeule cauſé la chûte de la République Romaine. Le Peuple inſenſé, vendit à des Citoyens ambitieux le pouvoir de l'opprimer. Je ne ſçais ce que nous ferons un jour; mais il eſt ſûr que nous ne ſommes plus ce que nous avons été. Il ne reſte plus rien parmi nous de cet ancien Eſprit, qui a été pendant ſi longtems le *Palladium* de nos Libertés. Si cet Homme paſſionné eût eu le droit de ſe faire écouter de l'Aſſemblée, il n'eût pas manqué d'y prononcer ſur le champ une Philippique.

Pour moi, je ne puis penſer que les choſes ſoient abſolument telles que le

chagrin des Mécontens se plaît à les représenter, mais aussi, je suis bien sûr, qu'elles sont tout autres que la plupart des Anglois ne voudroient nous le persuader. Si les uns exagerent les périls dont la Liberté peut être menacée, les autres ne veillent pas assez à en conserver le précieux dépôt dans toute sa pureté.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVI.

*A Monſieur le Chevalier de B**, ſur la paſſion violente qu'ont les Anglois pour la Chaſſe.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

CE n'eſt pas l'ennui qui me fait aller à la Chaſſe, il y ſuit ſouvent ceux qui n'ont d'autre reſſource pour l'éviter. J'aime l'exercice du Cheval, & je trouve que Platon & Pline ont eu grande raiſon de le recommander comme ſalutaire. La plupart de nos gouts viennent de nos beſoins. J'avoue que ſans avoir la paſſion de la Chaſſe, le bruit du Cors me fait renoncer volontiers au ſilence de mon Cabinet. D'ailleurs ceux qui vous ont ſi bien inſtruit de la vie que je méne, ne ſe doutent pas que tout en courant, je m'occupe plus des Chaſſeurs, que du Cerf qu'ils pourſuivent. Si, comme vous le dites, je ſuis fou

avec les fous, c'eſt qu'on ne peut être admis parmi eux qu'à ce titre, & rien, ce me ſemble, ne nous fait mieux ſentir le prix de la Sageſſe, que le Spectacle de la folie des autres.

Je vis ici avec des gens dont la Chaſſe eſt le principal plaiſir, & dans une Nation où tout le monde l'aime. L'Homme d'Egliſe, l'Homme de Loi, ce que l'on appelle ici le *Juge de Paix*, le ſimple Payſan, riche ou pauvre, en un mot, tout Anglois de quelque état qu'il ſoit, quitte tout pour la Chaſſe. J'ai vu plus d'une fois des Miniſtres à Barbe griſe y courir avec autant d'ardeur que des jeunes gens de vingt ans. L'Amour eſt une paſſion de la Jeuneſſe, l'Avarice eſt celle des Vieillards, la Chaſſe paroît être ici celle de tous les âges. Je vois aſſez ſouvent un Chevalier Baronet, dont elle étoit autrefois le principal plaiſir, & qui aujourd'hui n'en connoît plus d'autre; c'eſt un Héros dans ſon eſpéce, & qui, tout couvert de gloire, affronte encore chaque jour le danger. Eſtropié par pluſieurs chûtes malheureuſes, il les raconte avec une ſatisfaction ſecrete; il montre à chaque inſtant les nobles Cicatrices

qui lui en reſtent, il tire autant de vanité des fruits de ſa folie, que ſi ſes bleſſures étoient les preuves de ſa bravoure, & qu'il les eût reçues au ſervice de ſa Patrie. Que d'Hommes en effet ne doivent leur bonheur & leur mérite qu'à leur folie! Mais qui croiroit que la Chaſſe pût faire le plus grand plaiſir d'un Philoſophe, & d'un Philoſophe aveugle! Tel eſt cependant le cas du célébre Sanderſon, Profeſſeur de Mathématique à Cambrige : le malheur qu'il a d'avoir perdu la vue, ne l'empêche ni de donner des Leçons d'Optique, ni de courir après un Renard. Son Cheval eſt accoutumé à ſuivre celui de ſon Valet: ce n'eſt pas ſeulement l'exercice qu'il aime ; le bruit des Chiens & des Chaſſeurs le tranſporte, il en fait lui-même autant que tout le reſte de l'Equipage. Montagne parle d'un Aveugle-né, qui avoit le même gout pour la Chaſſe. *Voila un Liévre pris*, dit-il; *le voila auſſi fier de ſa priſe comme il oit dire aux autres qu'ils le ſont.* Nous ne devons notre bonheur qu'à notre imagination : qu'il eſt heureux d'en avoir une qui ſe ſatisfait à ſi peu de frais!

Je

Je me rappelle une plaiſanterie que j'ai lue quelque part dans M. Addiſon. Pour tourner en ridicule les Ecoſſois, qui armerent ſous le feu Roi d'Angleterre en faveur du Prétendant, il dit qu'un jour un Renard vint à traverſer leur Camp, & qu'auſſitôt toute l'Armée courut après, Soldats & Officiers, ſans qu'il fût poſſible aux principaux Chefs de les retenir.

Quoique tous les termes de Chaſſe de la Langue Angloiſe ſoient empruntés de la nôtre, on ne peut pourtant pas dire que ce ſoient les Normands qui en ayent inſpiré le gout aux Anglois. Il leur eſt naturel : la ſévérité des Loix ſur la Chaſſe qui ont ſuivi de près la Conquête, en ſont une preuve ſuffiſante. La peine y eſt moins proportionnée à la gravité du délit, qu'au violent penchant qu'avoient les Particuliers à les enfreindre. Je trouve cependant trop ſévere le Jugement d'un de leurs Auteurs, qui prétend, que cette paſſion dans ſes Compatriotes *prouve léur affinité avec les Sauvages de l'Amérique.*

Tout violent qu'eſt l'exercice de la Chaſſe, les Femmes en Angleterre paroiſſent l'aimer preſque autant que les

Hommes. Chaque Nation a ses Mœurs & ses défauts particuliers. On nous reproche, & ce n'est pas sans fondement, d'avoir porté en France la Mollesse jusqu'à l'excès. Parmi nous, à la Campagne même, une Femme de Condition passe la matinée dans son lit, & l'après-dîner sur sa Chaise longue, & le soir autour d'une Table de Cavaniole. Les Femmes de qualité ménent ici une vie toute différente; celles qui sont raisonnables, s'occupent des détails de la vie Oeconomique, les autres se livrent, & peut-être trop, au plaisir de la Chasse. Plusieurs Angloises se piquent de monter à Cheval, aussi adroitement que les Hommes, & de franchir un fossé avec la hardiesse d'un Piqueur.

Une Femme voulant un jour faire la conquête d'un Homme de la Cour qui aimoit éperduement la Chasse, risqua de se casser le cou pour avoir le bonheur de lui plaire. Une Barriere bien fermée arrêtoit les Chasseurs les plus déterminés, elle la franchit. Son Courage fut admiré, & fit sur le Cœur qu'elle vouloit gagner, un effet que ses charmes n'auroient peut-être pas produit. Il fallut qu'Hercule filât pour plaire à Om-

phale, il faut que les Femmes chassent pour toucher le cœur de certains Anglois. Juvénal nous apprend que de son tems, les Romains avoient tant de passion pour les Combats de Gladiateurs, que les Dames elles-mêmes se piquoient d'y exceller, & qu'elles s'exerçoient à l'Amphithéâtre à combattre les unes contre les autres, ou contre les Bêtes Sauvages. Il y a toute apparence qu'elles avoient le même motif pour faire paroître leur adresse & leur intrépidité. Le dessein de plaire est le premier mobile de presque toutes les actions des Femmes.

On a vu l'une des plus grandes Beautés de l'Angleterre la Duchesse de Q***, aller à l'Académie apprendre à monter à Cheval, comme feroit un jeune Page. Nous avons dans notre voisinage une Mylady qui est la plus grande Chasseuse du Renard de toute la Grande Bretagne; c'est elle-même qui méne ses Chiens, & il faut être un hardi Chasseur pour la suivre.

Nos Femmes qui aiment tant le Parfum de l'Ambre, ressemblent peu à celles de ce Pays-ci, qui se plaisent à respirer celui d'une Ecurie. Plusieurs y

vont donner l'avoine à leurs Chevaux, & prendre, pour ainsi dire, leur Thé de compagnie. On prétend même que quelques-unes y achévent leur Toilette, mais je pense qu'on les en accuse à tort, car la Toilette des grandes Chasseuses est bientôt faite.

Homere rapporte, qu'Andromaque avoit un si grand soin des Chevaux d'Hector, qu'elle leur donnoit à manger & à boire plutôt qu'à lui. Sans accorder à ces animaux Domestiques une pareille préférence, plusieurs Angloises se font gloire de les aimer. On trouve assez communément à la Campagne des Femmes, qui ne parlent que de Chiens & de Chasse, & qui connoissent aussi-bien un bon Coursier que les meilleurs Maquignons.

Sans prévention, ne conviendrez-vous pas que les Femmes ont encore meilleure grace à parler de Coëffures & de Rubans, de Comédie & d'Opéra, que de Selles & de Chevaux, de la Chasse du Daim & de celle du Renard? Anglois ou François, tout homme raisonnable n'aime point à voir les personnes d'un Sexe se parer des qualités qui ne conviennent qu'à l'au-

tre.* Une Femme à la tête d'une Meute de Chiens, n'eſt pas moins ridicule qu'un homme à ſa toilette. Celle qui n'a pas la timidité de ſon Sexe, la remplace plus ſouvent par un Vice que par une Vertu. Un Petit-Maître François qui traitera à fonds l'Art d'arranger un Ruban ſur une Coëffure, ſe fera toujours mépriſer : une Angloiſe qui diſſertera ſur la maniere de forcer un Renard, ne ſera Femme, que pour des Chaſſeurs. Les deux Sexes ſont également intéreſſés à ne pas reconnoître & les Hommes qui ſont Femmes, & les Femmes qui ſont Hommes; les uns & les autres ſont contre l'ordre : & en effet, ce ne ſont que des Etres informes, en qui le mélange des qualités contraires rend la Nature méconnoiſſable.

Il n'eſt pas étonnant qu'en Angleterre les gens riches ſoient ſi fort adonnés à un exercice, qui fait un des plus grands amuſemens de la Campagne; ils

* *Pédarétus a dit:* Il ne faut louer ni les hommes pour être ſemblables aux femmes, ni les femmes pour reſſembler aux hommes, ſi d'avanture la femme par quelque occaſion n'y eſt contrainte. *Plutarque. Dits notables des Lacédémoniens.*

y paſſent la moitié de leur vie. Londres eſt le rendez-vous de toute la Nobleſſe du Royaume ; la richeſſe & l'abondance y régnent, mais le plaiſir n'y régne pas, ſoit que les affaires politiques dont on s'y occupe y ſoient contraires, ſoit que la fumée du Charbon de Terre & les brouillards de la Tamiſe y diſpoſent mal les eſprits. La plupart des Grands ne ſe rendent à la Ville que pour aſſiſter au Parlement, ils la quittent ſitôt qu'il eſt fini, & toujours plus tard qu'ils ne voudroient. A la Campagne que feroient-ils s'ils ne chaſſoient pas ? La compagnie de ceux qui viennent leur y faire la Cour n'eſt pas fort amuſante. Les Campagnards d'Angleterre ſont, pour ne rien dire de plus, un Peuple très-ruſtre & très-groſſier. Le Clergé de la Campagne n'y eſt pas d'une Société beaucoup plus agréable. Ces honnêtes Eccléſiaſtiques ne ſont à leur aiſe qu'entre eux, & d'ordinaire aiment moins ſe trouver à la Table du Maître de la Maiſon, que de fumer à celle de ſon Intendant. Que reſte-t-il de mieux à faire avec des gens dont la compagnie embarraſſe, que de les mener à la chaſſe pour s'en délivrer.

Ceux qui ne ſont point Chaſſeurs ne ſont ſi ſurpris du gout violent que tant de gens ont pour cet exercice, que faute de connoitre le principe de cette ſorte de paſſion. Il ne faut pas trop réfléchir ſur la nature de nos plaiſirs, il y en a pluſieurs dont la cauſe ne peut que nous humilier. Et pourquoi en trouve-t-on tant à courir après un miſérable animal, ſi ce n'eſt par le beſoin que l'on a de s'éviter ſoi-même? On ne le cherche pas, on ſe fuit. Les forces de l'eſprit & celles du corps, tournent également contre nous, quand nous les laiſſons dans l'inaction: l'un languit par le manque de mouvement, l'autre tombe dans la léthargie par le défaut d'agitation. Le Jeu, où tant de gens paſſent leur vie, eſt une preuve que les hommes ne ſçauroient vivre dans une parfaite oiſiveté. C'eſt l'amuſement de ceux qui ſçavent s'occuper, c'eſt l'occupation de ceux qui n'ont rien à faire. Généralement parlant, il cauſe plus de chagrin que de plaiſir, il ne laiſſe après ſoi aucune ſatisfaction, & cependant, avec quelle fureur les deux Sexes ne s'y livrent-ils pas, parmi les Perſonnes de qualité ſurtout? Telle eſt notre nature, nous ne ſentons notre exiſtence que

par la ſecouſſe des plaiſirs & des peines; la tranquillité nous fait tomber dans la langueur. L'Homme eſt comme le Vaiſſeau en pleine Mer, qui n'a pas moins à craindre l'inaction totale du calme, que la plus furieuſe agitation des flots.

Je ne puis mieux terminer une Lettre où je vous ai tant parlé de Chaſſe, que par une avanture dont je fus témoin ces jours paſſés. Nous courions un Cerf, cinquante Payſans nous ſuivoient; j'apperçus à leur tête un homme, dont l'habit ſingulier me frappa. Il étoit vétu de Cuir; à l'un de ſes côtés pendoit un Sac, à l'autre un Cornet: c'étoit un de ces Couriers de traverſe qui vont chercher les Lettres dans les petites Villes, pour les porter dans celles où la grande Poſte paſſe. Ce Manant plus occupé de ſes plaiſirs que de ſon devoir, & ne s'embarraſſant pas de quelle conſéquence pouvoient être les Lettres dont il étoit chargé, ſuivit tranquillement la Chaſſe & ſe trouva à la mort. Ainſi au cas que celle-ci ſouffre quelque retard, n'en ſoyez pas ſurpris, c'eſt que le Courier aura rencontré la Chaſſe ſur ſa route.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

LETTRE

LETTRE XLVII.

A Monsieur DE BUFFON *du manque de gout dans les Jardins d'Angleterre & de France.*

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

LEs Anglois ne ſe contentent pas du bonheur de réuſſir mieux que nous aux choſes utiles, ils nous diſputent encore le frivole avantage auquel nous pouvons prétendre, de mieux nous entendre qu'eux à celles de gout. Je reconnois leur ſupériorité dans les Jardins Fruitiers & Potagers; dans ceux d'agrémens, ce me ſemble, il s'en faut beaucoup qu'ils ſoient nos Maîtres. Le Nautre eſt l'Homme de l'Europe qui a le mieux connu la maniere d'arranger ces lieux, uniquement deſtinés à l'embelliſſement d'une Maiſon, & aux plaiſirs de ceux qui l'habitent : les Thuilleries ſont dans leur genre, ce que S. Pierre de Rome eſt dans le ſien; elles

ſont l'objet de l'admiration de tous ceux qui ſont capables d'en ſentir le mérite.

Il eſt bien vrai que l'air peigné & les Deſſeins recherchés de nos Parterres, ne ſont aucun plaiſir à quiconque eſt ami de la belle & ſimple Nature; mais les larges & immenſes Boullingrins de ce Pays-ci péchent par un autre excès, ils ſont trop nuds & trop uniformes: la Nature pour plaire, veut être variée; & comme quelqu'un l'a remarqué,

» L'Ennui nâquit un jour de l'Uniformité.

Une vaſte Prairie frappe au premier coup d'œil d'une maniere agréable; mais ſi elle n'eſt pas terminée par quelque Coteau, ſi elle n'eſt pas coupée par un Ruiſſeau & par des Arbres, on ſe laſſe bien-tôt de ce que d'abord on avoit admiré.

J'ai regret de ne pas trouver dans nos Jardins ces Boſquets touffus d'Arbres toujours verds, qui défendent également & des excès du chaud, & de la rigueur du froid, & qui au milieu de l'Hiver, retracent du moins aux yeux les charmes du Printems. Dans ceux de Kinſington, qui ſont en effet les plus beaux que j'aye vûs de cette eſpé-

ce, aux mois de Janvier & de Février, j'ai plus d'une fois joui avec plaisir de la douce erreur des Oiseaux, qui témoignoient par leurs chants, qu'ils se croyoient au mois de May. Depuis que le Luxe a introduit parmi nous la coutume d'avoir des Appartemens d'Eté & des Appartemens d'Hiver, je suis surpris, qu'à l'exemple des Anglois, on ne veuille pas aussi se procurer des Jardins de l'une & l'autre Saison. Ces Bosquets d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles, sont des Promenades agréables pour les beaux jours de l'Hiver.

D'un autre côté, rien ne me déplaît tant que ces Ifs éternels, qui font le principal ornement des Jardins de ce Pays-ci. C'est peu de ces formes pyramidales, rondes ou quarrées qu'on leur donne d'ordinaire, & qui étoient autrefois aussi à la mode en France, qu'elles le sont aujourd'hui en Angleterre. L'art des Jardiniers Anglois à cet égard, est bien supérieur à celui des nôtres: ils donnent à toute sorte d'Arbres les formes les plus monstrueuses & les plus ridicules. D'un Houx, ils feront un Eléphant avec sa Tour sur le dos, & représenteront un Renard en

Bouis, avec les Chiens qui courent après lui. D'autres fois ils tailleront un If en Géant formidable ; ils aiment à faire une Statue d'un Arbre, & ils n'ont pas tort de se piquer d'être les premiers Sculpteurs d'Angleterre.

Ce mauvais gout a autrefois regné par toute l'Europe ; & aujourd'hui même encore, dans les Jardins de l'Alcanfar, ou Palais des Mores de Séville, on voit plusieurs Statues formées de Myrthes fort élevés, qui représentent des Musiciens avec des Instrumens dans leurs mains.

Les gens qui cherchent en tout la véritable beauté, c'est-à-dire la Nature, construisent envain des Jardins qui devroient servir de modèles pour la simplicité & l'agrément. Rien ne peut changer le gout d'un Bourgeois aussi sot qu'opulent, & d'un noble Campagnard d'ordinaire encore plus grossier. Le simple leur déplaît : ils trouvent un Arbre, dont la tête n'est pas réguliérement sphérique, trop commun pour le placer dans leurs Jardins ; mais un If taillé au Compas & à la Regle, & couronné d'un oiseau grossiérement ebauché, les charme, parce qu'il les étonne. Ils préfé-

ſent ces petits Miracles de l'Art à toutes les merveilles de la Nature.

Un Auteur de cette Nation, pour ſe mocquer de ce gout puérile & ridicule de ſes Compatriotes, dit qu'il connoît un Jardinier qui a porté cet Art à une telle perfection, qu'il peut repréſenter au naturel toute une Famille, Homme, Femme & Enfans, & que cet ingénieux Artiſte a préſentement une ſuite d'Arbres & d'Arbriſſeaux toujours verds, à vendre, taillés & ſculptés avec une adreſſe & une vérité dont perſonne n'a approché avant lui. Il en donne le Catalogue que voici.

« ADAM ET EVE en If. Adam un » peu gâté par la chûte de l'Arbre de » Science dans une grande tempête. » Eve & le Serpent en très-bon état.

» LA TOUR DE BABEL pas encore » finie.

» SAINT GEORGE en Bouis, ſon » bras à peine aſſez long, mais qui ſera » en état de percer le Dragon le Mois » d'Avril prochain.

» UN DRAGON de même, avec une » queue de Lierre rampant pour le pré» ſent. N. Ces deux piéces ne peuvent » ſe vendre ſéparément.

» EDOUARD LE PRINCE NOIR en
» Cyprès.
» UNE SUITE DE BUSTES DES DUCS
» DE NORMANDIE QUI ONT ÉTÉ ROIS
» D'ANGLETERRE, en Bouis, d'après
» les Originaux de même nature qui se
» voyent en France dans les Jardins de
» l'Abbaye de Saint Etienne de Caen.
» Celui de Guillaume le Conquérant est
» d'une grande beauté.

» UN OURS de Laurier-Tin en
» fleurs, avec un Chasseur de Genié-
» vre, maintenant en fruit.

» Une couple de GÉANS ABATAR-
» DIS, à bon marché.

» UNE REINE ELIZABETH en Phi-
» laria, penchant tant soit peu aux pâles
» couleurs, mais dans son entier accroif-
» sement.

» Une autre REINE ELIZABETH
» qui étoit très-avancée, mais qui a
» souffert quelque dommage pour avoir
» été trop près d'un Arbrisseau.

» UN BEN-JONSON * d'une grande
» beauté en Laurier.

» Divers Illustres POETES MODER-
» NES en Laurier femelle, un peu gâtés,

* Poëte Anglois Contemporain & Rival du fameux Shakespear.

» mais qu'on aura pour un ſol la piéce.

» UN COCHON à racines vives, » changé en PORC-EPIC, pour avoir » été oublié une ſemaine dans un tems » de ſéchereſſe.

» UN COCHON en Lavande, avec la » Sauge qui croît dans ſon ventre.

» L'ARCHE DE NOÉ en Houx arrê- » tée ſur la Montagne; les côtés ont » ſouffert quelque dommage pour avoir » manqué d'eau.

Vous voyez, Monſieur, par cette eſpéce de Satire, qu'ici encore plus qu'en France, au lieu d'imiter la Nature, & d'orner les Jardins de ce qu'elle a de plus agréable, on ne fait ſervir l'Art qu'à la défigurer. On fait plus de cas des imaginations fantaſques de l'un, que des beautés ſimples de l'autre. Dans tous les genres, le grand nombre préfere ce qui eſt extraordinaire à ce qui eſt beau. Cependant il en eſt des Productions de l'Art comme de celles de l'Eſprit; elles ne peuvent être du gout de toutes les Nations & de tous les tems, qu'autant qu'elles ont un air ſimple & naturel. Ainſi, le Parc de Saint James, qui, au premier aſpect, ſemble n'offrir rien de fort merveilleux, plaît

néanmoins davantage à mesure qu'on le voit plus souvent, par cette espéce de simplicité. Ainsi l'air champêtre & solitaire des Jardins du Luxembourg, satisfait également les yeux de tout le Monde. Telle est la nature du beau dans tous les genres; ceux mêmes qui n'en connoissent pas les principes, en sentent les effets.

Les Anglois font grand cas de la beauté de leur Verd, & ils ont raison; ils n'épargnent rien pour entretenir ces magnifiques Boullingrins, qui rendent leurs Jardins si agréables, & dont ceux du Palais Royal peuvent vous donner l'idée, soit par rapport à la dépense, soit par rapport à l'effet. Mais pourquoi faut-il qu'on abuse de tout! Le Gason est beau en Angleterre; on y met tout en Gason. Ainsi, pour avoir devant sa Maison un Tapis verd d'une plus grande étendue, on éloigne tellement les Allées & les Bosquets, qu'on n'y peut aller trouver l'ombre en Eté, sans s'exposer à être brûlé par le Soleil. En France au contraire, ce qu'il y a de plus rare dans la plupart des Jardins, c'est le Verd. Cette profusion de Sable & de Bouis si artistement contournés,

qui couvrent nos Parterres, ſont d'une maniere petite, & offrent à la vue la régularité la plus ennuyeuſe. On les prendroit volontiers pour des Deſſeins de Découpures; de même qu'ici, un Quarré diviſé par compartimens, & planté d'Ifs taillés en toutes ſortes de formes, ne reſſemble pas mal à une Table du Jeu d'Echec, chargée de toutes ſes Piéces. Si en cela les Jardins d'Angleterre ont encore l'air Gothique, je crains que nos Parterres ne ſoient la plupart d'un gout colifichet, qu'avec juſtice on nous reproche dans bien des choſes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE XLVIII.

A Monſieur l'Abbé L C*** , de l'animoſité qui eſt en Angleterre entre les Non Conformiſtes & ceux de l'Egliſe dominante. Hiſtoire d'une diſpute dans un cabaret ſur la Prédeſtination.*

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

C'Est, ce me ſemble, ſans fondement que quelques Auteurs vantent la tranquillité où vivent aujourd'hui les différentes Sectes qui ſe ſont établies en Angleterre depuis qu'elle a eu le malheur de ſe ſéparer de l'Egliſe Catholique. La ſage autorité du Parlement ne les contient qu'à peine. L'Evangile ne prêche que la Paix & la Charité; ceux qui s'en diſent les Miniſtres ne reſpirent que la diſcorde & la ſédition.

Ces deux Partis de Haute & de Baſſe Egliſe, ſeront toujours à craindre pour

l'Angleterre : le premier eſt le dominant ; mais l'autre eſt encore aſſez puiſſant pour ſe relever dans des tems de trouble. Une légere altération dans le Gouvernement Politique pourroit opérer une Révolution totale dans le Gouvernement Eccléſiaſtique.

C'eſt ſur-tout en Ecoſſe que les Preſbytériens fougueux tâchent de rallumer le flambeau des Guerres civiles, & de faire de nouveau triompher par le glaive leur fameuſe & redoutable Confédération. Ces prétendus Prédicateurs Evangéliques, ſont encore animés du même eſprit que leur célébre Knox, qui établit en Ecoſſe ſa Réformation, par le fer & par le feu. Orgueilleux dans leur humilité, inſolens dans leur baſſeſſe, ils ne reſpectent aucune autorité ; leurs Sermons ſont des Satires, & leurs Prieres des imprécations. Partout où cette Doctrine ennemie de toute ſubordination, a pris racine, la Rébellion & les Guerres Civiles en ont été la ſuite. Les ſemences en furent jettées en Angleterre du tems de la Reine Elizabeth ; les fruits empoiſonnés, qu'elles produiſirent, ne purent mûrir que ſous le Régne de Charles I. & déshonoré-

rent également & la Nation Angloiſe & la Religion Proteſtante. Les Anglois réverent aujourd'hui comme Martyr un Prince qu'ils ont fait expirer ſur l'échafſaut comme un Criminel.

Il y a quelques jours que dans une Plaine aux environs d'Edimbourg, ces Fanatiques raſſemblerent une populace innombrable, ſonnerent leur Tocſin ſéditieux, & s'efforcerent de convertir leur Auditoire en une Armée de Rébelles. Des Magiſtrats vigilans & actifs éteignirent heureuſement ce feu que le zéle de ces Incendiaires étoit prêt d'allumer.

En Angleterre les Non-Conformiſtes ne haïſſent ſi fort les Epiſcopaux qu'à cauſe des honneurs & des grands biens dont ces derniers jouiſſent. La protection due à ceux de l'Egliſe dominante, paroît à ceux qui n'en ſont pas, une conſpiration contre la leur. Le Parti qui n'eſt que toléré, n'eſt pas lui-même tolérant. Il ſe plaint de la perſécution de ſes Ennemis, & il eſt le premier à les attaquer. Il réclame contr'eux l'autorité des Loix qu'il brave pour leur faire la guerre. Dans les différens Partis, les Sermons ſont la plupart du tems

des actes d'hostilité qu'ils commettent les uns contre les autres. On y traite moins la Morale que la Controverse. Burnet dit, en parlant des Puritains d'Ecosse : *La Morale n'étoit pas fort estimée, & on ne l'étudioit pas beaucoup parmi eux*. Qu'opérent toutes ces disputes, où l'on cherche moins à éclairer l'esprit du flambeau de la lumiere Evangélique, qu'à inspirer aux cœurs des sentimens si contraires à la Charité Chrétienne ? Jugez-en, Monsieur, par ce fait que j'ai trouvé dans un Ecrivain du Siécle passé.

Deux honnêtes Anglois, l'un Auditeur dévot & assidu d'un Prédicateur de la Religion dominante, l'autre zélé Partisan des Assemblées d'un Docteur Presbytérien, se rencontrerent un matin dans un Caffé, & se donnerent rendez-vous à un Cabaret pour discourir le lendemain sur quelques points de Doctrine traités le Dimanche précédent par ces deux Ministres. Avec plus de gout pour le lieu que pour la matiére qu'ils y devoient traiter, ils s'y rendirent en effet à l'heure marquée. On leur apporte une Bouteille de vin de France, & l'un d'eux met la Prédesti-

nation ſur le tapis. Après pluſieurs raſades la diſpute s'échauffa, & les Textes de l'Ecriture & les Citations des Peres firent un tel bruit, que deux de ces Filles diſſolues, qui ne ſont que trop communes dans les Cabarets de Londres, attirées par le vacarme, s'aviſerent d'entrer, & de les interrompre tout à coup. Elles les prirent, dit l'Auteur qui rapporte cette Hiſtoire, pour des Rabbins, qui ne pouvoient s'accorder ſur quelque Paſſage de l'Ancien Teſtament.

La chaleur de la diſpute fut ſoudain appaiſée, à l'aſpect de ces miſérables Créatures : nos Docteurs changerent de converſation avec elles, & le libertinage prit la place de la Controverſe. Tel eſt l'effet du vin, il diſpoſe à toutes ſortes de vices ; & les objets alors n'ont pas beſoin d'être ſéduiſans pour être dangereux. Les Filles furent bien-tôt renvoyées, & ces dignes Controverſiſtes reprirent la Bouteille & la Prédeſtination. La querelle devint plus vive que jamais ; l'aigreur s'empara de leurs eſprits à meſure que les fumées du Vin leur montoient à la tête. Ils s'enivrerent enfin, & diſputerent tant qu'ils tirerent

leurs Epées pour décider la Controverſe; & ſi quelqu'un ne fût accouru au bruit, il y a toute apparence que la Prédeſtination leur eût fait faire à tous deux une fin tragique. Mais heureuſement on arriva à tems pour les ſéparer. Le Vin qui les avoit brouillés les raccommoda; ils ſe quitterent amis, & l'un dit à l'autre en lui ſerrant la main: *En vérité, mon cher, je ſuis très-fâché que vous ne vouliez pas aller au ciel par le même chemin que moi.*

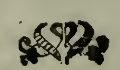
Surement, Monſieur, ſi, au lieu d'entrer dans ces diſcuſſions Théologiques, ces Prédicateurs euſſent parlé ce jour-là contre le Libertinage & l'Ivrognerie, ces Meſſieurs n'en euſſent pas moins été bons Chrétiens, & n'auroient pas commis tout ce ſcandale. Mais je ne crains pas de vous le dire, à vous, Monſieur, qui vous adonnez à la Chaire avec tous les talens qu'il faut pour y être utile à la Religion, & qui connoiſſez trop bien les devoirs d'un Orateur Chrétien, pour ne les pas remplir dignement; il n'eſt que trop vrai qu'en quelque Pays que ce ſoit, la plupart des Prédicateurs, ſongent plus à ſatisfaire leur zéle indiſcret, ou à ſe faire des

Partisans, qu'à former les Mœurs & à corriger les vices. La conversion des ames est ce qui les occupe le moins en Chaire, ou plutôt ils n'y sont occupés que d'eux-mêmes. Combien y en a-t-il qui y agitent des questions au-dessus de la portée de leurs Auditeurs, & quelquefois de la leur même.

Je me rappelle d'avoir entendu en France un Curé de Village, aussi sot qu'ignorant, prêcher devant ses Paroissiens, dont la plupart ne sçavoient pas lire, contre ceux qui passent leur tems à chercher si le Soleil tourne autour de la Terre, ou si la Terre tourne elle-même sur son axe. Quand les Troupeaux sont confiés à des Pasteurs aussi incapables de les conduire, est-il étonnant qu'il y ait tant de Brebis qui s'égarent?

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE

LETTRE XLIX.

A Monsieur Helvetius. *Ce que c'est que la vraie Philosophie, & combien l'étude en est avantageuse à la Société. Des opinions pernicieuses d'Hobbes, de Vanini, &c. & du danger de nous fier trop à nos lumieres.*

D'Yorck, &c.

MONSIEUR,

DEpuis que dans ces derniers Siécles on a commencé à connoître & à cultiver la véritable Philosophie, quels avantages la Société n'en a-t-elle pas retirés? On ne voit plus les Sçavans soumis à ces Préjugés qui faisoient honte à la Raison humaine. L'Astrologie Judiciaire est tombée dans le juste mépris qu'elle mérite. Il faut pourtant avouer qu'il n'y a rien dont on abuse tant que du nom de Philosophe : on le donne à beaucoup de gens qui en sont indignes ; combien d'autres osent l'usurper,

ſans avoir aucun titre pour y préten-
dre ? Celui qui paſſe ſa vie à ne rien fai-
re, & celui qui travaille beaucoup à
faire des riens, ſe diſent également
Philoſophes & le ſont en effet autant
l'un que l'autre ; celui même dont les
Mœurs ſont un objet de ſcandale, pro-
fane ce nom en ſe l'attribuant.

La Philoſophie que communément
dans le monde on loue ou blame ſans la
connoître, n'eſt ni une Diſcipline ſévé-
re qui nous arrache aux plaiſirs, ni un
Syſtême de libertinage qui nous livre à
toutes ſortes de Vices; au contraire,
c'eſt la recherche de la Sageſſe, & la
Sageſſe eſt-elle autre choſe que la con-
noiſſance du véritable bonheur ? Ce qui
rend l'Homme heureux, eſt le ſeul bien
où il doive tendre, & ſa raiſon éclairée
lui apprend, qu'il ne peut trouver ce
bien que dans l'accompliſſement de ſes
devoirs.

Il eſt une Philoſophie, qui n'a pas
moins que le Spectacle de l'Univers
pour objet, & où peu de gens peuvent
atteindre : il en eſt une autre plus avan-
tageuſe encore à la Société, & qui eſt à
la portée de tout le Monde ; c'eſt celle
qui apprend à un Mari comment il doit

vivre avec ſa Femme, à un Pere comment il doit élever ſes Enfans, à un Maître, comment il doit ſe conduire avec ſes Domeſtiques; en un mot, c'eſt celle qui fait le bon Parent, le bon Ami, le bon ſujet, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Si celle-ci eſt auſſi rare dans le monde qu'elle y devroit être commune, convenons-en de bonne foi, c'eſt à la honte de l'Humanité.

Que je vous trouve louable, Monſieur, de vous occuper uniquement à corriger les erreurs des Hommes, & à leur enſeigner la véritable Sageſſe! C'eſt rappeller la Poëſie à ſa premiere origine, c'eſt lui rendre ſon ancien Luſtre que de la conſacrer à la Philoſophie: Les Poëtes ont été les premiers Précepteurs du Genre Humain. Je ne ſçais en vérité ce qui m'étonne le plus de vous, ou la beauté de vos talens, ou la Sageſſe de l'uſage que vous en faites: Votre *POEME ſur le BONHEUR*, eſt une preuve de l'une & de l'autre. Dans ce Pays-ci même, le Pays des Philoſophes, il eſt rare d'en trouver de votre âge: Vous êtes né avec ce génie heureux, qui porte tout à la fois les Fleurs du Printems & les Fruits de l'Automne.

Le Philoſophe qui dogmatiſe, entraîné par l'enchaînement des conſéquences, ne s'apperçoit pas toujours de la ſéchereſſe de ſa Logique; le Poëte emporté par le feu de ſon génie, ne s'attache pas aſſez à l'exactitude du raiſonnement; cependant la Poëſie elle-même ne peut nous toucher, ſi elle eſt dépourvue de juſteſſe. Le Sentiment n'eſt qu'un raiſonnement caché. D'un autre côté, ce n'eſt pas aſſez de prouver, il faut nous convaincre. Mais qu'il eſt peu d'Hommes qui joignent les agrémens de l'imagination à la juſteſſe des idées!

Si dans leurs Diſcours, comme dans leurs Ecrits, les Anglois négligent trop les graces, ils affectent du moins partout le bon ſens qui les caractériſe. Le badinage tient ſouvent lieu de raiſon aux François, ils traitent tout de jeu; ils ſubſtituent la plaiſanterie au ſçavoir. Ceux qui ſont ſi peu retenus dans leurs Diſcours, ne ſongent pas aſſez, que s'il eſt beaucoup de choſes qu'il eſt permis d'ignorer, il ne l'eſt jamais de parler de celles que l'on ignore. Ce défaut n'eſt pas auſſi commun parmi les Anglois, mais ils en ont un autre qui n'eſt

pas moins incommode dans la Société : ils ne converſent pas, ils diſſertent. La Politique dont ils ſont ſans ceſſe occupés, leur rend familiere une Dialectique qui devient vicieuſe dans la familiarité de l'entretien. D'ailleurs, ce ne ſont pas ceux qui raiſonnent le plus qui ont le plus ſouvent raiſon. Le penchant à argumenter, annonce plus de vanité que de ſageſſe, plus d'entêtement pour ſon opinion, que d'amour pour la vérité : ce défaut dans beaucoup d'Anglois pourroit n'être que l'effet de leur éducation ; celle que la plupart ont reçue, les rend plus propres pour l'Univerſité que pour le Monde. Auſſi n'eſt-ce que chez eux que l'on trouve des Pédans, au ſein même de la Cour.

Il réſulte de grands avantages de la liberté qu'on a en ce Pays-ci, de dire & d'écrire tout ce qu'on penſe. Par cette communication libre des idées, on s'éclaire mutuellement les uns les autres. L'Eſprit en devient plus hardi. L'émulation lui donne des aîles, qui lui font prendre un heureux eſſor. C'eſt par-là que Vérulam * s'eſt élevé aux

* Le Chancelier Bacon.

Régions les plus ſublimes de la Métaphyſique. De-là ſes yeux pénétrans ont du moins apperçu ce que les autres ont depuis découvert. Ceux qui lui ont ſuccédé, Newton & Locke, n'ont fait de ſi grands progrès dans la Philoſophie, que parce qu'ils ont ſuivi les routes qu'il leur a tracées. Mais cette Liberté a auſſi ſes inconvéniens; on en abuſe, car les Hommes abuſent de tout. Théophraſte diſoit, que la connoiſſance humaine avec l'aide des ſens, pouvoit juger des choſes juſqu'à un certain point; mais qu'étant arrivée aux cauſes premieres, il falloit qu'elle s'arrêtat, ſoit à cauſe de leur extrême difficulté, ſoit à cauſe de ſa propre inſuffiſance. Nos Philoſophes modernes ont été trop confians. Pluſieurs Diſciples de Bacon ſe ſont égarés, les uns pour avoir quitté les ſentiers qu'il leur avoit frayés, les autres pour avoir oſé pénétrer les Abîmes qui avoient arrêté ce grand Philoſophe. Collins, Tindal, & le Comte de Shaftesbury lui-même, ont voulu franchir la borne des connoiſſances humaines, ils ſe ſont perdus.

C'eſt ainſi que de tout tems les plus grands Eſprits ont donné dans les plus

grandes erreurs, ſous prétexte de ſecouer les Préjugés de leurs Siécles. N'allons pas avec le Vulgaire admirer ce Cinique, qui dans ſon Tonneau ſe donnoit pour Sage en bravant toutes les Loix de la Pudeur & de l'Honnêteté. Les Haillons dont il affectoit de ſe couvrir, n'étoient que la livrée de ſon orgueil, & ſa prétendue Sageſſe étoit plus ridicule que toutes les folies qu'il oſoit cenſurer. Lorſque lavant lui-même ſes Choux, & voyant paſſer Ariſtippe, il lui dit : *Si tu ſçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un Tyran,* (Denis.) Ariſtippe eut raiſon de lui répondre : *Si tu ſçavois vivre avec les hommes, tu ne laverois pas des choux.*

Juſqu'où le Raiſonnement humain ne s'égare-t-il pas ! Le doute eſt la ſeule voie qui conduit à la lumiere de la Vérité ; mais ſi on n'y marche pas avec précaution, on riſque de tomber dans la nuit du Pirrhoniſme. N'eſt-il pas étonnant que des Hommes aient oſé aſpirer à la vénération publique, en s'efforçant de briſer le lien le plus ſacré de toutes les Sociétés, en prêchant aux autres qu'il n'y avoit ni Vertu, ni Vice, ni Vérité, ni Doute ? Quoique des

gens qui affectent de douter de tout; ne ſoient pas faits pour rien démontrer, leurs Maximes ne laiſſent pas d'être de la conſéquence la plus pernicieuſe dans la Morale. Les Ecrivains ſcandaleux qui ont la témérité de les répandre, ſont répréhenſibles par les Loix dont ils attaquent les fondemens. Semblables à ceux qui empoiſonneroient la ſource d'une Riviere, ils corrompent le Principe de toutes nos affections. Les Hommes, ſelon eux, ne ſont qu'obéir à la force ou au Préjugé. Il n'eſt plus de Patrie, plus de Familles, plus de devoirs! Quels Dogmes monſtrueux! N'envions pas à nos Voiſins une Liberté qui ne permet pas de réprimer de pareils excès. Il faut qu'un Peuple en ait aſſez pour connoître le fondement de ſes devoirs, & non aſſez pour le détruire. La plupart des Eſprits ſont, par leur foibleſſe même, expoſés à la Séduction; ils goutent le Poiſon ſans le connoître. C'eſt à ceux qui ont la garde des Loix de l'empêcher de ſe répandre; ils ne doivent pas moins dans un Etat veiller au maintien des bonnes Mœurs, qu'à la conſervation de la vie & des biens de ceux qui le compoſent. Parker, Evê-

que

que d'Angleterre, dans un Ouvrage qui a paru en 1678. contre les Athées Dogmatisans, nommant entre autres Vanini & Hobbes, veut que des gens qui par leurs Ecrits renversent tous les devoirs de la vie, & apprennent à confondre le Vice avec la Vertu, soient poursuivis comme des Pestes Publiques.

Je sçais que l'Homme qui pense, est à l'égard de celui qui ne pense pas, ce qu'est un Homme qui voit clair, comparé à un Aveugle. Qu'est-ce que penser ? C'est voir. Locke dit, que la connoissance est aussi agréable à l'entendement, que la lumiere l'est aux yeux. Mais dans la Métaphysique, comme dans le Physique, il est des précautions que les défauts de nos organes rendent nécessaires, pour prévenir les inconvéniens où notre curiosité pourroit nous exposer. D'un côté, il est des vues foibles que trop d'attention fatigue : le trouble & la confusion sont tout ce qui résulte des efforts que l'on fait pour les fixer. De l'autre, il est des objets qui aveuglent ceux qui s'obstinent à les considérer imprudemment. Celui qui ne connoît pas la force ou la portée de sa vue, est celui qu'elle trompe le plus

ſouvent. La grande opinion que nous avons de notre ſçavoir, eſt une cauſe de notre ignorance, & la confiance en nos forces, une des ſources de notre foibleſſe.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE L.

A Monſieur le Chevalier D E *B**. Deſcription ſinguliere du* Fox - Hunter. *Que les hommes ſont à peu près partout les mêmes.*

De Doncaſter, &c.

MONSIEUR,

C'Est parce que je ſuis toujours à la Campagne où l'on ne ſçait rien, que j'ai tant tardé à répondre à votre Lettre du 5. Novembre. Vous voilà donc rendu à Paris, à l'Opéra, aux Bals, & à tous les plaiſirs qui abondent dans cette grande Ville, & où vous faites ceux d'une Société qui n'eſt compoſée que de gens aimables & bien différens de certains Campagnards avec leſquels je vis depuis quelques jours. Cependant je ne partirai gueres pour Londres que vers la fin de ce mois. La mort de la Reine a fait fermer tous les Spectacles, la principale reſſource d'un

Etranger dans une Ville comme la Capitale d'Angleterre. J'attens pour y aller que les commencemens du Deuil ſoient paſſés, & que le Parlement ſoit aſſemblé.

Comme je n'ai aucunes nouvelles à vous mander, & que je ne ſuis pas de ceux qui s'amuſent à en faire, un article d'un des derniers Papiers Publics que je viens de lire, fera le ſujet de ma Lettre, c'eſt une deſcription bizárre d'un Etre à la vérité aſſez ſingulier, & que les Anglois appellent FOX-HUNTER. * L'Auteur lui-même va vous mettre tout de ſuite au fait.

» Le *Fox-Hunter*, dit-il, eſt une » ſorte d'animal très commun dans la » Grande Bretagne, & ſurtout dans les » Provinces du Nord : il faut avouer » qu'il a beaucoup de vraiſemblance » avec l'homme, du moins à l'exté- » rieur ; il a même l'uſage de la parole, » quoique d'ordinaire il crie plus qu'il » ne parle : mais il agit, il ſent, il penſe » tout différemment de nous, ſi pour- » tant il eſt vrai qu'il penſe, ce que je

* *Fox-Hunter*, ſignifie CHASSEUR DU RENARD.

» ne voudrois pas garantir. Je l'ai examiné de près ; il eſt au fonds moins » méchant que farouche : j'en ai même » vu quelques-uns d'apprivoiſés. Je le » croirois volontiers d'une eſpéce mitoyenne entre l'homme & la bête. Il » parle comme l'un, mais il vit comme » l'autre. S'il eſt organiſé de façon qu'il » peut en effet prononcer les mêmes » ſons que nous, il manque totalement » de ce que nous appellons Entendement, Jugement, Raiſon, qui ſont » aſſurément les parties eſſentielles de » l'homme.

» Le *Fox-Hunter* eſt un Animal ou » un Homme, ſi on peut l'honorer de » ce nom, parce qu'en effet il a quelques qualités humaines ; le *Fox-Hunter*, dis-je, eſt un homme qui vit continuellement parmi les Chiens & les » Chevaux ; nous le nommons ainſi à » cauſe de la grande antipathie qu'il a » pour le Renard, & qui eſt en lui auſſi » naturelle qu'elle l'eſt dans les Chiens » même, ce qui fait qu'il ſe ligue avec » eux pour le détruire. Il eſt ennemi des » Villes, & ſur-tout des Capitales ; un » *Fox-Hunter* qui eſt de bonne race, » n'a jamais mis le pied à Londres. En

» Hiver même il eſt à cheval à ſix heu-
» res du matin, la neige, les mauvais
» tems, rien ne l'arrête. Il ne peut reſ-
» ter ſous un toit à moins que ce ne ſoit
» pour manger ou pour dormir.

» Ce qui fait croire que les *Fox-*
» *Hunters* ne ſont pas des Hommes ;
» c'eſt qu'au milieu d'une Nation polie
» & renommée pour les Sciences, ils
» ignorent tous ce que c'eſt qu'éduca-
» tion, ſçavoir, & politeſſe. Dès qu'ils
» ont appris à lire, écrire & monter à
» cheval, ils ſe regardent comme des
» Gentilshommes accomplis. Les plus
» éclairés d'entr'eux n'ont gueres lu que
» les Gazettes. Cependant, avec ce
» grand fonds de connoiſſances ils ſe
» piquent beaucoup de Politique, & ju-
» gent avec ſévérité de tout ce qui ſe
» fait au Parlement. Il ne paroît aucun
» Bill, quelque ſage qu'il puiſſe être,
» qui n'éprouve de leur part la plus for-
» te oppoſition, dès qu'il ne ſe trouve
» pas à leur gré. Ils ſont dans les Cam-
» pagnes ce qu'eſt la Populace dans les
» Villes, toujours prêts à s'armer pour
» le bien Public, toutes les fois qu'il
» eſt queſtion de leur avantage particu-
» lier. Ils ſont ennemis de tous les Mi-

» nistres, quels qu'ils soient, & des » François en tems de Paix comme en » tems de Guerre. Quoique le Com» merce fasse fleurir notre Nation, & la » rende redoutable à tous ses Voisins, » quoiqu'ils participent eux-mêmes au » bénéfice qui en revient, ils se plai» gnent continuellement de l'encoura» gement qu'on lui donne; & s'ils en » étoient les maîtres, ils mettroient le » feu à tous les Vaisseaux de la Grande-» Bretagne. Voilà quels ils sont en gé» néral. Toute leur conversation roule » sur la Chasse, & sur ces deux grands » mots, *Liberté* & *Propriété*, que la » plupart d'entr'eux répétent peut-être » sans les entendre. Hors de là ils ne » peuvent pas dire quatre paroles. Ils » seront toujours muets dans toute con» versation où il sera question du sça» voir vivre, de la douceur, de l'affabi» lité, de la complaisance, de l'huma» nité, & des autres vertus de la Socié» té.

» Le *Fox-Hunter* ne connoît de gloi» re que celle de courir aussi vîte que » l'animal dont il est l'ennemi déclaré; » de plaisir que la Chasse, & de vertu » que de boire beaucoup. La partie de

» la journée qu'il n'eſt pas à cheval, il
» la paſſe à table à fumer & à s'enivrer;
» & il eſt certain que c'eſt l'unique ma-
» niere dont il puiſſe être utile à la Ré-
» publique. Par ſa grande conſomma-
» tion de boiſſon, il contribue du
» moins à en acquitter les Charges.

» Il eſt naturellement un Animal
» très lourd; peut-être que les alimens
» dont il ſe nourrit en ſont la cauſe. Il
» ne mange que du Bœuf ſalé, du Mou-
» ton froid, des Choux, des Carottes
» & du *Poudding*, * qui eſt ſon mêt fa-
» vori; le plus peſant même eſt celui
» qu'il aime le mieux. Sa boiſſon eſt
» l'*Aile*, ** & les Vins groſſiers des
» Côtes de Portugal, & de tems en
» tems un peu d'Eau-de-vie de l'eſpéce
» la plus forte. A tous ſes repas, il boit
» deux ſantés favorites, & c'eſt peut-
» être la ſeule Régle qu'il obſerve: la
» premiere eſt celle de tous les braves
» *Fox-Hunters* de la Grande-Bretagne,

* Les Anglois donnent ce nom à certaines Farces, dont les unes ſe cuiſent au pot, & les autres au four.

** Bierre ſans Houblon, fort eſtimée des Anglois; la meilleure ſe fait dans la Province de Nottingham

» Proteſtans ou Catholiques, ſans exception ; le titre de Chaſſeur rapproche tout; la ſeconde raſade eſt à la confuſion du Miniſtre.

» Quoique les *Fox-Hunters* manquent abſolument d'eſprit, il s'en trouve néantmoins qui s'en piquent. On peut juger du leur par ce trait. Un d'entre eux que je connois beaucoup, répondit un jour à ſa Sœur qui l'invitoit de venir à Londres pour y entendre Farinelli : *Ma Sœur, je ne donnerois pas un ſol pour entendre votre Farinelli & tout votre Opéra Italien. J'ai ici vingt voix avec leſquelles je fais chorus,* * *& que je fais chanter tantôt dans les bois, & tantôt dans les plaines, & c'eſt la ſeule Muſique dont je faſſe cas.* **

» On ne finiroit pas ſi l'on vouloit

* Les Anglois ont coutume de crier pour animer les Chiens. Ils ſe ſervent peu de Cors de Chaſſe.

** C'eſt ainſi qu'Athéas, Roi des Tartares, ayant fait Priſonnier de Guerre Iſménias, excellent Joueur de Flûte, après l'avoir fait jouer devant lui, dit à ceux qui l'admiroient, qu'il prenoit plus de plaiſir à ouir un Cheval hennir. *Plutarque, Dits notables des Anciens, Rois, &c.*

» décrire toutes les ſingularités du *Fox-Hunter :* les traits qu'on en a rapportés ſuffiſent pour en faire le Portrait. »

* * * * * * * * * *

Quand j'ai été frappé de quelque ridicule, je me plais à trouver un Auteur qui le reléve. Lors même qu'il manque d'art, je lui ſçais encore gré de l'intention ; mais il faut avouer que je n'avois pas beſoin de ſortir de France pour avoir ſujet de rire. Et en effet que diroit un Anglois, de l'orgueil, de la groſſiereté & de l'ignorance de nos nobles Campagnards ! Ne trouveroit-on pas dans nos Gentilshommes des Etres d'une eſpéce auſſi ſinguliere que le *Fox-Hunter ;* Combien de François n'en different qu'en ce qu'ils ont pour la Chaſſe du Liévre la même paſſion qu'a l'Anglois pour celle du Renard ? Ces Gentilshommes Verriers que vous avez vus ces vacances, quoiqu'ils ménent une vie toute oppoſée, ne ſont-ils pas néantmoins comparables à nos *Fox-Hunters* en bien des choſes, & ſur-tout pour les connoiſſances ? Plus on examine les hommes, plus on trouve qu'ils ſont à peu près les mê-

mes par-tout. La lumiere des Sciences ne luit que pour un très-petit nombre ; tout le reste, en quelque Pays que ce soit, est destiné à vivre dans la nuit de l'ignorance.

J'ai l'honnneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LI.

A Monſieur le Préſident Bouhier. *Remarques ſur la Tragédie de Tamerlan de M.* Rowe, *& ſur quelques Auteurs Tragiques du Théâtre François.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LE Docteur Bentley eſt un des Anglois qui mérite le plus l'honneur que vous lui avez fait d'entrer en lice avec lui en fait de Critique. La plupart de ceux qui ont travaillé à commenter & reſtituer le Texte des Anciens Auteurs, ſe ſont tellement appliqués aux détails du Langage, que l'expreſſion de la Nature leur a échappé : ils n'en ont, pour ainſi dire, connu que l'écorce, & n'y ont point apperçu les beautés qu'elle renferme, & qui en ſont le principal mérite.

C'eſt par un Privilége particulier que vous avez réuni des Talens qui

s'excluent presque mutuellement l'un l'autre. J'ai reconnu Virgile dans votre Traduction du IV. Chant de son Enéide, c'est-à-dire, dans le morceau de l'Antiquité où la Passion de l'Amour est peinte avec le plus de vérité & le plus de force.

La Tragédie de Tamerlan, qu'un Anglois vous a si fort vantée, ne mérite qu'une partie des éloges qu'il vous en a faits. L'Auteur y donne à la vérité un Modéle du véritable Héroïsme, dans le Personnage de ce célébre Conquérant de l'Asie; mais celui de Bajazet qu'il lui a opposé, n'est pas traité avec assez d'adresse: il a voulu nous représenter en lui un Prince superbe & vindicatif, sans foi, sans humanité, qui ne reconnoît de Loi que ses caprices, & de Religion que ses intérêts; il n'en a fait qu'un forcené, qui n'agit pas toujours suivant ses Principes, & qui se rend aussi méprisable par sa folie, qu'odieux par sa cruauté. Peut-être M. Rowe n'a-t-il fait qu'adopter les Préjugés de beaucoup de nos Historiens au sujet de cet Empereur Ottoman; Préjugés qui sont pleinement démentis par les Ecrivains Orientaux. Peut-être aussi n'a-t-il

pas eu aſſez d'invention pour donner au Perſonnage qu'il introduit ſur la Scene, plus de vraiſemblance & de dignité. Ces Contraſtes de Vertus & de Vices, ſont l'écueil où l'on voit échouer le plus ſouvent l'imagination des Auteurs Tragiques. S'ils réuſſiſſent à peindre des Héros, ce n'eſt qu'en leur oppoſant des Monſtres qui n'ont rien d'humain; s'ils font triompher les premiers, ce n'eſt qu'en faiſant tomber dans les Piéges les plus groſſiers, des Tyrans que l'on donne pour de grands Politiques.

C'eſt au contraire dans ces occaſions que Corneille fait le mieux ſentir toute la force & toute l'étendue de ſon génie. C'eſt ſur-tout par la maniere dont il a vaincu de pareilles difficultés, qu'il a mérité le nom de Grand. Plus ſon intrigue eſt compliquée, plus il ſe trouve de reſſource pour la dénouer heureuſement.

Dans Rodogune, il oppoſe à une Mere ambitieuſe & dénaturée, qui ſacrifie tout à la ſoif de régner, deux jeunes Princes dont ni l'amour le plus violent, ni l'eſpoir du Trône, ou la crainte de la Mort ne peuvent ébranler la Ver-

tu. Avec quel art ne termine-t-il pas cette Tragédie, l'objet de l'admiration de tous ceux qui s'y connoissent, lorsque Cléopatre se trouve amenée à la nécessité de boire la premiere dans la Coupe empoisonnée, qu'elle avoit préparée pour sa Rivale! Ce n'est pas seulement par des extrémités opposées, c'est par des Caracteres d'une Vertu inférieure, qu'il se plaît à relever celle qu'il donne pour modéle. Séleucus est vertueux, sans être aussi grand qu'Antiochus.

Phocas, * tout méchant qu'il est, est sensible à la voix de la Nature; mais elle ne lui parle que pour faire son supplice: sur le Trône où ses crimes l'ont placé, il cherche envain un Fils, qui ne veut pas le reconnoître.

» O malheureux Phocas! O trop heureux
» Maurice!
» Tu recouvres deux Fils pour mourir après
» toi,
» Et je n'en puis trouver pour régner après
» moi!

Ce que Tamerlan a de plus remar-

* Dans Héraclius

quable, c'eſt la II. Scéne du III. Acte. M. Rowe en a emprunté le ſujet de l'Hiſtoire de ces tems malheureux, où le Fanatiſme revétu du Manteau ſacré de la Religion, entraîna nos Peres dans la fureur des Guerres Civiles, & donna de part & d'autre l'exemple des plus grands attentats.

Un Dervich gagné par Bajazet, demande une Audience ſecrette à Tamerlan; il lui annonce les vengeances du Ciel, pour avoir trempé ſes mains dans le ſang des Vrais-Croyans, il le menace de la malédiction du Prophéte, s'il ne remet Bajazet en liberté. Tamerlan à ces derniers propos reconnoiſſant ce Dervich pour un Emiſſaire de l'Empereur Turc, démaſque ſon hypocriſie, & vient aiſément à bout de le confondre.

TAMERLAN.

« Sors d'ici, miſérable, je vois qui t'a » donné ta Miſſion.

LE DERVICH.

» *A part.* Je n'ai plus qu'une reſſour- » ce. Prophéte des Croyans aides-moi! » *A Tamerlan.* J'ai quelque choſe de » plus à te révéler. Puiſque c'eſt envain

» que

» que j'ai fait tonner à tes oreilles la » voix menaçante du Prophéte...... * » Voici...

* *Le Dervich tire un Poignard, & veut frapper Tamerlan.*

TAMERLAN.

» Non, scélérat, le Ciel veille sur » ceux qui l'adorent, & confond les » desseins du Meurtrier impie : Penses, » malheureux, penses au supplice qui » va suivre ton crime, & tremble quand » je prononcerai ton Arrêt.

LE DERVICH.

» Quelle que soit ma mort, je souf- » frirai glorieusement pour la Cause qui » m'a fait entreprendre une action si » courageuse.

TAMERLAN.

» L'impie !... Ainsi l'Enthousiasme » fait un Martyr d'un Scélérat... *Après » une pause.* Oui, c'est le parti que je » dois prendre. Mourir ! Seroit pour lui » une récompense. Apprens la différen- » ce de ta foi & de la mienne. La tienne » t'a porté à lever ton poignard sur » moi, la mienne m'ordonne de te par- » donner ton crime & te permet de vi- » vre. Renferme dans le secret ton cou-

» pable attentat. Tes jours ſont en ſureté. Si tu continues à être toujours le » même, c'eſt une aſſez grande puni» tion que d'être un Scélérat ; ſi tu te » repens, je t'ai rendu à la Vertu, & je » me trouve en cela récompenſé de ma » clémence. Ote-toi de mes yeux... » *Le Dervich ſort.* &c.

Cette Scéne eſt traitée avec Art, & écrite avec beaucoup de force ; je me ſuis borné à ne vous en donner qu'un extrait, parce qu'il auroit fallu traduire tout le premier Acte, pour vous mettre à portée de juger des beautés de détail dont elle eſt remplie.

Tamerlan, comme le remarque judicieuſement l'Auteur, exerce une ſorte de punition ſur ce miſérable Dervich, en l'abandonnant à ſes remords, ou au regret de n'avoir pu conſommer ſon crime. C'eſt ainſi que Guſtave dans la Tragédie de M. Piron, laiſſe à Chriſtiern une vie qui ne peut plus être pour lui qu'un ſupplice. Mais lorſque la Clémence tombe ſur des Perſonnages qui la méritent, & pour leſquels le Poëte a ſçu nous intéreſſer, elle nous cauſe l'émotion la plus puiſſante & la plus agréable. Telle eſt dans Cinna le par-

don d'Auguste. Telle est dans le Pirrhus de M. de Crébillon, cette belle Scéne où la générosité héroïque de ce Prince, désarme le Tyran entre les mains duquel il se livre lui-même. Il faut l'avouer à l'honneur de l'humanité, ces traits sont de tous, ceux qui font le plus d'effet au Théâtre. Les applaudissemens universels dont ils sont toujours suivis, sont bien une preuve que pour les hommes même corrompus, il n'y a rien de si aimable que la Vertu. Nous la voyons triompher avec plaisir, & nous nous applaudissons en secret d'y être sensibles. Nous nous voyons, pour ainsi dire, avec complaisance, parce que nous nous trouvons Vertueux en ce moment. Aux transports que nous causent ces actions héroïques, nous allons jusqu'à nous en croire capables. Nous sçavons bon gré à l'Auteur qui nous donne une si haute idée & de la Nature humaine & de nous-mêmes. Je soupconne que c'est une des raisons qui font que tant de gens préférent Corneille à Racine Ce même amour-propre qui régle toutes nos actions, dicte aussi tous nos jugemens ; & peut-être qu'en effet l'Auteur que nous estimons le plus, est

celui qui nous donne le plus de ſujet de nous eſtimer nous-mêmes.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LII.

A Monsieur DE BUFFON. *Nouvelles observations sur les défauts les plus remarquables des Jardins soit d'Angleterre, soit de France; sur le gout qui devroit y régner.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

LEs Amusemens de la Ville où je suis de retour depuis quelque tems, ne prennent pas assez sur moi pour me faire oublier ceux de la Campagne. Indépendamment du gout que vous avez pour les Jardins, la matiere est par elle-même si riante & si variée, que je ne crains pas de vous ennuyer, en m'étendant davantage sur ce qui regarde leur agrément ou leur utilité. Je ne vous ai pas encore dit tout ce que je trouve de défectueux dans ceux d'Angleterre, comme dans ceux de France. Plusieurs Anglois tâchent de donner aux leurs un air, qu'ils appellent en leur Langue, *Romantic*, c'est-à-dire à peu près Pitto-

resque, & le manquent, faute de gout. Ces endroits où ils se proposent d'imiter les vénérables ruines de l'Antiquité, ne présentent aux yeux que les misérables restes d'une Masure. Tels Objets sont nobles & majestueux en grand, dont la représentation en petit devient puérile & ridicule. Ce qu'en de certains Jardins j'ai entendu nommer une Obélisque, ne m'a souvent paru qu'une Quille. Ailleurs j'ai vu une imitation d'un Arc de Triomphe si pitoyable, qu'on ne peut s'empêcher de la prendre pour la Porte du Jardin, qu'on a mise en-dedans par singularité.

Un des Grands de ce Royaume a dépensé des sommes immenses pour embellir les Jardins d'une de ses Maisons de Campagne à dix milles de Londres; mais, quoiqu'il fût Homme de gout, & d'une très-grande connoissance dans l'Architecture, pour y avoir trop prodigué les richesses de cet Art, il a rendu son Parc plus étonnant peut-être qu'agréable; dans un espace de peu d'Arpens, il a construit plusieurs petits Temples sur les Modéles de ceux de l'Ancienne Rome. Un ou deux y auroient produit l'enchantement qu'il s'é-

toit propofé ; le trop grand nombre en détruit l'effet. Il eft dangereux en tout genre d'entaffer les Ornemens : on veut exciter de l'admiration , on n'infpire que de la furprife.

Combien plus agréablement je fus frappé un jour à S. Maur, Maifon bâtie par François I. le Reftaurateur du Gout & des Lettres en France, & dont l'expofition eft auffi heureufe, que les Jardins en font rians. Je me promenois dans un lieu écarté, & qui n'offre rien que de champêtre, lorfqu'au bout d'une Allée fombre j'apperçus ce Pavillon, qui par l'air refpectable que le tems lui a donné, & l'infcription qui en orne le Frontifpice, reffemble en effet au Temple des Divinités, à qui il eft confacré. Il eft dédié, *Quieti & Mufis* ; & il eft vrai, que tout Prêtre des Mufes, pour me fervir du langage d'Horace, s'y fent infpiré par leur préfence ; le Mortel qui n'eft pas affez heureux pour connoître leurs Myfteres, eft du moins tenté d'y facrifier au Repos.

En général, par-tout où l'aimable Nature s'offre dans toute fa fimplicité, elle infpire aux gens qui ont du gout, une forte de plaifir plus noble, s'il eft

permis de s'exprimer ainſi, une ſenſation plus agréable & plus douce que les Chefs-d'œuvre même de l'Art. Il y a dans la Nature une Majeſté à laquelle l'Art ne ſçauroit atteindre. Sur ce Théâtre, où l'on court en foule admirer la richeſſe & l'éclat du Palais du Soleil, verra-t-on jamais rien qui approche du Spectacle magnifique que nous offre une belle Aurore, & que des Hommes qui ont des yeux n'ont jamais daigné conſidérer ? Ces Rochers informes & ſauvages, ces Arbres vénérables de la Forêt de Fontainebleau, préſentent à nos regards un aſpect plus majeſtueux & plus grand que toute la recherche & l'élégance des Jardins les mieux peignés. Un Poëte, un Peintre, un Homme de gout, voient la Nature toute différente des autres Hommes. Milton ne l'a peinte ou ſi noble ou ſi riante, que parce qu'il l'avoit bien vue : ſon Eſprit n'a pas eu de peine à rendre les ſenſations qui avoient échauffé ſon imagination. On ne peut lire ſon *Paradis Perdu*, ſans s'appercevoir que cent fois en ſa vie il avoit pris plaiſir à voir le Soleil tantôt dorer l'Horiſon & ranimer toute la Nature, tantôt éteindre ſes feux,

feux, & la laiſſer enſevelie dans l'horreur des ténébres. Il eſt des Hommes qui ſe croient Peintres, parce qu'ils copient des Tableaux, il en eſt qui ſe croient Poëtes, parce qu'ils traduiſent Virgile en Vers Anglois ou François: mais ſi l'on n'a le talent de peindre la Nature d'après elle-même, on n'eſt en effet ni Peintre, ni Poëte. Les Hommes de génie n'imitent des grands Maîtres de ces deux Arts, que leur maniére ſimple & élégante de la rendre. Ceux qui prennent des attitudes dans Raphaël, ou des Deſcriptions dans Virgile, ne ſont, à proprement parler, que de ſimples Copiſtes. Il n'eſt que trop vrai, que la plupart des Poëtes ne ſont que Copies de Copies. Milton peint non-ſeulement la fraîcheur du matin, & la beauté de l'émail d'une Prairie, ou du verd d'une Colline, il exprime juſqu'aux ſentimens de joie & de plaiſir que ces Objets excitent dans notre ame; il nous donne la ſatisfaction de penſer, que puiſque nous éprouvons les mêmes ſenſations que lui, nous avons le bonheur de voir la Nature des mêmes yeux.

Combien ſupérieure à tous les agré-

mens frivoles & puériles dont nous avons parlé, feroit la beauté d'un Jardin orné d'un gout ſage, & dont tout l'art ſeroit caché; où des Allées ſablées pour la commodité, ne paroîtroient l'être que pour relever la verdure; où l'on verroit régner la Symmetrie ſans uniformité, & la variété ſans confuſion; où l'aimable Flore ſe pareroit de ſes tréſors & n'en aviliroit pas le prix en les prodiguant. Une Couronne de Jaſmins & de Roſes, une Guirlande de Myrthes & d'Oeillets donnent plus d'éclat à ſes charmes que ces Trophées de fleurs, dont elle eſt d'ordinaire plus accablée qu'ornée. Appellez, s'il eſt poſſible, une Nymphe du voiſinage, pour venir au milieu de vos Jardins rendre un hommage de ſes eaux à la Déeſſe des Fleurs. Qu'à l'extrémité Pan y ait un Autel de Gaſon à l'ombre des Ormes & des Tilleuls. Faites que vos Boſquets ſoient aſſez ſombres & aſſez touffus pour y fixer les Zéphirs. L'aimable Philoméle y viendra chanter ſes amours. Evitez d'y faire régner partout un air trop arrangé, il ennuie à la longue; un air négligé & champêtre a toujours de quoi plaire. Ménagez-vous

ſelon les lieux, des jours pour jouir des objets voiſins ; & ſi vous voulez que vos Boſquets forment pour votre Maiſon un point de vue plus agréable, imitez la Nature, & plantez-les d'Arbres de différents verds & de différentes formes. C'eſt ainſi que dans les Payſages d'un Claude Lorrain, un Pin eſt quelquefois placé auprès d'un Chêne, & que l'un l'autre ils ſe font valoir mutuellement.

Au lieu d'obſerver dans un grand Jardin le Niveau le plus exact, j'aimerois à voir des Boſquets dont les Arbres preſque tout différens, & s'élevant les uns au-deſſus des autres ſur une eſpéce de Colline, formaſſent à mes yeux un Amphithéâtre de Verdure. Ici je planterois des Cabinets d'Arbuſtes à fleurs odoriférantes. Là je raſſemblerois ceux qui, fleuriſſant ſucceſſivement, font de l'année un Printems continuel. Ailleurs je n'aurois égard pour l'arrangement qu'à la variété des Fleurs, & je me plairois à voir un Boſquet couronné de l'émail des plus riantes Prairies.

Mais de quoi vais-je vous parler à vous, Monſieur, qui avez fait de votre Château de Montbard un véritable

Château de Fées & d'enchantemens! Vous y avez renouvellé les merveilles des Jardins de Sémiramis, & qui ne seroit surpris de voir des Tours de cent pieds de haut couronnées de Cyprès? Vous avez plus fait, vous avez semé ou planté tout ce que la Nature végétante a de plus beau. Je ne vois rien ici chez les Anglois les plus curieux que vous ne possédiez. Avec quel gout vos Jardins ne sont-ils pas distribués? Vous avez sçu tirer tout le parti possible de la situation & de la singularité des lieux. Quel agrément, quelle variété, quelle richesse dans tous vos Bosquets! Pour inspirer à nos François le gout des Plantations, & leur faire sentir combien la variété des Arbres embellit les Jardins, je souhaiterois seulement que Montbard fût à quatre lieues de Paris, on se dégoûteroit bien-tôt de cette ennuyeuse uniformité qui régne presque partout.

Il n'est que trop vrai que le Gout n'est donné qu'à peu de Personnes, & qu'il ne s'acquiert pas avec les Richesses qui n'inspirent que le faste & les dépenses mal entendues. Il est bien plus aisé d'entasser à prix d'argent des Sta-

tues de marbre bonnes ou mauvaiſes dans des Jardins, que de leur donner une forme agréable. La plupart des Architectes à qui l'on s'en rapporte, ne ſçavent que tracer des lignes; tout ce qui eſt du reſſort du raiſonnement eſt au-deſſus d'eux. Il n'y a gueres que ceux qui ſont nés avec un certain génie, ou qui ont beaucoup étudié les Régles de l'Art, dont toute la perfection eſt d'imiter la Nature, qui ſoient amis du ſimple. Les petits eſprits ſe plaiſent à toutes ces recherches frivoles dont la difficulté ou la ſingularité font l'unique mérite.

Des gens qui paſſent toute leur vie à jouer ou à compter, ne ſe doutent pas qu'un Chêne eſt un plus bel Arbre qu'un If, & qu'un Côteau orné de Rochers & de Verdure, eſt un point de vue plus agréable qu'une Allée d'Arbres, dont on ne voit pas la fin. Ils croiroient avilir leurs Jardins s'ils y plantoient un Frêne, parce que c'eſt un Arbre des Forêts; cependant en eſt-il un plus beau, je ne dis pas pour donner de l'ombre, mais pour varier un Boſquet? Pourquoi a-t-on relégué dans les Cours de Cabaret l'Acacia, dont le bois eſt ſi

utile, dont la fleur satisfait autant les yeux que l'odorat, & qui du moins, par le verd de ses feuilles qui paroît toujours naissant, est si agréable à la vue? D'où vient qu'on ne trouve plus de Myrthes que dans les Jardins des Curés de Village? Il y a bien des choses où nous n'avons pas gagné à nous éloigner du gout de nos Ancêtres.

Déja l'on commence à revenir de la trop grande prévention où l'on étoit en faveur des Maroniers. Comment a-t-on pû s'entêter si fort d'un Arbre qui fournit à la vérité une belle ombre, mais qui fait payer l'avantage de donner le premier sa feuille en la quittant de si bonne heure, d'un Arbre si mal propre, & dont le bois est totalement inutile? Le Chataignier dont la France étoit autrefois si peuplée, n'est-il pas préférable à cet Arbre étranger? Il est encore moins mal propre, donne presqu'autant d'ombre, porte un fruit très-utile, & quant au bois, il est propre à plusieurs usages. Il obéiroit comme les autres à l'Art du Jardinier qui sçauroit en prendre soin. Ceux qui en planteroient les Avenues de leurs Châteaux, assureroient du moins à leurs Descendans la

charpente néceſſaire pour les rebâtir. J'en ai vu des Allées magnifiques à Gréenwich, où les Chataignes ne peuvent mûrir. Aux environs de Paris où elles mûriroient très-bien, on n'en trouve que dans les Bois. Sçait-on dans nos Provinces ce que c'eſt que le Platane qui donne une ſi belle ombre, & qui vient ſi facilement? Il eſt cinquante autres ſortes d'Arbres qui ſont aſſez communs en ce Pays-ci, & qui en France ſont abſolument ignorés, excepté de vous & de quelques Curieux. Je connois un Anglois, homme de gout, qui s'eſt établi à Paris, & qui y a fait venir pluſieurs Arbres de ſon Pays, & ſurtout des Arbres toujours verds; la plupart des François qui voient ſon Jardin, ſe plaignent de ce qu'il n'y a planté que des Ifs, tandis qu'il n'y en a pas un ſeul. Au Jardin du Roi, les Pariſiens les confondent avec les Pins, les Sapins, les Epicéas, les Cyprès & différentes autres ſortes d'Arbres qui ne quittent pas leurs feuilles. On n'exige pas d'eux qu'ils ſçachent les noms des quatorze mille Plantes connues dans la Botanique, mais je m'étonne que dans ce ſiécle éclairé on ſoit ſi peu inſtruit parmi

nous ſur la nature des Arbres des Pays étrangers, qui pourroient enrichir le nôtre. N'eſt-ce pas auſſi pouſſer l'ignorance trop loin dans des choſes qui ſont ſouvent utiles, & qui du moins ſont faites pour le plaiſir des yeux. Dieu ayant créé ce vaſte Univers, examina tout, & trouva que tout étoit bien; c'eſt, ce me ſemble, ne pas mériter ſes bienfaits que d'être ſi peu curieux d'en connoître toute la richeſſe & toute la variété.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIII.

A Monsieur DE CREBILLON, *de l'Académie Françoise. De la supériorité des Anglois sur les François dans la Satire, de la liberté de la Presse, des Libelles & de leurs Auteurs.*

De Grantham, &c.

MONSIEUR,

LORSQU'APRE'S tant & de si grands succès sur la Scéne, nos Muses les couronnerent en vous ouvrant leur Sanctuaire, je me rappelle que le Public qui depuis long-tems désiroit de vous voir de l'Académie, ravi d'entendre le Pere d'Electre & de Rhadamiste y parler le seul langage digne de lui, * vous témoigna son suffrage par ces applaudissemens si flateurs qu'il est accoutumé de vous donner au Théâtre;

* M. de Crébillon prononça son Remerciment en Vers.

je me rappelle combien il fut touché de vous entendre dire :

» Aucun fiel n'a jamais empoiſonné ma Plu-
» me.

Sentiment qui ne fait pas moins l'éloge de votre cœur, que celui de votre eſprit. Qu'il eſt heureux de pouvoir ſe rendre cette juſtice à ſoi-même ! Les plus grands hommes n'ont pas tous été dans ce cas. Livrés à la plus baſſe jalouſie, la plupart des gens à talens ſe deſhonorent par l'uſage qu'ils en font.

Si la Critique eſt utile & pour les Lettres & pour les Mœurs, la Satire eſt ſouvent dangereuſe à l'un & à l'autre égard : l'une peut ſeule entretenir le gout dans les Ouvrages d'eſprit, l'autre ne fait que décourager les talens, & nourrir la malignité du cœur humain. Quoique le jugement ſoit commun parmi les Anglois, le gout ne leur eſt pas aſſez familier pour qu'ils puiſſent exceller dans la critique. En cette partie nous avons de meilleurs modéles qu'eux, & pluſieurs de leurs Auteurs n'ont fait que traduire les nôtres. Dans la Satire ils ne nous ſont ſi ſupérieurs

que parce qu'ils s'y permettent tout. Il eſt vrai qu'ils ont de grands avantages pour réuſſir dans ce genre d'écrire. L'eſprit de parti qui préſide à leur éducation, la mélancholie de leur tempérament, la violence de leurs affections, tout les porte à la Satire. Ce qui nous fait rire, les aigrit : auſſi blâmables peut-être les uns que les autres, nous chantons les événemens les plus triſtes ; ils déclament contre les choſes les plus indifférentes. Quel fiel, quelle amertume ne diſtille pas de la plume du Comte de Dorſet ! Le Comte de Rocheſter eſt encore plus violent, & reſpecte auſſi peu la pudeur. Les Mœurs corrompues contre leſquelles l'un & l'autre ſe ſont élevés, n'ont rien de plus dangereux que les ouvrages où ils en font la cenſure. Leurs Satires trop licentieuſes, ſont devenues le manuel des Libertins.

Ce que l'on appelle en Angleterre la Liberté de la Preſſe, c'eſt celle que prennent la plupart des Ecrivains d'attaquer le caractere & les Mœurs des Perſonnes les plus reſpectables. Ces Papiers & ces Brochures politiques, les Feuilles du *Craft's-man* * & du

* C'eſt de tous les Journaux qui ont paru

COMMON-SENSE, font autant de Satires contre le Gouvernement, & de Libelles contre les Particuliers. Ils font plus dictés par la haine que l'on a pour les gens en place, que par l'amour du bien Public.

En 1730. Mylord H * * y & M. P * * y, fe traiterent réciproquement dans des Brochures de cette efpéce, d'une maniere fi indécente & fi peu convenable à des perfonnes de leur rang, qu'il fallut quitter la plume & prendre l'épée. Le Lord H**y envoya un Cartel à M. P**y. Ils fe battirent dans le haut Parc *Saint James*, le premier reçut deux ou trois bleffures, le fecond n'en eut qu'une légere à la main gauche. Il eft trifte pour nous, dit un Auteur Anglois, d'être forcés d'avouer que nos Papiers publics ne font remplis que de perfonnalités & de Satires fcandaleufes. Le défordre & la licence des Saturnales ne duroient à Rome que trois jours; il n'y a point de jour dans l'année où l'on ne crût que l'on célébre en Angleterre ces Fêtes Payennes.

contre la Cour le plus véhément & celui qui fait le plus de bruit. On pourroit avec raifon l'appeller le *Tocfin des Séditieux*.

Non-ſeulement dans la plupart de ces Ecrits on ne ſe contente pas d'invectiver le Miniſtre, & de bleſſer le reſpect dû à la Majeſté Royale ; on y expoſe l'autorité même du Parlement au mépris du Peuple. Les Ecrivains de parti ſont preſque toujours violens & emportés : & les Anglois ne connoiſſent la retenue en rien. Les Satires que l'on publie ici contre les Miniſtres, ſont écrites d'un ſtyle auſſi groſſier que véhément. On n'y prononce que menaces, infamies & gibet. Celui qui eſt en place eſt toujours un Séjan, un Wolſey, ou un Buckingham. Parle-t-on du Parlement? C'eſt ſouvent dans les termes les plus ſcandaleux. Celui du tems de Charles II. s'appelloit le Parlement *des Penſionnaires*, celui d'aujourd'hui s'appelle le Parlement *des Gens en place*.

Il ſeroit peut-être difficile de contenir cette licence, mais il eſt ſûr qu'on ne veut pas la réprimer. La main de la Légiſlature n'oſe s'armer pour la punir, le Public prend ſous ſa protection les Auteurs dont la méchanceté l'amuſe ; les plus honnêtes gens condamnent la faute ſans en vouloir permettre le châtiment. Si l'on arrête le Coupable, le cri géné-

ral de la Nation eſt que la Liberté de la Preſſe eſt en danger. Les Anglois la regardent comme le Boulevard de toutes leurs autres libertés. Le droit qu'ils ont de dire ce qu'ils penſent du Gouvernement, leur paroît le premier & le plus eſſentiel de leurs Priviléges : à cet égard ils penſent comme les Grecs, qui donnoient dans les mêmes excès. Ils prétendent que l'*Envie Publique* eſt néceſſaire au bien de l'Etat, & que cette eſpéce d'Oſtraciſme met un frein aux vues ambitieuſes des Grands. C'eſt une Barriere qu'ils oppoſent aux Miniſtres entreprenans ; mais ici comme ailleurs il peut s'en trouver qui la franchiſſent, & qui laiſſent dire pourvu qu'on les laiſſe faire.

Il faut avouer auſſi que quels que ſoient ceux qui gouvernent, ils ſont également en butte à la témérité des Ecrivains de Parti ; & l'on voudroit en vain ſe déguiſer la ſource du mal ; dans les Pays où tous les Miniſtres ſont ouvertement enviés, il eſt ſûr que l'envie en veut ſecrettement au Souverain.

Que les Membres des deux Chambres déclament avec violence contre de nouvelles taxes qu'on leur demande,

& qui feroient onéreufes à la Nation, c'eft leur devoir, & plus leur zéle eft courageux, plus il eft louable. Qu'un Ecrivain Anglois qui n'a en vue que l'intérêt de fa Patrie, démêle les artifices d'un Miniftre mal intentionné, il ne fait encore que l'office d'un Citoyen vigilant. Il a le droit d'éclairer la conduite de celui qui gouverne l'Etat. Il peut l'attaquer de front lorfqu'il ne veut le combattre qu'avec les armes de la vérité : il n'acquérera que de la gloire à fe porter pour le défenfeur des Loix & de la caufe commune. Mais que ceux à qui la paffion tient lieu de zéle, & la malignité de mérite, couvrent leurs intérêts particuliers du prétexte fpécieux de l'intérêt général, profitent de l'Anonyme pour rendre le Souverain odieux à fes Sujets, & leur infpirer l'efprit de fédition & de révolte, c'eft un abus qu'il eft pernicieux de tolérer dans toutes fortes d'Etats. C'eft employer pour détruire le Gouvernement, une arme dont on ne devroit fe fervir que pour le défendre. » Par la liberté de la Preffe
» nous ne devons pas entendre une per-
» miffion de pouvoir avec impunité avi-
» lir nos Gouverneurs & nos Magif-

» trats légitimes, diminuer ou renver-
» ſer par des Ecrits ſcandaleux le reſ-
» pect & la vénération que l'on doit tou-
» jours garder pour l'Autorité & les
» perſonnes qui en ſont dépoſitaires.
» On ne doit pas faire de la Preſſe un
» inſtrument pour détruire la réputa-
» tion de ſes Voiſins, ou pour leur por-
» ter le moindre préjudice, ſoit en les
» inſultant ſur leurs malheurs, leurs
» défauts & leurs fragilités perſonnelles,
» ſoit en expoſant les ſecrets de leurs
» Familles à la riſée publique, &c.
C'eſt ainſi que s'exprime l'Auteur du *Craft's-man*, qui cependant ſe permet à chaque Feuille ce qu'il avoue lui-même être puniſſable. S'il a quelquefois recours à l'Allégorie, ce n'eſt que pour rendre ſes Satires plus mordantes. Lorſqu'il ſubſtitue le mot de *Robin* à celui de *Robert*; lorſqu'il appelle *Robinocratie* le Miniſtere contre lequel il écrit. Que cherche-t-il, autre choſe qu'à rendre mépriſables & le Souverain & ſon Miniſtre? L'accueil que fait le Public à toutes les Satires de cette eſpece, eſt toujours de mauvais augure. Lorſque les Libelles & les Diſcours licentieux contre ceux qui

qui gouvernent l'Etat ſont bien reçus, c'eſt un préſage des troubles qui le menacent.

Il eſt rare que ceux qui ſe cachent ayent de bonnes intentions. Autant le zéle du bien Public craint peu de paroître tel qu'il eſt, autant l'eſprit de Parti employe d'art à ſe déguiſer. Ainſi que l'Hypocriſie il s'occupe continuellement & à maſquer les vices qu'il a, & à ſe parer des vertus qu'il n'a pas. L'iniquité cherche les ténébres, & les hommes lâches ſe battent en traîtres. Il eſt vrai qu'il ne ſe trouve que trop d'hommes qui ne ſongeant qu'à s'élever ſur les ruines de leur Patrie, méritent d'être expoſés à la cenſure Publique, & d'être auſſi flétris dans leur réputation, qu'ils ſont coupables dans leur conduite, & dépravés dans leurs Mœurs. Comme la vertu eſt ſouvent elle-même ſon unique récompenſe, il ſeroit à ſouhaiter que le vice trouvât auſſi toujours ſon propre châtiment dans la juſte infamie qui devroit le ſuivre. En ce cas même un Auteur de Libelle n'eſt que le vil inſtrument de la vengeance publique : il ne différe de celui qui exécute ſur un Criminel la Sen-

tence que la Juſtice a prononcée contre lui, qu'en ce qu'il en prend la fonction ſans permiſſion & ſans aveu. Mais il eſt malheureux que la vie la plus innocente & la plus intégre ne ſoit pas à l'abri d'un Libelle calomnieux, & des injuſtices populaires qui en ſont la ſuite.

Les plus ſages Gouvernemens ont ſi bien ſenti la néceſſité de contenir la licence des Eſprits ſatiriques, que les premieres Loix de Rome, celles des douze Tables, avoient prononcé des peines contre eux avant qu'Auguſte les ſoumît à la Loi *De Majeſtate* *. La même prudence a dicté en France cet Edit fameux qui les condamne à être fuſtigés. En Angleterre le *Scandalum Magnatum* n'eſt qu'un frein inutile à cette licence ; c'eſt vainement que l'on prononce des peines qu'il eſt ſi aiſé d'éluder : les loix abuſives ne ſont qu'un objet de plaiſanterie pour qui peut les violer avec impunité.

Les Libelles, dit un Auteur An-

* *Primus Auguſtus cognitionem de famoſis Libellis ſpecie Legis ejus tractavit, commotus Caſſii Severi libidine, quâ Viros Feminaſque illuſtres procacibus ſcriptis tractaverat.* CORN. TACIT.

glois, *ſont d'une conſéquence ſi dangereuſe, que dans toutes les Sociétés civiliſées on a fait des Loix pour les punir ; il ſeroit à ſouhaiter que ces Loix fuſſent exécutées à la rigueur, mais le malheur eſt que l'on ne peut conſtater la nature & les différentes eſpéces de Libelles.* En Angleterre on n'a rien à dire à l'Auteur des Satires les plus diffamantes, pourvû qu'il ne nomme pas la Perſonne qu'il déchire; du reſte, il peut la déſigner par les traits les plus caractériſtiques, & même, de peur qu'on ne s'y trompe par la premiere & la derniere Lettre de ſon nom. Il ſe trouvera des Libraires auſſi impudens que l'Auteur, qui ſe chargeront de l'impreſſion de ces Satires ſcandaleuſes, & braveront l'autorité du Parlement, en annonçant à la tête de l'Ouvrage, que c'eſt par la permiſſion de ce Corps Auguſte qu'elles ſont publiées *. *Les Juges & les Jurés ſont les ſeules perſonnes d'Angleterre qui ne doivent pas entendre le ſens de l'Auteur, toutes les fois qu'il eſt queſ-*

* C'eſt un uſage que ſuivent aujourd'hui la plûpart des Auteurs Anonymes, pour tourner en dériſion les Actes du Parlement.

tion de lui faire son Procès. Quelque absurde que soit cette Proposition, le célebre Auteur des Lettres de CATON, n'a pas craint de la justifier, & ce n'est apparemment que parce qu'il s'y est cru lui-même intéressé. En partant de pareils principes, il est sûr qu'il n'y a aucun Ouvrage que l'on puisse traiter de Libelles.

La méchanceté de l'esprit humain a trouvé l'Art de rendre l'Impression une invention quelquefois aussi nuisible à la Société qu'elle lui est avantageuse à d'autres égards. Elle infecte tout un Royaume de Libelles. Ce sont autant de taches qui se répandent avec facilité; & que rien ne sçauroit enlever. Le plus grand nombre des esprits croyent le mal avec avidité, & il en est peu qui ayent assez de raison ou d'honnêteté pour être aussi faciles à détromper. Il me paroît superflu de s'étendre sur les inconvéniens qui résultent ici de tous ces Libelles Politiques. Il est trop aisé de sentir qu'ils sont la source des haines de Parti, des Emotions Populaires & de tous les désordres qui troublent l'harmonie du Gouvernement & l'administration des Loix.

Cette négligence ou cette timidité du Parlement à réprimer une pareille licence, eſt cauſe que les différens ordres de l'Etat ſont expoſés à tous les traits que peuvent dicter à des Ecrivains ſans pudeur, les motifs bas & intéreſſés, & quelquefois pervers qui leur font prendre la plume. L'impunité du Vice lui tient lieu de privilége. On imprime, & l'on vend ici publiquement les Libelles les plus ſcandaleux & les plus injuſtes, contre les Particuliers.

Dans un Etat bien policé, l'honneur des Citoyens ne doit pas moins être ſous la garde des Loix, que leur fortune. Plus il eſt aiſé d'y porter atteinte, plus on devroit être attentif à punir ceux qui commettent cette eſpéce de vol *. On ne permet pas à un homme qu'on a voulu déshonorer par des Satires, de ſe faire lui-même juſtice, & l'on a raiſon : ce ſeroit entreprendre ſur la Souveraineté, à qui ſeule le droit du glaive appartient. Mais c'eſt aux Magiſtrats qui ſont chargés de l'adminiſtrer, & qui ſeroient en droit de punir dans l'offenſé cette ven-

* Voyez Machiavel, ſur la premiere Décade de Tite-Live Chap. VIII.

geance comme un crime, à la regarder pour eux comme un devoir. Si la douceur des Mœurs oblige quelquefois à corriger la févérité des Loix, on devroit du moins retrancher de la Société ces Perturbateurs du repos Public, comme on en retranche les infenfés pour les empêcher de nuire ; & en effet, ils le font bien eux-mêmes, car il eft vrai à la Lettre, qu'il n'y a que les fous qui foient méchans.

En toute forte d'Etats les Princes & les Miniftres qui négligent de réprimer l'audace de ces Efprits licentieux, portent eux-mêmes les peines de leur nonchalance. On fe permet contre eux, ce qu'ils permettent contre lesParticuliers. Il voyent paroître chaque jour des Satires qui peuvent leur déplaire pour avoir traité avec indifférence celles qu'ils devoient punir. On n'eft que trop dédommagé de l'éclat fâcheux qu'on eft obligé de faire, en flétriffant les Auteurs de ces Ouvrages pernicieux, par l'utilité qui réfulte de l'exemple. La mauvaife odeur que répandoient autour du Capitole ces Scélérats que la févérité de Sixte-Quint avoit fait mourir dans les fupplices qu'ils avoient

mérités, étoit peu de chose en comparaison de l'effet que devoit opérer ce spectacle sûr des cœurs, qui la plûpart ne se livrent au crime, que parce qu'ils se flattent de l'impunité.

La malignité des Auteurs Satiriques a besoin d'un frein qui la réprime & l'empêche de se communiquer; elle devient par la licence un mal contagieux: c'est celui de tous qui infecte le plus aisément la jeunesse. Est-il étonnant que tant de gens s'adonnent à la Satire? c'est le seul genre où il ne soit pas besoin d'esprit pour réussir. Toutes ces Brochures scandaleuses, dont aujourd'hui la Littérature en France est infectée, ne doivent leurs succès qu'à la malignité des Lecteurs.

Nous contenir dans les bornes de la raison & de la bienséance, ce n'est pas gêner notre Liberté, c'est nous forcer à en faire un bon usage. Les Hommes qui se plaignent de n'être pas assez libres pour faire le mal, sont indignes de jouir des bénéfices de la Société. Il seroit à souhaiter pour l'avantage du Général, qu'il ne fût permis à aucun Particulier d'être méchant avec impunité. En vain offre-t-on des récompenses

pour la Vertu, ſi l'on ne tient pas la main à la punition du Vice. Les Hommes la plûpart ſont foibles, & ne ſe conduiſent que par la crainte. Il n'y a que les ames fortes qui ſoient ſenſibles à l'honneur, & celles-là n'ont pas beſoin d'autres Regles pour les diriger. L'Etat le plus policé de tous ſeroit celui où il y auroit le plus de moyens de forcer les Citoyens à être vertueux.

Le Gouvernement Anglois n'eſt pas à cet égard auſſi parfait qu'à d'autres. Turpin, un ſcélérat qui depuis quatre ans a commis pluſieurs vols ſur les Grands chemins, & qui vient enfin d'expier à la Potence la peine dûe à ſes crimes, a du moins rendu un ſervice à la Société par un avis utile pour la Police de cette Ville. Dans une eſpéce de Harangue qu'il a prononcée ſelon l'uſage, & que ſelon l'uſage auſſi l'on vient d'imprimer, il a déclaré au Public que le ſeul moyen d'exterminer les Voleurs en Angleterre, étoit de pendre ceux qui commencent par dérober à Londres des Montres & des Tabatiéres.

L'Auteur d'une Réponſe aux Epîtres Satiriques

ſatiriques de M. D***, qui paroît depuis quelques jours, a fait un uſage ſingulier de cette déclaration. *Je n'aurai point de regret*, dit-il, *de comparer des gens dont la Profeſſion & les Mœurs ſe reſſemblent aſſez. Il ne manque peut-être à ceux qui attaquent en traîtres l'honneur & la réputation de tout le monde, que d'avoir autant de courage que les Aſſaſſins, pour être auſſi mechans qu'eux. Si l'on veut arrêter la licence des Auteurs de Libelles, il faut punir avec ſévérité celle des Ecrivains Satiriques. La Claſſe des premiers eſt conſtamment la pepiniere des autres. Le venin dont leurs Critiques ſont remplies, eſt le même poiſon dont la plupart de nos Libelles ſont infectés. Dans ceux-ci la doſe en eſt plus forte & préparée avec plus d'art, mais l'eſpéce eſt toujours la même. Il n'eſt pas étonnant qu'ils enveniment davantage le trait, lorſqu'ils ſe cachent pour le décocher, lorſqu'ils profitent de l'obſcurité où ils compoſent ces Ouvrages d'iniquité, pour y répandre tout le fiel que diſtillent & la malignité d'un eſprit borné, & la noirceur d'un cœur corrompu.*

Je ſçai, dit-il ailleurs, *que quelques-uns de nos Auteurs ſe plaindroient de la*

*févérité qui leur interdiroit la licence de la Satire. Il en eſt qui avouent de bonne foi que ſans la malignité dont ils aſſaiſonnent leurs Critiques, ils ne pourroient pas ſe faire lire. Penſent-ils couvrir leur infamie en diſant qu'ils n'ont que ce métier pour vivre? Turpin, dont je viens de rapporter le diſcours, avoit la même excuſe pour juſtifier ſes crimes. Son métier étoit de voler, & il n'en avoit point d'autre. C'eſt à ces Ecrivains à voir ſi on devoit lui faire grace. Quelque dépravés qu'ils ſoient, il leur eſt bien difficile de ne pas prononcer eux-mêmes leur condamnation.**

* *La Satire Démaſquée*, ou Réponſe aux Calomnies de M. D*** par HILDEBRAND JACOB, *Equier*. A Londres, chez *W. LEWis in Ruſſel-Street.*

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,
Votre très-humble, &c.



LETTRE LIV.

A Monſieur l'Abbé Hubert, *ſur l'utilité des Manufactures, & le tort que les Réfugiés ont fait à la France en portant une partie des nôtres aux Anglois. De l'habileté & de la friponnerie des Marchands de vin Anglois. De quelques abus dans le Gouvernement Civil d'Angleterre.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

VOus rendrez un très-grand ſervice à l'Etat, ſi vous pouvez réuſſir dans le Projet que vous avez formé, de faire venir à Paris une Calandre d'Angleterre ; * il eſt certain que les Moires qui ſe font ici, ſont les plus belles de toute l'Europe. Je dirois que vous entreprenez quelque choſe d'aſſez diffici-

* Cette Calandre a été en effet établie par feu M. l'Abbé Hubert à Paris, rue & s'appelle Calandre Royale, & il a ſi bien réuſſi à ſon Projet qu'on ne diſtingue pas les Moires qui s'y font de celles d'Angleterre.

le, ſi je ne ſavois que rien ne l'eſt pour vous. Nos Voiſins ſont jaloux de leurs Manufactures, parce qu'ils en connoiſſent l'importance. A cet égard, que n'avons-nous toujours été auſſi ſages qu'eux! Pour vous, Monſieur, vous répondez dignement aux grandes vues du Miniſtre à qui le Roi a confié le ſoin des Arts: * ils avoient beſoin d'un pareil Protecteur pour les faire revivre; il connoît toute l'utilité que l'on peut retirer de vos talens. De leur côté, vos bons amis les Anglois vous ſçauront mauvais gré du tour que vous leur jouez; ils ſe reprocheront de n'avoir eu rien de caché pour vous; cependant ils auroient tort de ſe plaindre, vous n'avez fait que ſuivre leur exemple, & reprendre ſur eux une foible partie de ce qu'ils nous doivent.

Nous n'avons que trop ſenti la perte que nous avons faite, lorſque les Proteſtans de France, forcés de quitter leur Patrie, ont affoibli notre Commerce en portant ailleurs toutes nos Manufactures, qui en étoient une branche conſidérable, & auxquelles ils s'é-

* M. le Controlleur Général, Sur-Intendant des Bâtimens.

toient d'autant plus appliqués, que par les Loix du Royaume, ils ne pouvoient parvenir aux Charges de l'Etat. C'eſt à nos dépens que les Anglois ſe ſont enrichis ; c'eſt de nous qu'ils ont appris à fabriquer les Chapeaux , les Bas de Soye, le Papier, & différentes eſpéces d'Etoffes que nous tirons aujourd'hui de chez eux. Nous leur envoyions autrefois des Epées, des Couteaux , des Ciſeaux , &c. aujourd'hui en toutes ſortes d'Ouvrages d'Acier , ils ont les Ouvriers les plus habiles de l'Europe. Vous travaillez utilement à réparer nos pertes.

Je ne ſai ſi les Anglois tiennent auſſi de nous une autre eſpéce de Manufacture , qui eſt très-avantageuſe à ceux qui s'y adonnent, & où il eſt ſûr qu'ils nous ſurpaſſent de beaucoup : c'eſt la Manufacture des Vins. Tout l'Art des Cabaretiers de Paris ſe borne à métamorphoſer le Vin d'Orléans en Vin de Bourgogne, & à multiplier celui de Champagne : ils n'en ſçavent pas davantage. Ils vont, dit un de nos Auteurs Comiques, chercher l'un par-delà Etampes, ils font venir l'autre de Surene. Les Marchands de Vin de ce Pays-ci ſont bien

plus habiles, ils composent différentes sortes de Boisson, qu'ils vendent pour du Vin, & qu'ils sçavent extraire de tout autre fruit que le Raisin. Ce sont les premiers Chymistes d'Angleterre. En un mot, on contrefait nos Vins à Londres, comme on y contrefait nos Etoffes; ou plutôt on y fabrique des Vins de tous les Pays du Monde.

Un Membre de la Chambre des Communes a entrepris d'y démontrer, qu'il n'entroit pas en Angleterre la vingtiéme partie des Vins qui se vendent pour être du crû de Bordeaux. On poursuivit un jour en Justice un Marchand de Tabac, accusé d'y mêler des matieres étrangeres; il prouva que dans tout ce qu'il vendoit il n'entroit pas une feuille de Tabac; & ici, où vous sçavez que l'on élude les Loix par de pareils subterfuges, il gagna son Procès.

Il en est de même de beaucoup de Vins qui se vendent à Londres. Celui que l'on y appelle du Vin de Champagne, n'est souvent qu'un mélange de Cidre, de Poiré, de Sucre, & de quelques autres ingrédiens. Pour ceux qui dans la boisson cherchent moins le

gout que l'effet, on en compoſe une autre ſorte avec nos Eaux-de-Vie de France, ou celle que l'on tire des Cannes de Sucre & du Malt. L'Art de fabriquer le Vin ici eſt tout autre que celui des Pays où il croît ; quelquefois même on l'y braſſe comme on fait la Bierre. On a dans pluſieurs Livres Anglois differentes méthodes pour compoſer ſans Raiſins des Liqueurs qui reſſemblent au Vin, & qui ayent le même effet. Quoiqu'il en ſoit, nous comptons nos Cabaretiers au rang des Marchands; l'état de ceux de Londres eſt mis au rang des Métiers, & c'eſt un de ceux dont l'apprentiſſage eſt le plus cher, non qu'il ſoit difficile, mais à cauſe des fortunes que l'on y fait.

Vous avez dû entendre ici ceux qui aiment le Vin de Champagne, ſe plaindre de ce qu'on n'y en boit plus de pur depuis l'Acte du Parlement, qui deffend d'entrer en Angleterre aucun Vin de France en Bouteille. Le but de cet Acte étoit de favoriſer une Verrerie, établie depuis peu aux environs de Londres, & il n'a encouragé que la friponnerie des Marchands de Vin. Il a fait la fortune de quelques particuliers, ſans

être d'un bénéfice ſenſible à la Nation. Le prix du Vaſe comparé à celui de la Liqueur étoit peu de choſe ; & l'on à reconnu depuis que le dommage que les Anglois pouvoient en ſouffrir, n'étoit rien en comparaiſon de l'avantage de boire des Vins non-mixtionnés, & par conſéquent plus ſains. On a ſoupçonné les Entrepreneurs de la Verrerie d'avoir acheté les ſuffrages de quelques-uns des Membres qui avoient le plus de crédit à la Chambre des communes. Il en eſt de même dans tous les Corps ; quand on en peut gagner les Chefs, on eſt ſûr de tout le reſte. Ceux qui veillent ici aux grandes affaires de l'état, négligent peut-être trop les détails particuliers de la Police du Royaume.

Un homme qui a du crédit dans le Parlement peut ſans peine obtenir un Acte pour rétablir les chemins d'une Province, c'eſt-à-dire une permiſſion de mettre un impôt ſur tous ceux qui y paſſent, & de laiſſer les chemins à peu près dans l'état où il les trouve. Combien de fois, ainſi que moi, n'avez-vous pas payé pour avoir la liberté de paſſer par des routes impraticables ! Si de pareilles choſes arrivoient en des Pays où le Sou-

verain qui décide de tout, ne peut pourtant pas tout voir, on en feroit moins furpris ; mais qu'ici même on gagne à prix d'argent ceux à qui le Peuple confie fes droits, comme ailleurs on gagne la Maîtreffe, ou le Sécrétaire d'un Intendant, c'eft ce qu'en France bien des gens auroient de la peine à comprendre. Cependant, que réfulte t-il de-là, finon que les Hommes, à peu de chofes près, font les-mêmes partout. Les Anglois, fans être autant livrés à la Cour que les François, n'écoutent pas moins leurs intérêts particuliers. Il faut de la force pour préférer le bien de fa Patrie au fien propre ; & la plûpart des Hommes ne font pas méchans, mais ils font foibles.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LV.

A Monſieur DE LA CHAUSSÉE
Des Comédiens Anglois & François.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

TOutes les Lettres que j'ai reçues de Paris depuis trois mois, s'accordent avec la vôtre ſur le compte de Mademoiſelle Du Meſnil, dont vous me faites un ſi grand éloge : ceux qui m'en ont parlé, eſperent, ainſi que vous, voir un jour en elle une autre Le Couvreur. La nouvelle Hermione eſt une acquiſition d'autant plus précieuſe pour notre Théâtre, qu'elle eſt d'un genre totalement différent de l'Actrice Charmante, qui partage avec elle les applaudiſſemens du Public. Chacune excelle dans le ſien. Sur ce que vous m'en marquez, je vois dans le jeu de Mademoiſelle Du Meſnil tout le feu des Compoſitions de Corneille, comme je trouve

dans celui de Mademoiſelle Gauſſin toutes les graces qui ſont le Caractere particulier de Racine. Ainſi, dans toutes deux notre Melpomene trouve de quoi ſe conſoler de ſes pertes ; mais qui réparera celles que notre Thalie a faites dans Mademoiſelle Quinault !

Pour ce qui eſt des Théâtres de ce Pays-ci, il y a, Monſieur, pluſieurs Troupes de Comédiens à Londres, & cependant peut-être pas une ſeule de ſupportable. Ce Cibber, qui a eu une ſi grande réputation, ne joue plus la Comédie ; le Rolle des Piéces Angloiſes où il a excellé, eſt celui de Petit-Maître François : auſſi a-t-il fait exprès deux fois le voyage de Paris pour en étudier les airs, & en prendre l'eſprit à une Table d'Auberge. Il faut lui pardonner ſon erreur ſur ſes Modéles, il n'étoit pas à portée d'en voir d'autres; ſi même il n'a pas auſſi-bien imité ceux-ci que les Anglois ſe le ſont perſuadé, je n'en ſuis pas ſurpris : il m'a avoué de bonne foi qu'il n'entend pas aſſez notre Langue pour ſuivre la converſation. Mais comme il réuſſiſſoit à exprimer les Ridicules outrés ; c'en étoit aſſez pour qu'il parût bien copier ceux de notre Nation, aux

yeux des Bourgeois de Londres, qui prennent pour François tout ce qui a l'air extravagant.

Depuis peu la Troupe qui a le pas sur les autres, a aussi perdu cet Acteur Tragique, qui devoit la maniere inimitable, dont il rendoit les fureurs, à la mauvaise humeur & aux emportemens où il se livroit dans son Ménage. En un mot, les Théâtres de Londres n'ont plus personne qui chausse heureusement le Brodequin ou le Cothurne.

Les Anglois qui aiment le Théâtre, & qui s'y connoissent, avouent qu'il y a toujours eu une différence remarquable entre leurs Comédiens & les nôtres. Ils en ont eu d'excellens, mais tous ceux du second Ordre ont toujours été pitoyables, effet nécessaire du peu de graces répandu parmi les Anglois. D'ailleurs ils ne semblent pas faits pour être médiocres en rien. Au contraire, dans nos Troupes de Comédiens outre ceux du premier rang, il en est plusieurs qui par un jeu sage & mesuré, sont encore capables de faire plaisir. Les même Spectateurs qui ont admiré Baron, ont plus d'une fois applaudi Beaubourg. Avec les seules graces de la figure & des manieres, un François se tire assez souvent

d'affaires. Avec les parties les plus essentielles, un Anglois a quelquefois bien de la peine à réussir.

On trouve aujourd'hui sur les Théâtres de Londres plus de miserables Farceurs, que d'Acteurs médiocres ; c'est, ce me semble, un effet du gout National. Les Anglois, s'il m'est permis d'user d'un terme de Peinture qui peut seul rendre mon idée, aiment les *Charges*, ils sont plus frappés d'une face large & d'un gros nez dessiné par Callot, que d'un Visage noble & gracieux que le Crayon du Corrége aura tracé. C'est par cette raison que dans leur Comique les Caracteres sont toujours plus outrés que dans le nôtre. L'Acteur, en suivant lui-même son gout, croit ne suivre que le génie de l'Auteur. Plus il trouve son Rolle *chargé*, plus il pense que son Jeu doit l'être. Ainsi, c'est moins par des finesses de ton, que par les grimaces du Visage, qu'il s'étudie à en rendre l'esprit ; & il y réussit d'autant mieux, que c'est la partie la moins difficile. Dans les tems que les Farces tenoient lieu de Comédies, les grimaces tenoient lieu de Jeu. Comme il est plus aisé d'élargir une Bouche ou d'allonger un Nez, que de re-

présenter les Traits dans leur exacte proportion,il faut aussi moins de talent pour outrer un Caractere, que pour saisir & rendre la Nature dans toute sa vérité. Les Peintres les plus communs font assez souvent, même ici, des Portraits où l'on trouve de la ressemblance, mais ce n'est qu'en exagérant les traits qui la caractérisent. Les Peintres habiles dans leur Art, les Rigauds, les Largiliéres, les La Tours n'outrent rien, & rendent la Nature telle qu'elle est, ou trouvent le moyen de l'embellir autant que les autres la défigurent.

Au reste, de tous les farceurs qui sont ici, je n'en connois pas de comparables à ceux d'une nouvelle Troupe de Comédiens qui ouvrirent leur Théâtre la Semaine derniere dans le Marché au Foin, au même endroit où il y avoit autrefois une Comédie Françoise. Ceux-ci font rire jusques dans leurs affiches. Vous ne devineriez pas par ordre de qui ils se sont établis ici; c'est par ordre du Roi Théodore, dont d'abord ils se sont dit les Pensionnaires; dès le lendemain ils ont changé de Maître, & se sont mis dans leur affiche sous laprotection de Thamas Kouli-Can Demain ils

ſe diront peut-être les Comédiens du Roi de Congo. L'on court ici tellement après le Singulier, que ſans changer de Piéces, il leur ſuffira de changer chaque jour d'Affiches, pour attirer chez eux tout le Peuple de Londres.

Voilà de ces bagatelles qui marquent le caractere de Singularité, dont les Anglois font parade, & qui réuſſit toujours parmi eux. Un d'entr'eux, à propos des Affiches bizarres de ces nouveaux Comédiens, me dit avec un air de vanité & de ſatisfaction intérieure : N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que des Comédiens en France n'oſeroient pas prendre de pareilles qualités ? Vous êtes Eſclaves en tout ; avouez qu'il n'y a que l'Angleterre où l'on ſoit libre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVI.

A Monsieur l'Abbé GÉDOUIN, *de l'Academie* Françoise, *& de celle des Inscriptions & Belles-Lettres. Remarques sur la Tragédie* D'OROONOKO. *

De Londres, &c.

MONSIEUR,

On ne peut être plus flatté que je le suis de l'amitié que vous daignez me témoigner ; mais il est plus aisé de sentir le prix de la confiance dont vous m'honorez, que de la mériter. La Dissertation que vous m'avez envoyée est remplie d'une Erudition peu commune, & vous avez trouvé l'Art de la rendre aussi amusante par les

* Cette piéce est de M. Southern, & tirée d'un Roman de Me. Behn, dont M. de la Place nous a donné une Traduction qui a été très bien reçue du Public

détails,

détails, qu'elle eſt inſtructive par le fonds.

Votre amour pour les Muſes n'eſt que reconnoiſſance; vous avez puiſé dans le commerce de celles de la Grece, ce gout & cette politeſſe qui regnent dans tout ce que vous écrivez. Ce ſont des Dons qu'elles ne font qu'à ceux qu'elles chériſſent; il eſt peu de Sçavans à qui elles permettent d'approcher du Sanctuaire des Graces; l'entrée en a preſque toujours été fermée à ceux de ce pays-ci. les Auteurs Anglois de toute eſpece manquent toujours de gout. Le genre de tous qui demande le plus de dignité la Tragédie tombe ici ſouvent dans un ignoble & dans un bas qui déshonore le Théâtre. Il eſt vrai qu'avec ce défaut, on trouve dans les Piéces des bons Auteurs un puiſſant intérêt, qui réſulte de la fidélité avec laquelle la nature y eſt peinte. C'eſt une Partie où les Poëtes Tragiques Anglois excellent; & s'ils mettoient autant de choix que de vérité dans leurs Peintures, il ſeroit difficile de leur diſputer le premier rang. OROONOKO eſt du nombre de ces Piéces remarquables par les Tableaux vrais & Pathétiques, qui ſont un ſi grand effet.

Cette Tragédie cependant ne feroit pas foufferte fur notre Théâtre, à caufe du bas Comique dont elle eft bigarrée. Pour vous donner une idée de la vérité & de l'intérêt qui y regnent, je vais vous en traduire deux Scenes, qui, je penfe, vous feront plaifir.

La Scene eft à SURINAM, Colonie des Indes Occidentales, qui a appartenu aux Anglois

PERSONNAGES.

Le Lieutenant du Gouverneur.
Le Capitaine Efpagnol.
BLANDFORD, } *deux Anglois de la*
STAN-MORE, } *Colonie,*
LUCY, } *deux Sœurs qui y font*
WELDON, } *venues pour s'y marier.*
OROONOKO,
ABOAN, &c.

ACTE I.

SCENE I.

Des Efclaves noirs, Hommes, Femmes & enfans paffent fur le Théâtre deux à deux, Aboan & plufieurs autres de la

ſuite d'Oroonoko, Oroonoko le dernier chargé de chaînes.

LUCY.

« Tous ces Malheureux ſont-ils eſ-
» claves ?

BLANDFORD.

» Ils ſont tous vendus, eux & leur
» Poſtérité.

LUCY.

» Quel triſte ſort !

BLANDFORD.

» La plûpart n'en connoiſſent pas de
» meilleur. Mais il faut avoir un cœur
» barbare pour n'être pas touché de voir
» un Prince né pour commander, trahi,
» vendu, & chargé d'indignes fers.

LE CAPITAINE.

» Gouverneur, le voici, remarquez-le
» bien.

OROONOKO *au Capitaine.*

» C'eſt ainſi, Monſieur, que vous m'a-
» vez tenu parole.

LE CAPITAINE.

» Avec votre permiſſion, je ſuis trop
» bon Chrétien pour la garder à un In-
» fidéle.

OROONOKO.

» Vous êtes Chrétien ! ſoyez-le-donc » toujours. Si vous avez quelque Dieu » qui vous enſeigne à rompre votre pro- » meſſe, je n'ai pas beſoin de vous don- « ner d'autre malédiction. Qu'il vous » trompe, comme vous m'avez trompé. » Vous qui m'avez ſuivi dans une fortu- » ne différente, nous avons été Soldats » & Compagnons ſous les mêmes Dra- » peaux. *Il embraſſe ceux de ſa ſuite.* » Amis, à préſent nous voilà tous Eſ- » claves. Recevez ce dernier Adieu. » Conſolons-nous en ſongeant, qu'en » quelque Monde qu'il nous faille aller » un jour, il ne ſçauroit être pire que ce- » lui-ci.

LE CAPITAINE.

» Vous voyez quel hardi Payen c'eſt » que cet Indien-là ! Mais j'ai pris garde » qu'aucun de ſa ſuite ne fût dans ſon lot » de peur qu'il n'entreprît quelque cho- » ſe contre la Colonie.

OROONOKO.

» Vis, miſérable, vis continuellement » dans la crainte, c'eſt la punition du » Scélérat, & elle me vengera de mes » chaînes. Crains juſqu'à moi, qui n'ai

« pas le moindre pouvoir de te faire du
» mal. La Nature t'abhorre & te re-
» tranche de la ſociété & du commerce
» du Genre humain pour avoir trahi ta
» foi. Les Hommes ne vivent & ne
» proſperent que par la confiance mu-
» tuelle qu'ils ont dans la vérité les uns
» des autres, & que tu as ſi lâchement
» violée. J'ai fini. Je connois mon ſort,
» & je m'y ſoumets.

LE LIEUTENANT.

» Votre malheur me touche, Mon-
» ſieur, & je voudrois qu'il dépendit de
» moi de le faire ceſſer.

BLANDFORD.

» Otez-lui ſes chaînes. Vous connoiſ-
» ſez votre condition, mais vous êtes
» tombé en des mains honorables. Vous
» êtes Eſclave du Seigneur Gouverneur
» qui en uſera noblement avec vous. En
» ſon abſence, j'aurai ſoin de vous ren-
» dre tous les bons offices qui dépen-
» dront de moi.

Blandford lui parle à part.

OROONOKO.

» Je vous entens, mais je ne puis plus
» rien croire.

LE LIEUTENANT.

» Capitaine, je crains que le monde » ne parle pas auſſi honorablement de » cette action que vous le voudriez.

LE CAPITAINE.

» J'ai l'argent, & me ſoucie peu de ce » que le monde en dira.

OROONOKO *à Blandford.*

» Je voudrois m'oublier moi-même. » qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que je ſuis » au deſſus des Eſclaves communs. Le » Chrétien qui m'a vendu, le ſçait; mais » par égard pour lui-même, il ne me dé» couvrira pas. Sa trahiſon eſt trop noi» re pour qu'il oſe l'avouer telle qu'elle » eſt.

Le Peuple s'empreſſe pour voir Oroonoko.

BLANDFORD.

» Que voulez-vous? Vous vous tenez» là à regarder, comme ſi vous n'aviez » jamais vû un Homme auparavant. Re» tirez-vous.

OROONOKO.

» Laiſſez-les. Je ſuis malheureux, mais » je ne ſuis pas honteux de l'être. Non; » la rougeur coupable eſt faite pour » l'Homme Blanc qui m'a trahi. L'hon» nête Noir dédaigne de changer de » couleur. Je ſuis prêt. Ou faut-il que

» j'aille ? Je ne suis pas encore bien ac- » coutumé à mon sort ; j'apprendrai à » le connoître mieux. L'habitude, je le » sçais, rend toutes choses plus aisées.

BLANDFORD.

» Nous ferons tout pour vous les » adoucir.

OROONOKO.

» Otez-moi toute cette parure pour » que je commence à me connoître. » L'habit d'Esclave me convient mieux » à présent, La mauvaise nourriture, les » fouets & les chaînes peuvent cour- » ber mon corps & dompter la Chair qui » est foible ; mais il y a une autre par- » tie de moi plus noble hors de votre » puissance, & que vous ne sçauriez for- » cer à fléchir.

BLANDFORD.

» Vous ne trouverez ici aucun des » mauvais traitemens que vous craignez. » Nous ne sommes pas tous des Mons- » tres. Vous paroissez ne pas vouloir » vous découvrir. C'est pourquoi, de » peur que vous n'ayez de la peine à en- » tendre votre nom ; j'ose vous appeller » Cesar.

OROONOKO.

» Je suis moi-même. Appellez-moi » comme vous voudrez.

BLANDFORD.

» César est un fort beau nom

LE LIEUTENANT.

» Et qui convient fort à votre carac-
» tere.

OROONOKO.

» César étoit donc Esclave ?

LE LIEUTENANT

» Je crois qu'il l'étoit, & qu'il se fia
» aussi trop à des Corsaires. C'étoit un
» grand Conquérant, mais malheureux
» dans ses Amis.

OROONOKO.

» Ses Amis étoient donc Chrétiens ?

BLANDFORD.

« Non.

OROONOKO.

» Cela est étrange!

LE LIEUTENANT.

» Et il fut assassiné par eux.

OROONOKO.

» En cela je voudrois être César. Ce-
» pendant je vivrai.

BLANDFORD.

» Vivez pour être plus heureux.

OROONOKO

OROONOKO.

» Faites de moi tout ce que vous
» voudrez.

BLANDFORD.

» Je vous ſuis pour vous tenir com-
» pagnie, & vous ſervir.

Il ſort avec Oroonoko

LUCY.

» Hé bien, quand le Capitaine au-
» roit apporté le Pays de ce Prince
» avec lui, & me propoſeroit de m'en
» faire Reine, je ne voudrois pas de
» lui après une action ſi lâche.

WELDON.

» C'eſt un Homme qui proſpérera
» dans le Monde, ma Sœur, il vous
» aſſurera un plus gros Douaire.

LUCY.

» Que le Ciel le confonde, rien ne
» peut proſpérer avec lui.

STAN-MORE.

» Jettez les yeux ſur les grandes
» Maiſons, & vous trouverez que la
» plûpart ſont fondées ſur le même
» titre d'honnêteté. Les premiers qui
» les établiſſent ſont fort dans les Prin-
« cipes du Capitaine.

WELDON.

» A la bonne heure; le Capitaine

» sera damné pour le bien de sa famille.
» Allons, ma Sœur, nous sommes in-
» vitées à dîner.

LE LIEUTENANT.

« Stan-More, vous dînerez avec
» moi.

ACTE II.

SCENE II.

OROONOKO. BLANDFORD.

OROONOKO.

» Vous avouerez que j'ai raison de
» soupçonner toutes les Protestations
» d'amitié que vous me faites.

BLANDFORD.

» Oui, je l'avoue.

OROONOKO.

» Le malheureux qui m'a vendu m'a
» tenu le même langage .... Cepen-
» dant je ne sçais pourquoi ... Peut-
» être est-ce parce que je suis tombé
» si bas, & que je n'ai plus rien à crain-
» dre .... Non, ce n'est pas cela. Je
» puis cesser d'être Esclave quand je

» le voudrai. C'eſt quelque choſe de
» plus noble . . . Etant juſte moi-mê-
» me, je ſuis porté à penſer que tous
» les autres le ſont. Voilà ce qui m'in-
» vite à vous croire.

BLANDFORD.

» Vous pouvez prendre en moi une
» entiere confiance.

OROONOKO.

» Je vous crois en effet. Par ce que
» je connois de vous, vous êtes raiſon-
» nable. Il n'y a que les fous qui ſoient
» des frippons, & qui vivent d'intri-
» gues. Les Hommes ſages peuvent
» proſpérer ſans cela, & être honnê-
» tes.

BLANDFORT *à part.*

» Ils ne prendront pas tous vos con-
« ſeils

OROONOKO.

» Vous connoiſſez mon Hiſtoire, &
» vous dites que mes malheurs vous
» rendent mon ami. C'eſt un nom qui
» vous apprendra ce que vous vous de-
» vez à vous-même & à moi.

BLANDFORD.

» Oui, je m'étudierai à mériter vo-
» tre amitié. Lorſque notre noble Gou-
» verneur arrivera, vous n'aurez pas

» besoin auprès de lui de l'intérêt que » je prens à vous. Il est trop genereux » pour ne pas sentir l'infâme trahison » que l'on vous a faite. Mais soyez assu- » ré que j'userai de tout mon pouvoir » pour trouver les moyens de vous ren- » voyer dans votre Pays.

OROONOKO.

» Je vous remercie, Monsieur, mais je » ne puis retenir mes larmes . . . . mes » pauvres Amis sont dans les fers , » leurs chaînes sont pésantes. Ils n'au- » ront pas trouvé un si bon Maître. Puis- » je vous demander , Monsieur , ce » qu'ils sont devenus ? Peut-être ne » le devrois-je pas ; vous pardonne- » rez à un Etranger.

BLANDFORD.

» Soyez tranquille, je m'en infor- » merai, & je ferai de mon mieux pour » qu'on les traite avec douceur.

OROONOKO.

» Je vous remercie encore une fois ; » vous m'offrez toutes les consolations » qui peuvent ranimer mes espérances, « & me faire attendre un jour plus heu- « reux. Vous faites pour moi tout ce « que peut faire un ami officieux. Mais » je suis dévoré d'un chagrin auquel il » n'est point de remede.

BLANDFORD.

» Que sçavez-vous ? Il ne faut dé-
» sespérer de rien.

OROONOKO.

» Pouvez-vous ressusciter les morts ;
» poursuivre & atteindre les aîles du
» tems & ramener les heures, les jours
» & les années où je me suis vu heu-
» reux.

BLANDFORD.

» Il est vrai que cela ne se peut
» faire.

OROONOKO.

» Non, on ne peut rien faire pour
» moi. (*s'agenouillant & baisant la ter-*
» *re*) O toi Divinité que j'adore ! So-
» leil toujours glorieux ! si elle est en-
» core sur la terre, envoyes-moi un
» rayon de ta Puissance qui voit tout,
» pour m'éclairer jusqu'à elle ; ou si
» la Déesse ta Sœur a enlevé cette
» beauté au Ciel pour en faire une Etoi-
» le, dis-moi où elle brille, pour que
» je puisse passer des nuits à la con-
» templer.

BLANDFORD.

» Peut-être que je suis impoli, &
» que je vous importune.

OROONOKO.

» Non, c'eſt moi qui abuſe de vo-
« tre complaiſance. Mais je vous prie
» de me pardonner. Mon cœur ne peut
« contenir le chagrin qui l'oppreſſe, &
» je cherche à me ſoulager en vous en
» faiſant part. Ne pouvez-vous penſer
» à ce qui m'eſt plus cher que la liber-
» té, que mon Pays, que mes amis,
» que ma propre vie ? Voilà ce que j'ai
» perdu. La Femme la plus aimable,
» la plus tendre.

BLANDFORD.

» Que je vous plains !

OROONOKO.

« Oui, plaignez-moi. La pitié a quel-
» que choſe de tendre & qui tient de
» l'amour. Tout ſentiment de cette eſ-
« péce eſt bien reçu dans mon ame.
» Oui je ſuis à plaindre, & je veux
» que vous me plaigniez.

BLANDFORD.

« Je n'oſe vous demander plus qu'il
» ne vous plaît de me dire ; mais ſi
» vous jugez à propos de m'apprendre
» votre hiſtoire, je vous promets de
» partager vos malheurs, ſi je ne puis
» y apporter du reméde.

OROONOKO.

» Oui, tu as le cœur d'un honnête » homme, un cœur tendre & compa» tiſſant. J'avois beſoin d'un Ami tel » que toi, qui daigne m'écouter & me » laiſſe parler tout le jour de mon » Imoïnda. Je te dirai tout du com» mencement juſqu'à la fin, & je te » prie prêtes-moi attention.

BLANDFORD.

» Je m'intéreſſe ſenſiblement à ce qui » vous touche.

OROONOKO.

» Il y avoit un Etranger à la Cour » de mon Pere très-eſtimé & très-con» ſidéré, c'étoit un Blanc, le premier » que j'aye vu de votre couleur. Il » changea ſes Dieux pour les nôtres, » & ſe rendit bien-tôt ſi conſidérable » & par ſes vertus & par la réputation » qu'il acquit dans nos Troupes, qu'il » les a toujours commandées depuis dans » toutes les Guerres que mon Pere a euës. » Je fus élévé ſous lui. Un jour fatal les » Armées ſe joignant, comme il mar» choit devant moi, il reçut dans le ſein » un dard empoiſonné qui m'étoit adreſ» ſé. Il mourut dans mes bras. Je vous » fatigue déja.

BLANDFORD.

» Continuez, je vous prie.

OROONOKO.

» Il laiſſa une Fille unique qu'il avoit « emmenée enfant d'Angola. Lorſque « je revins à la Cour, heureux conqué- » rant, l'humanité m'obligea de faire » compliment à cette triſte Fille ſur la » perte d'un Pere qui avoit peri pour me » ſauver. Mais lorſque je la vis & que » je l'entendis parler, je m'offris moi- » même en ſacrifice. Elle baiſſa les yeux, » & rougit. Je m'étonnai, & j'adorai. » Le pouvoir ſacré qui me ſubjugua, » inſpira ma langue & toucha ſon cœur. » L'amour ſe rendit maître de tous nos » ſentimens & de tous nos diſcours.

BLANDFORD.

» Alors vous étiez heureux.

OROONOKO.

» Le plus heureux de tous les Mor- « tels. Je l'épouſai, & quoique la cou- » tume de mon Pays me permit plu- » ſieurs Femmes, je jurai de n'en con- » noître jamais d'autre qu'elle. Elle de- » vint enceinte, & je n'en devins que » plus heureux. O ma chere Imoïnda! » Mais mon bonheur étoit trop grand » pour être durable. Sa fatale Beauté

» parvint aux oreilles de mon Pere: il » la fit venir à ſa Cour , Cour déteſta- » ble ! où aucune Femme ne paroît que » pour ſatisfaire ſes paſſions effrénées. » Comme il brûloit de la poſſéder, elle » fut obligée de s'avouer ma Femme. » Le Roi furieux n'oſa commettre un » inceſte; mais déſeſpéré de ne pouvoir » jouir de ce qu'il déſiroit, il l'empoi- « ſonna, ou l'envoya (car je n'ai pu ap- » prendre ce qu'elle eſt devenuë) ſi « loin que je n'ai plus d'eſpérance de » la revoir jamais.

BLANDFORD.

» Quel Pere barbare ! le récit de vos » aventures m'étonne autant qu'il m'at- » tendroit.

OROONOKO.

» J'ai fini. Je ne vous en importune- » rai pas davantage. Quelques ſoupirs » ſeulement de tems en tems m'échap- » peront malgré moi. Ce ſera tout.

Stan-More arrive.

STAN-MORE.

» Blandford, le Lieutenant du Gou- » verneur eſt allé à votre Plantation. Il » vous prie d'amener avec vous l'Eſcla- » ve Royal. Il dit que la vuë de ſa belle » Maîtreſſe a de quoi ſatisfaire un Prin-

« ce. Il veut ſçavoir ce qu'il en penſera;

OROONOKO.

» Eſt-il amoureux ?

BLANDFORD.

» Il le dit ; il flatte une belle Eſcla-
« ve que j'ai, & l'appelle ſa Maîtreſſe.

OROONOKO.

» A-t-il donc beſoin de la flatter
» pour l'appeller ſa Maîtreſſe ? Je plains
» l'homme orgueilleux qui croit qu'il
» eſt audeſſous de lui d'être amoureux.
» Quoi qu'elle ne ſoit qu'une Eſclave
» elle peut le mériter.

BLANDFORD.

» Vous en jugerez quand vous la ver-
» rez, Monſieur.

OROONOKO.

» Je vous ſuis. *Ils s'en vont.*

J'ai Monſieur autant d'empreſſement, d'apprendre l'effet que ces deux Scenes auront fait ſur vous, que le Lieutenant en a de ſçavoir comment Oroonoko trouvera cette belle Eſclave que vous vous doutez bien être Imoïnda elle-même.

Le noble Rolle que joue ici Blandford d'Ami & de Protecteur des malheureux, eſt également ſoutenu, & agiſſant dans toute la Piece. L'Auteur

y a peint des traits les plus touchans & les plus ſorts, la premiere de toutes les vertus ; & diſons-le à l'honneur des Anglois, celle qui caractériſe le plus leur Nation, l'humanité. Quel dommage que ſur leur Théâtre de ſi beaux modèles de vertu ayent ſouvent pour contraſtes les portraits les plus ſcandaleux du vice ! & que des Piéces où ſe trouvent les Maximes les plus ſages, & les exemples les plus inſtructifs, ſoient cependant dangereuſes pour les Mœurs, par les Scenes licentieuſes qui y ſont entremêlées !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR.

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVII.

A Monſieur DE BUFFON. *De l'Agriculture & des Plantations, de la Religion des Guebres.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

L'Agriculture eſt une voie lente, mais ſûre de s'enrichir ; les biens que la Terre produit ſont la récompenſe de celui qui la cultive. Les Anglois en cela plus ſenſés que nous, regardent cette maniére d'augmenter leurs Revenus comme la premiere de toutes : pluſieurs gens riches parmi eux s'adonnent aux ſoins de la Campagne, & ils deviennent fort puiſſans. Ils ſuivent l'exemple des Anciens Patriarches, & comme eux ils augmentent l'Héritage qu'ils laiſſent à leurs Enfans. J'ai connu dans la Province de Dardy, un Gentil-homme qui a acquis de grands biens par une occupation auſſi louable. Il ne

s'eſt pas contenté de faire mieux labourer ſes Champs que ſes Voiſins, il les a fait fouiller, & le fond de ſa Terre eſt devenu pour lui un Tréſor : il y a trouvé une Mine de Charbon qui lui rapporte encore plus que ſes nombreux Troupeaux & la récolte abondante de ſes Bleds. Nous achetons des Anglois le Charbon de Terre dont nous avons beſoin pour nos Forges, nous en trouverions dans nos Provinces, ſi nous prenions la peine d'en chercher. Combien d'hommes multiplieroient leurs richeſſes, s'ils profitoient du ſage exemple que nous donnent les Anglois ?

Vous faites, vous Monſieur, par goût pour tout ce qui peut être utile aux hommes, ce que d'autres ne font que pour leur avantage particulier ; c'eſt ainſi qu'à Mont-Bard, où les Architectes de cette Tour, qui depuis tant de Siécles brave l'injure des tems, n'avoient vû que des Pierres, vous avez trouvé une Carriére de Marbre qui enrichira les Habitans de cette Ville, & épargnera beaucoup d'argent à ceux de Dijon, qui étoient obligés d'en faire venir de fort loin.

J'apprens avec plaiſir, que votre Pé-

piniere de Mont-Bard eſt deſtinée à l'utilité de ce Peuple, qui ne la regardoit que comme un objet de curioſité. Les Etats de la Province de Bourgogne en l'acquérant, ont ſagement fait, de vous en laiſſer la direction. Ainſi, ſans autre intérêt que le plaiſir que vous prenez à cette partie de l'Agriculture, vous continuerez à ſatisfaire la paſſion que vous avez pour les Plantations; le Laboureur qui n'a pas le loiſir, ou qui ne connoît pas l'Art de cultiver de jeunes Plans, les recevra par ordre des Elûs des mains des Jardiniers, tout ptêts à lui donner du fruit. Une Politique auſſi ſage que bien-faiſante, pouvoit ſeule dicter un pareil établiſſement. L'appas qu'il offre au Particulier qui ne cherche que ſon intérêt, fait celui de la Société auquel il ne penſe pas. Quelle ſatisfaction n'aurez-vous pas vous-même un jour de voir toute la Province peuplée d'Arbres que vous aurez ſemés! En cela vous imitez le grand Cyrus, qui planta d'Arbres fruitiers toute l'Aſie mineure.

Votre goût & celui des Anglois pour les Plantations, me rappellent les Mœurs de ces Peuples qui en faiſoient autrefois la principale partie de leur Diſci-

pline Religieuſe. Je veux parler des Guébres ou des Péris, car ſous un nom différent c'eſt la même Nation, dont il s'eſt encore conſervé quelques reſtes dans les Montagnes de Perſe. De toutes les Religions ſucceſſivement imaginées par ceux qui ont pris l'erreur pour la vérité, peut-être n'y en a-t-il point eû de moins déraiſonnable que la leur; ils adoroient le Soleil, & ceux qui ont eû le malheur de ne pas connoître le vrai Dieu, paroiſſent plus excuſables que les autres, d'avoir pris pour l'Etre ſuprême celui, qui, donnant la lumiere, paroît donner la vie à toute choſe, & qui ſemble par-là être le Pere & le Bienfaiсteur de toute la Nature. A l'égard de leur Morale, ſi elle n'étoit pas conforme en tout aux Préceptes de la Philoſophie auſtere, elle s'accordoit du moins avec la plus ſaine Politique. Selon leurs Principes, les Actes qui plaiſoient le plus à l'Etre qui étoit l'Ame de l'Univers, c'étoit de donner la vie à de nouveaux Etres, ſoit en augmentant le nombre des Citoyens, ſoit en plantant des Arbres. Ceux qui faiſoient profeſſion de vivre le plus Religieuſement, paſſoient leur tems à défricher

les Terres, & à raccommoder les Grands Chemins. Jugez, Monſieur, combien de pareilles pratiques de dévotion devoient être utiles à un Etat. Tantôt une Société d'Hommes fervents entreprenoient de changer un Champ ingrat dans un Jardin fertile, tantôt des Villes entiéres témoignoient leur piété en plantant de nouvelles Forêts. Je vois par les effets de ce zèle Religieux, les Côteaux chargés de Vignes, les Champs donner d'abondantes Moiſſons, les Chemins bordés d'Arbres fruitiers, & le miel & le lait couler, pour ainſi dire, dans les Prairies. L'Etat s'enrichit à meſure que le Pays s'embellit, le Payſan eſt dans l'abondance, le Commerce fleurit, la Nation devient de jour en jour plus puiſſante; voyez que d'avantages, purement humains à la vérité, réſultoient des Principes de cette Religion! La Perſe étoit alors le Jardin de l'Orient, & ſi les fruits de ce vaſte Pays ſont ſi renommés, s'il a eu l'avantage d'être la pépiniere originaire de ceux qui ſont le plus eſtimés en Europe *. C'eſt peut-être autant parce qu'il a été cultivé par

* *Malum Perſicum*, la Pêche. *Malum Armeniacum*, l'Abricot, &c.

ces

ces Sages Idolâtres, que parce que la qualité du Climat leur eſt favorable. Le Mahométiſme qui a exterminé par le Glaive cette Nation douce & bienfaiſante, eſt au contraire une des Religions les plus nuiſibles à la Société. Les Turcs ont dévaſté les Provinces qu'ils ont conquiſes; les Serrails de ces Infidéles, ces Palais de leurs plaiſirs, ſont les Tombeaux du Genre humain. D'ailleurs je vous demande ſi de féconder des Terres & d'enrichir un Pays, ne ſont pas des choſes meilleures en ſoi que toutes les Ablutions Muſulmanes.

N'en doutons point, Monſieur, c'eſt faire une Œuvre agréable au Créateur que de travailler à l'avantage de ſes Créatures, en multipliant ces richeſſes dont la Terre ne ſe pare que pour nous les offrir. Dieu ne conſtruiſit pas des Palais pour nos premiers Peres, il les plaça dans un Jardin délicieux: ſi en punition de leur déſobéiſſance il a condamné leurs Deſcendans à manger leur pain à la ſueur de leur front, il a adouci en Pere la Sentence qu'il avoit portée en Juge. L'Homme plante, mais Dieu arroſe. Celui qui a ſemé avec

peine recueille ſouvent avec joie. La terre rend à l'Homme le ſalaire de ſon travail & le prix de ſon induſtrie.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LVIII.

A Monſieur le Préſident BOUHIER, *ſur la Réformation en Angleterre, ſes influences ſur les Mœurs & le dangéreux abus de la Preſſe.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

QUELQUES éloges que les Anglois donnent à Crammer & aux autres Docteurs qui ont introduit la Réformation en Angleterre, ils ne ſont aux yeux d'un homme raiſonnable que de véritables Enthouſiaſtes : s'ils n'euſſent été ſecondés par ceux qu'animoit la cupidité d'envahir les biens des Moines ou l'eſprit d'irréligion, ils ne fuſſent jamais venus à bout de leurs deſſeins. Ce n'eſt pas le déſir de la réforme qui a opéré ce grand changement dans la Nation, c'eſt le déſir du changement qui y a établi la Réforme.

Ces nouveaux Docteurs n'avoient

pas encore entiérement séduit le Peuple, lorsque les Grands s'unirent pour revêtir de l'autorité des Loix une Doctrine qui les enrichissoit des dépouilles de l'Eglise. L'intérêt temporel fascine les yeux de la plûpart des hommes, & ne leur permet pas de distinguer leur véritable intérêt spirituel. Voilà ce qui fit que les Pairs d'Angleterre embrasférent avec joie la Religion du Souverain. Cependant il s'en est peu fallu que dans le Siécle dernier, la Prétenduë Réformation n'y ait été détruite. Si Jacques II, eût été mieux conseillé, s'il eût tenté les voies de la douceur au lieu de risquer celles de la violence; en un mot, s'il eût eu autant de prudence que de zèle, l'Angleterre seroit peut-être aujourd'hui Catholique.

Je n'examinerai point ici les raisons qui ont porté les Anglois à embrasser la Réformation; je suis trop convaincu qu'ils ont pris les ténébres pour la lumiére, & quitté le chemin de la vérité pour entrer dans les voies de l'erreur. Je ne prétens pas porter une main profane à l'encensoir, & je laisse à nos Théologiens à les combattre; mais la

Morale eſt du reſſort de tout Etre raiſonnable ; découvrons donc, s'il ſe peut ce qu'a produit à cet égard cette Réformation tant vantée. Les Mœurs du Clergé & du Peuple, ſont-elles véritablement plus pures en Angleterre qu'elles ne l'étoient dans les tems qui l'ont précédée, ou qu'elles ne le ſont aujourd'hui parmi nous ?

On ſe tromperoit ſi l'on croyoit le Clergé Anglican plus réformé que le nôtre. Les Eccléſiaſtiques prétendent ici que les reproches continuels qu'on leur fait, ne ſont fondés que ſur la haine qu'on leur porte, & qu'on ne les hait que parce qu'ils font leur devoir. Mais je demanderois volontiers à leurs Evêques s'il eſt de leur devoir de ſacrifier tout à leur ambition ; & au Clergé du ſecond ordre, ſi la crapule où vivent la plûpart, n'a rien en ſoi de condamnable & de deshonorant pour des Eccléſiaſtiques. Il y a de l'indiſcrétion à ſe plaindre du mépris que l'on s'attire ; & doit-on trouver étrange que le Peuple ne reſpecte pas aſſez un Etat que ceux qui le profeſſent ne reſpectent pas eux-même ?

Les Anglois ſont ſcandaliſés de voir

en Italie des Cardinaux à l'Opéra, & de trouver à Paris quelques Abbés aux Répréſentations de Polieucte ou d'Athalie, du Miſantrope ou des Femmes Sçavantes; on ne peut nier que ceux du Clergé qui aſſiſtent à ces Spectacles Mondains, ne ſe rélâchent en cela de la Diſcipline de l'Egliſe. Mais que peut-on penſer de celle du Clergé Anglican, lorſque l'on voit à Londres les Caffés & les Cabarets de toute eſpéce remplis d'Eccléſiaſtiques! Tel eſt l'effet du préjugé, ce Miniſtre qui ne voudroit pas aſſiſter à un Opéra Italien, qui dans le fonds n'eſt qu'un Concert de Muſique, ne craint pas de paſſer la journée à fumer & à boire, dans des lieux où ſe tiennent les diſcours les plus diſſolus, & où le Vice qui le dégrade, le rend l'objet du ſcandale des honnêtes gens, & le jouet des Libertins.

Le Mariage des Prêtres eſt le ſeul changement remarquable que la Réformation ait produit dans le Clergé d'Angleterre. Je ne prendrai pas pour Régle les Déciſions de l'Egliſe Catholique, que les Anglois ne veulent pas reconnoître, mais celles d'une ſaine Po-

litique à laquelle ils devroient ſe ſoumettre, & de l'expérience qui ne nous trompe guères dans les choſes de ce monde : le Mariage des Eccléſiaſtiques diminue le reſpect qu'on auroit pour eux. Les travers d'une Femme font ſouvent ici tomber un Miniſtre dans un mépris qui rejaillit ſur ſon Caractére. Le Libertinage de la Fille d'un Evêque, le rendent l'objet des plaiſanteries les plus indécentes.

On remarque ici qu'une partie des Filles que le malheur plonge dans le déréglement, ſont des Filles d'Eccléſiaſtiques. La raiſon en eſt ſenſible. Ce Docteur de Collége à qui un Evêché apporte trente mille livres de rente ; les emploie moins en Oeuvres charitables, qu'à s'entretenir lui & ſes Enfans dans les plaiſirs & la molleſſe. Comme il a vécu dans la diſſipation, il meurt dans la pauvreté. Par où peuvent ſe tirer des Filles ainſi élévées, de la miſére où elles tombent à la mort de leur Pere ? Par le chemin du Vice ; c'eſt de tous le plus frayé, parce que c'eſt le plus facile. Souvent même la meilleure éducation ne tient point contre le be-

ſoin. Le Sexe eſt foible & la Vertu demande du courage. Il en faut beaucoup pour lutter contre la néceſſité.

On a fait ici ce qu'on a pû pour remédier à ce ſcandale. En 1678. Charles II, établit une Compagnie de Charité pour le ſoulagement des Veuves & des Enfans d'Eccléſiaſtiques, qui n'ont pas de quoi vivre. Mais ici comme ailleurs, la plûpart des Fondations en faveur des Pauvres ne ſervent qu'à enrichir ceux qui en ont l'adminiſtration.

Les Hommes raiſonnables ſatisfaits des ridicules que la Nature a attachés à chaque individu, ſe mettent le moins qu'ils peuvent dans la néceſſité de répondre de ceux des autres. C'eſt peut-être cette raiſon qui de tout tems a empêché la plûpart des Philoſophes & des Hommes célébres de ſe marier. Un Grand Homme auprès du Peuple, perd du reſpect qui lui eſt dû à meſure qu'il a plus de choſes communes avec les autres hommes. Je crois en effet qu'une Madame Newton & une Madame de Fontenelle, dans l'eſprit de bien des gens, feroient tort aux Hommes

Hommes Illuſtres dont elles porteroient le nom *.

Le Mariage met ſouvent des entraves aux qualités des Grands Hommes ; ceux qui ſont libres de ce joug, travaillent davantage à faire paſſer leur mémoire à la poſtérité. Il n'y a pas à craindre que cette Remarque faſſe perdre des Sujets à l'Etat, ceux qu'elle regarde ſont rares : la Nature n'en produit pas

* LETTRE *de Madame de* FONTENELLE, *à Mr. l'Abbé* LE BLANC.

Du Neant &c.

Je ſuis, Monſieur, quoique je ne ſois point, ſi glorieuſe de ce que vous m'avez miſe, en quelque ſorte de parallele avec Madame *Newton*, autre perſonne de mon eſpéce, qu'il faut abſolument que je vous en marque ma reconnoiſſance. La Vanité perce juſques dans le Néant ! Il eſt vrai que la Dame vis à vis de qui vous me mettez, n'eût pas apparemment voulu me recevoir pour ſa Femme-de-Chambre, mais n'importe, je m'en tiens à votre jugement. Mon cher petit Mari en mourra de joie, & je vous aurai encore l'obligation de me l'envoyer ici. Adieu, Monſieur, je finis ſans Cérémonie. Si les Morts n'aiment pas à dire des Paroles inutiles, à plus forte raiſon ceux qui n'ont pas ſeulement l'avantage d'être morts.

plusieurs dans le même Siecle.

Nous devons ce qui a été fait de plus recommandable pour la Société à des Hommes qui n'avoient point d'Enfans. Ceux qui par leur état ne peuvent fixer sur une seule personne le penchant secret qui nous porte à aimer, sont communément plus humains & plus charitables que les autres. C'est une nouvelle raison qui décide en faveur du Célibat des Ecclésiastiques. Ils doivent être d'autant plus animés de l'esprit de charité que demande leur Ministere, qu'ils n'en sont détournés par aucune affection mondaine. Le célèbre Bacon lui-même, le regarde comme le seul état qui leur convienne. *Il est rare*, dit-il, *qu'on s'occupe à arroser des Plantes, lorsque l'on a besoin de l'eau pour soi-même.*

A l'égard du Peuple, on ne peut nier qu'en Angleterre, il ne soit aujourd'hui plus corrompu dans ses Mœurs, qu'il ne l'étoit avant la Réformation. La Liberté y a introduit la licence, & la licence y fait régner toutes sortes de Vices. Et comment le Peuple auroit-il honte de ceux dont le Clergé ne rougit pas!

On peut dire que les premiers Réformateurs ont plus ſuivi la Lettre que l'eſprit de l'Evangile. Ils n'ont pas aſſez médité cette grande Maxime, qu'*il faut adorer Dieu en eſprit & en vérité*. Ils ont préféré l'eſprit ſervile du Judaïſme à l'eſprit de Charité qui eſt le fondement du Chriſtianiſme. Ils ont preſcrit l'obſervation du Dimanche comme les Juifs celle du Sabat ; ils ont fait des crimes, des choſes en elles-mêmes les plus innocentes. Un Gentilhomme ne peut un jour de Dimanche tirer une perdrix dans ſon Parc, ſans ſcandaliſer toute ſa Paroiſſe. Ainſi voulant ſoumettre les eſprits à des Regles trop ſeveres, ils les réduiſent à la néceſſité de les violer ſans ceſſe.

La Diſcipline de nôtre Egliſe, plus éclairée & plus ſage, ſçait compatir à propos à la foibleſſe humaine. Après avoir rempli les devoirs qu'elle nous impoſe, elle nous permet des amuſemens qui n'ont rien de criminel. Elle nous apprend à connoître l'Eſprit qui vivifie, au lieu de nous attacher ſervilement à la Lettre qui tue.

Quel effet a donc véritablement produit la Réformation en Angleterre ?

Celui d'y détruire presqu'entierement la Religion. Elle a ouvert la porte à plusieurs Sectes, toutes plus extravagantes les unes que les autres. Ceux qui secouent le joug de l'obéissance, ne peuvent se promettre d'y soumettre les autres. Chacun a voulu user du droit que les Réformateurs s'étoient arrogés ; leur Doctrine a été réformée à son tour. L'Autorité des Peres & des Conciles ne les avoit pas arrêtés, la leur n'a point été respectée. Ils ont soumis l'Ecriture au jugement du Peuple, & chaque particulier l'a interprêtée à sa maniere.

Il est dangereux de trop écouter la raison humaine. Sa confiance lui fait faire un mauvais emploi de ses forces : elle est plus propre à détruire qu'à édifier. Les Anglois n'ont pas moins donné carriere à leur génie en fait de Religion, qu'en toute autre matiere, & dans un Pays où chacun peut se faire une Religion à sa fantaisie, il n'y en a bientôt plus aucune. Lipse remarque qu'il y avoit à Rome six cens différentes Religions. Si le même scandale ne regne pas encore en Angleterre, en combien de Sectes n'est pas divi-

ſée celle que l'on y profeſſe ?

La Tolérance, qui, en Hollande, produit la Paix & l'Union entre ceux de différentes Sectes, a ici un effet tout contraire. Le Caractere des Anglois qui eſt plus turbulent, y pourroit influer ; mais il faut remonter à la nature de leur Gouvernement pour en trouver la véritable cauſe. Les Non-Conformiſtes ne ſe ſont plus d'une fois réunis contre le Parti dominant, que parce qu'ils voyent à regret les Evêques partager avec les Grands du Royaume une partie de la Légiſlature, & en poſſeſſion de tous les honneurs & de toutes les richeſſes qui ſont reſtées à l'Egliſe. Tout ce qu'on peut dire en faveur des premiers, c'eſt que ceux mêmes que la ſimplicité Evangelique en éloigne, ne peuvent les ſouffrir entre les mains des autres.

Ces différens Sèctaires ſemblent ne ſe ménager réciproquement, que pour réunir leurs efforts contre l'Egliſe dominante : pour diminuer ſon autorité, ils tâchent de la rendre mépriſable. Leur zèle incendiaire plutôt que Religieux, ſoufle continuellement le feu qui a déja embraſé tout l'Etat.

Quand il feroit vrai, politiquement parlant, que la Tolérance n'eft pas dangéreufe où il y a plufieurs Partis, elle l'eft du moins dans un Etat où il n'y en a que deux. Les Hommes font toujours des Hommes; celui qui a la Puiffance en abufe. Le parti qui fe plaint de la Perfécution, l'exerceroit s'il étoit le plus fort.

La liberté de la Preffe, fi avantageufe pour la recherche de la Vérité, devient, par l'abus qu'on en fait, extrêmement pernicieufe pour la Religion. L'Imprimerie qui a fi fort contribué à l'établiffement de la Réformation, peut devenir encore plus funefte à l'Angleterre. On imprime ici publiquement les livres les plus dangereux. Il feroit de la Sageffe du Parlement de mettre un frein à la Licence des Ecrivains, qui ne tend pas moins à la dépravation des Mœurs, qu'au renverfement de la Religion.

Mille Auteurs, fous prétexte d'apprendre à *Penfer librement*, profitent de la liberté qu'ils ont de tout examiner, pour attaquer ouvertement ce que la Religion Chretienne a de plus Sacré, & les Articles mêmes qui font

reçus de toutes les Communions. On traite ici tous les jours comme des matieres de Spéculation, ou comme des points de Controverſe, la Doctrine de la Trinité, la Divinité de Jeſus-Chriſt, l'Immortalité de l'Ame. Il vient de paroître un livre, où l'on nie la vérité de toute Révélation. Entre les rigueurs de l'Inquiſition, & les excès d'une pareille Licence, il eſt des voyes que la Religion permet, & que le bon ordre exige pour arrêter le cours de ces Livres ſcandaleux. Les Anglois, moins ſages que les Payens, permettent de renverſer & la Religion qu'ils profeſſent, & les Principes mêmes de la Morale, d'où dépendent les Vertus & les Vices, le bon ordre de l'Etat & la tranquillité des Particuliers.

C'eſt cette extrême Licence qui eſt cauſe qu'il n'y a preſque plus de Religion en Angleterre parmi les gens du monde. Le Déiſme y paroît celle de ceux qui en ont une. A l'égard du Peuple, il en a peut-être encore autant qu'en aucun Pays; mais la conſervera-t-il toujours, & le Poiſon ne peut-il pas le gagner inſenſiblement à me-

ſure que la corruption dévient plus générale? Que ne doit-on pas craindre de la contagion de l'exemple?

Le Parlement, au lieu de ſonger à guerir ce mal, ne cherche qu'à le pallier. Pour faſciner les yeux du Peuple, & ne lui pas laiſſer voir le changement qui ſe fait dans la Nation à meſure que la Religion diminue & s'anéantit, on éleve de nouveaux Temples au Dieu des Chrétiens *; mais ce n'eſt plus la piété ſainte qui en poſe les fondemens, c'eſt la profane Politique. A en juger par la quantité d'Egliſes qui ſont dans Londres, on croiroit que c'eſt la Ville du Monde où il y a le plus de Religion; à voir combien peu elles ſont fréquentées, & quel eſt l'aviliſſement du Clergé; à voir avec quelle irrévérence cette même Religion eſt traitée dans les Ecrits qui paroiſſent ici tous les jours, on doit craindre qu'elle ne ſubſiſte pas encore long-tems en Angleterre, ſi l'on ne réprime une Licence ſi dangereuſe.

Peut-être feroit-ce ici le lieu de

* Sous la Reine Anne, le Parlement donna un Acte pour bâtir cinquante nouvelles Paroiſſes à Londres.

ſe plaindre du peu de ſincérité des Théologiens & des Prédicateurs de ce Pays-ci. On ne peut s'empêcher de les ſoupçonner ou de mauvaiſe foi ſur ce qui regarde leur Nation, ou d'ignorance ſur ce qui regarde les autres.

Parmi les torrens d'injures qu'ils vomiſſent ſans ceſſe contre nous, ils nous reprochent ſur-tout l'Athéiſme & le Déiſme, comme les ſuites de notre attachement à la Religion de nos Peres. A les en croire, c'eſt dans les Pays Catholiques, c'eſt ſurtout en France, en Eſpagne & en Italie que ſe trouve le plus grand nombre d'Athées. Le ſage Docteur TILLOTSON lui-même, n'a pas craint de nous faire un reproche ſi peu ſenſé. Il avance avec autant de confiance que peu de fondement, dans un de ſes Sermons, que la Religion Catholique conduit directement à l'Athéiſme ; & peut-être en cela cet illuſtre Archevêque de Cantorbery eſt-il plus ſuſpect de mauvaiſe foi que d'erreur. Du moins ce n'eſt pas là ni le langage d'un écrivain, ni celui d'un habile Controverſiſte. Traiter tous ceux qu'il appelle *Papiſtes*,

d'Athées, ce n'eſt pas raiſonner, c'eſt dire des injures. Si on lui répondoit qu'il y a aujourd'hui plus d'Athées en Angleterre que dans tout le reſte de l'Europe, & que c'eſt peut-être une ſuite de la Réformation, ce ſeroit un Paradoxe dont il ne ſeroit pas ſi difficile de lui fournir la preuve. Si elle n'a pas conduit directement, elle a du moins donné lieu à la Licence qui y regne aujourd'hui, & qui favoriſe l'Irréligon; & l'Irréligion eſt la ſource de la dépravation des Mœurs. En tout cas, on peut oppoſer au témoignage du célebre Tillotſon, celui d'un autre Prélat d'Angleterre, qui n'eſt pas moins illuſtre. *Toutes les Obſervations* dit le Docteur Burnet, *que j'ai faites en ma vie par rapport à la Réformation me font penſer qu'elle a beaucoup moins à craindre des dangers du dehors que des diviſions du dedans, qui ont preſque entiérement éteint le Chriſtianiſme parmi nous.* *

* Ces deux Docteurs Tillotſon & Burnet ont eux-mêmes été accuſés publiquement d'Athéiſme. Voyez *Lesley's charge of Socinianism aguinſt. Tillotſon and Burnet. Hicke's Diſcourſe upon Tillotſon and Burnet.*

Ainſi, les Réformateurs Anglois ont fait comme ces Medecins ignorans, qui détruiſent les bonnes humeurs en même-tems que les mauvaiſes, & tuent les Malades au lieu de les guérir. Sous prétexte d'extirper la Superſtition de leur Pays, ils y ont, contre leurs propres intentions, détruit la Religion même. En voulant éviter un écueil, la Raiſon humaine fait ſouvent naufrage à un autre plus dangereux. Les Hommes ne ſont que ténebres & qu'erreur, & s'égareront toujours ſans le flambeau de la Foi. Il n'eſt que trop vrai, Monſieur, pour le malheur de l'Angleterre, que la prétendue Réformation y a plutôt réformé le nombre des Chrétiens, que les Mœurs du Chriſtianiſme.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LIX.

A Monſieur DE CREBILLON. *Examen Critique de la Tragédie d'*HAMLET*, avec quelques Remarques ſur l'Auteur.*

De Londres, &c,

MONSIEUR,

SHAKESPEAR, ce Poëte ſi célèbre parmi les Anglois, n'a fait que ſuivre ſon génie dans ſes Ouvrages, & à proprement parler, il ne doit rien à l'imitation des Anciens; ils ne lui ont pourtant pas été abſolument inconnus, comme on le dit communément. On voit par ſa Tragédie de *JULES-CESAR* & par celle de *CORIOLAN*, qu'il étoit aſſez au fait de l'Hiſtoire & des Mœurs des Romains, & je doute que la reſſemblance qui ſe trouve entre celle d'*HAMLET* & l'Electre du Théâtre Grec, ne ſoit que l'effet du

hasard, ou plutôt il est aisé de reconnoître dans *HAMLET* le Personnage d'Oreste que Shakespear a accommodé à sa maniere. Vous en jugerez vous-même par l'Extrait que je vais vous en faire, & peut être ne serez-vous pas fâché de voir comment ce grand Poëte a manié un Sujet que vous avez traité si heureusement sur notre Théâtre.

Les principaux Acteurs de cette piece sont, *CLAUDE* Roi de Dannemark. *HAMLET*, Neveu de Claude & fils du dernier Roi. *GERTRUDE*, Reine de Dannemark & Mere d'Hamlet. *POLONIUS*, Grand Chambellan. *OPHELIE*, Fille de Polonius. *LAERTES*, Fils de Polonius. *HORATIO*, Ami d'Hamlet. *L'OMBRE* du Pere d'Hamlet, &c. La Scene est à *ELSINOOR*. M. Pope qui a donné une si belle Edition des Oeuvres de Shakespear, in 4°. dit que l'Histoire d'Hamlet *n'est pas de l'invention de ce Poëte, mais qu'il n'a pu découvrir d'où il l'a prise.* *

* Il y a apparence qu'il en a tiré le fond de quelque ancien Auteur Lombard, non seulement parce qu'on y trouve plusieurs noms Italiens ; mais parce qu'en effet il a emprunté

Dans la Tragédie Angloise de même que dans votre *ELECTRE*, il est question de venger la mort d'un Roi, qu'un Frere, également ambitieux & amoureux, a fait périr pour s'emparer de sa Couronne & de sa Femme, Hamlet, Roi de Dannemark, a été empoisonné par son Frere Claude, qui a épousé sa Veuve: Cette Princesse, de même que la coupable Clitemnestre, est complice des crimes de son nouvel Epoux.

Bernardo & Francisco, deux Soldats qui montent la garde dans la place du Palais, ouvrent la Scene; on vient les relever de sentinelle. Après qu'ils se sont demandé le *QUI VIVE* & l'heure qu'il est, un d'eux raconte à Horatio, leur Officier, qu'il a vû la nuit derniere un Esprit. Minuit sonne, & le Spectre paroît aussi-tôt: il a toute la ressemblance du Roi défunt, Pere d'Hamlet. Les Spectateurs

des Italiens plusieurs autres Pieces. La Tragédie de *Cimbeline*, est prise en partie du Décaméron de Bocace. L'intrigue de *Romeo & Juliet* d'une Nouvelle du Bandelle. L'Histoire d'*Othello* ou du *Maure de Venise*, se trouve dans les nouvelles de Cinthio.

ont aſſez de peine à ſe défendre de la Terreur que les Scenes de cette eſpece inſpirent dans Shakeſpéar. Il donne à ſes expreſſions une force qui étonne toûjours. Il anime les Phantômes qu'il fait paroître. C'eſt à la mauvaiſe éducation qu'il a reçue à la Campagne où il eſt né, que nous devons une partie des beautés de ſes Ouvrages. Il avoit l'imagination vive & forte, il poſſédoit au plus haut point le talent de peindre: C'eſt par là qu'il communique au Spectateur toutes les impreſſions des idées qui l'ont affecté lui-même dans ſa jeuneſſe. Les Objets du monde les plus ridicules, trois Sorcieres & leur Chauderon jouent un très-grand Rôle dans ſa Tragédie de *Macbeth*. Ce Poëte étoit parfaitement inſtruit de tout ce qui regarde les Sortileges, & a pris plaiſir à expoſer ſur le Théâtre, avec une ſorte de dignité, tout le ridicule des Myſteres du Sabat.

Sans taxer ici le goût de ceux qui s'amuſent de ces ſortes de Spectacles, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces Repréſentations d'Eſprits, d'Apparitions, de Prodiges, &c. qui ſont ſi fréquentes dans les Pieces de

Shakeſpear, & qui ont été ſi ſouvent répétées par les Poëtes qui l'ont ſuivi, ne peuvent être que dangéreuſes parce qu'elles frappent les imaginations foibles, & qu'elles les entretiennent dans l'habitude d'y croire. Si elles ſont plus d'effet en Angleterre, c'eſt peut-être parce que le peuple y eſt plus diſpoſé. Aujourd'hui les honnêtes-gens en Angleterre ne croyent peut-être pas aſſez, le Peuple y donne encore dans le défaut oppoſé. En cela les Anglois ſont comme les Chinois, dont la moitié ſont ſuperſtitieux, & les autres incrédules.

Quoi qu'il en ſoit, Horatio avertit le jeune Hamlet de l'Apparition de l'Ombre de ſon Pere. Ils ſe rendent le lendemain à Minuit dans la Place du Palais. Le Spectre s'y trouve auſſitôt qu'eux : le Prince lui parle du ton le plus pathétique. Il faudroit le talent de l'Auteur pour en exprimer toute la force en notre Langue, je ne me charge que de vous en rendre l'eſprit

Anges & Miniſtres de Dieu, deffendez-nous ! Soit que tu ſois un Etre bienfaiſant ou le Phantôme d'un Malheureux condamné à des ſupplices éternels, ſoit

ſoit que tu deſcendes du Ciel ou que tu ſortes de l'Enfer, quelque bonheur ou quelque malheur que tu nous annonces, tu as pris une forme ſi intéreſſante pour moi, que je veux te parler. Je t'appelle Hamlet, mon Roi, mon Pere, ô réponds-moi! &c.

L'Ombre s'éloigne, & fait ſigne au Prince de la ſuivre, le jeune Hamlet obéit. Quand ils ſont ſeuls, l'Ombre lui adreſſe ainſi la parole :

Je ſuis l'ame de ton Pere, condamnée pour un certain tems à errer ſur la Terre pendant la nuit, & le jour à être renfermée dans les flammes juſqu'à ce que j'aye expié les crimes que j'ai commis pendant ma vie. Ah! s'il m'étoit permis de te révéler les ſecrets de ma Priſon, je pourrois te dire des choſes dont le moindre mot te glaceroit le ſang & rempliroit ton ame de terreur, &c.

Par ce qui lui eſt révélé dans cet entretien, le jeune Prince apprend de quelle façon ſon Pere a été empoiſonné par ſon propre Frere, & la part qu'a la Reine à cet horrible attentat. L'Ombre d'Hamlet lui fait jurer de venger ſa mort. Le Prince après que le Spectre eſt diſparu exige de ceux qui

ont été témoins de ce qui s'eſt paſſé, un Serment de n'en rien dire. On entend même l'Ombre, qu'on ne voit plus, leur crier d'un ton terrible, de jurer. Ce qui fait un très-grand effet au Théâtre. C'eſt dans les Scenes de cette eſpece que Shakeſpear prouve bien qu'il étoit un grand Poëte; plus elles ſont contre la nature, plus il y employe d'art & de force pour s'y ſoutenir.

Au II. Acte, Hamlet avant que de rien entreprendre, ſe propoſe de faire exécuter par des Comédiens qu'on lui préſente, une piece qu'il a compoſée exprès ſur le Meurtre de ſon Pere & le crime de ſa Mere; il ſe défie du Spectre, il craint que ce ne ſoit une Âme damnée ſortie de l'Enfer uniquement pour lui faire commettre une mauvaiſe action. Il eſpere par l'effet que la Répréſentation fera ſur le Roi, découvrir s'il eſt en effet coupable du crime dont le Spectre l'a accuſé.

Cette piece ſe joue au III. Acte, devant le Roi, la Reine & toute la Cour. Le Roi troublé par ſes remords ne peut ſouffrir un ſpectacle qui lui retrace toute l'horreur de ſon for-

fait. Il sort, la Piéce n'est point achevée ; ainsi Hamlet reste convaincu du Crime du Roi.

La plus grande beauté de cet Acte, & peut-être de toute la Tragédie, est ce Monologue d'Hamlet si célébre ; où il examine si un homme malheureux doit se tuer ou non. M. de Voltaire en a donné une traduction en Vers où il a rendu toute la force de l'Original, ainsi vous trouverez bon que je vous y renvoye. *

Il y a aussi des beautés dans la Scene où le Roi se sent pressé de ses remords.

Que mon Crime est abominable ! Il souleve le Ciel contre moi. Par le Meurtre d'un Frere, je me suis attiré la plus terrible & la plus ancienne de toutes les Malédictions ...... Tous mes remords sont inutiles. Le tems qui affoiblit tout, ne peut en diminuer l'horreur. De quelle forme de Priere puis-je me servir ? O Ciel pardonnez-moi le Meurtre dont je me suis souillé ! Non il n'est pas possible qu'il exauce mes vœux, puisque je suis encore attaché aux objets qui me l'ont fait commettre, à ma Couronne & à

* *Mélanges de Littérature & de Philosophie.* Chap. XXI.

ma Reine. Hé comment fléchir la vengeance Céleste, tandis qu'on retient le fruit des forfaits qui allument son Courroux? Parmi les Hommes corrompus l'or peut faire pancher la Balance de la Justice, souvent même on voit le prix odieux du Crime acheter le silence de la Loi. Mais il n'en est pas ainsi là haut, &c.

Au milieu de toute cette agitation, ce Roi malheureux ne laisse pas de demander pardon, au moins du mieux qu'il lui est possible. Il se met à genoux pour se recommander aux Anges, Hamlet arrive dans le dessein de l'assassiner, mais le trouvant en prieres il n'en veut rien faire, de peur de l'envoyer en Paradis. *Le Scélérat*, dit-il, *a tué mon Pere, & moi son Fils unique, j'enverrois son Meurtrier au Ciel?.... Ce seroit une récompense & non pas une punition. Il a surpris mon Pere après une débauche de Table, la Conscience chargée de plusieurs offenses, & moi je le ferois périr dans un tems où son ame peut être purifiée & propre pour le passage de l'Eternité! Non, attendons un tems plus horrible; soit lorsqu'un excès de débauche le livrera au sommeil, soit dans les*

plaisirs incestueux de son lit, soit lorsqu'il jouera ou qu'il jurera ; en un mot, après quelque action qui soit absolument contraire au Salut. Alors je le ferai tomber de façon que ses talons se tournent vers le Ciel, & que son ame puisse être aussi damnée & aussi noire que l'Enfer où elle ira.

Je me rappelle que dans une comparaison de la Tragédie d'Electre de Sophocle & de celle d'Hamlet, M. l'Abbé Prevôt a loué le Poëte Anglois de ce que plus sage que le Poëte Grec, il fait défendre au jeune Hamlet, par l'Ombre qui lui apparoît au I. Acte, d'attenter aux jours de sa Mere.

Tu ne peux la punir sans te souiller d'un Crime ;
Il n'appartient qu'au Ciel de frapper la Victime.

C'est à peu près ce que le Spectre dit à Hamlet. Mais je suis surpris que ce judicieux Ecrivain n'ait point parlé de la faute que fait Shakespéar dans cette Scene du III. Acte, & qui peut être est plus grave pour un Poëte Chrétien, que celle de Sophocle ne l'étoit

pour un Auteur qui vivoit dans les ténébres du Paganisme. Hamlet ne veut tuer le meurtrier de son Pere que pour le damner. Je ne sçais même s'il n'y a pas dans ce sentiment de vengeance si rafiné, autant de puérilité que d'indécence. Une faute de cette espece n'a pas dû échapper au Critique François : s'il l'a apperçue, pourquoi la passer sous silence ? Les Auteurs Anglois ont leurs défauts comme leurs beautés : il est vrai qu'on ne peut être trop sur ses gardes dans la Critique, & qu'il vaut mieux être trop indulgent que trop févere. Mais pourquoi ne pas éviter tout excès ! En accordant à un Auteur les éloges qu'il mérite, il doit être permis de condamner en lui ce qu'il y a de vrayement condamnable.

Pour vous, Monsieur, qui dans votre Electre n'avez pas voulu démentir un fait connu de toute l'Antiquité, vous avez sçu l'employer avec tant d'art, que cet endroit est une des grandes beautés de votre Piéce. Shakespear n'a fait qu'éviter la difficulté que Sophocle n'avoit pu vaincre ; vous, plus adroit que l'un & l'autre, vous en

avez triomphé. Orefte, fuivant le fiftème Payen, pouffé, par la fatalité, & aveuglé par les fûries vengereffes, poignarde fa Mere fans le vouloir, au moment que cette Princeffe entreprend de retenir fon bras prêt à frapper Egifte. Malgré quelques Scenes que peut-être avez-vous un peu trop négligées; & quelles font les piéces parfaites à tous égards! votre Electre eft une des plus belles Tragédies qui ayent paru fur aucun Théâtre.

Je reviens à Shakefpear. La trifteffe d'Hamlet, & la fingularité affectée de fes Difcours, le font paffer pour fou aux yeux du Roi & de fa Mere. Il a à la fin du III. Acte une Scene avec la Reine, où il lui reproche le crime qu'elle a commis en des termes dont la violence l'épouvante. Comme il l'oblige à s'affeoir pour entendre fes reproches, la Reine effrayée de l'état où elle le voit, appelle à fon aide Polonius, le Grand Chambellan, qui s'étoit caché derriere la Tapifferie pour la fecourir en cas de befoin. Hamlet le tue. L'Ombre reparoît dans cette Scene, & n'y fait pas grand effet.

Cette mort donne lieu à une forte

de Comédie qui occupe la plus grande partie du IV. Acte. Ophelie fille de ce Seigneur, devient folle en apprenant sa mort. Elle est aimée d'Hamlet, mais si peu & d'une façon si singuliere, que ce n'est pas la peine d'en parler. La malheureuse Ophélie à qui la tête a tourné, vient en différentes Scenes pour faire, dire & chanter mille extravagances. Elle finit par se noyer. Laërtes son Frere n'apprend pas plutôt la mort de Polonius, qu'il se révolte contre le Roi qu'il en croit coupable. Claude détourne le coup dont il se voit menacé en lui apprenant que c'est Hamlet qui a assassiné le Grand Chambellan. Le Roi conseille à Laërtes de s'en venger, ce que celui-ci lui promet, & qu'il exécute comme vous le verrez.

Le V. Acte commence par un Dialogue entre deux Fossoyeurs. L'un dit qu'Adam est le premier qui ait été de leur profession ; l'autre veut sçavoir si Adam étoit Gentilhomme. Le premier demande quel est celui qui bâtit plus solidement qu'aucun Architecte ; le second répond que c'est celui qui fait une Potence ou qui creuse une

Fosse

Fosse ; après quelques autres propos de même espéce, que je crois pouvoir me dispenser de rapporter, on passe à cette Scene si vantée par les Anglois, entre Hamlet & l'un des Fossoyeurs. Elle commence par de misérables plaisanteries de la part du Fossoyeur, & finit du côté d'Hamlet par des lieux communs de Morale sur la vanité des Hommes, & sur l'égalité que la mort rétablit entr'eux ; le tout à l'occasion d'une Tête de mort que le Fossoyeur dit être celle d'un nommé Yorick, un Fou du Roi, qu'Hamlet dans son enfance a beaucoup connu. Shakespear étoit un grand génie; mais ce n'est pas dans cette Scene que j'en chercherois des preuves.

C'est dans cette fosse que doit être inhumé le corps de l'infortunée Ophélie. Les Prêtres & toute la suite du Convoi arrivent, & avec eux le Roi, la Reine & Hamlet. A peine le Corps d'Ophélie est-il mis en terre, que son Frere saute dans la Fosse ; Hamlet y saute après lui. On voit ce jeune Prince que l'on vient d'entendre un moment auparavant moraliser avec assez d'emphase, se colleter l'instant après avec Laërtes sur la Biére même qui

renferme le Corps de ſa Maîtreſſe :

J'aimois Ophélie, dit Hamlet ; *tout ce que quarante mille Freres peuvent éprouver de tendreſſe, n'égaleroit pas mon amour. Que veux-tu faire pour elle ? Veux-tu pleurer ? Veux-tu te battre ? Veux-tu te déchirer toi-même ? Veux-tu jeûner ? Veux-tu manger un Crocodile ? Je ferai tout ce que tu feras, &c.*

Je paſſe le reſte de cet Acte comme inutile, pour venir à la cataſtrophe. Le moyen de faire périr Hamlet, que le Roi & le Fils de Polonius ont imaginé, c'eſt de lui propoſer un défi, où Laërtes, ſous prétexte de montrer ſon adreſſe, doit venger ſur le Prince la mort de Polonius ſon Pere. Le Roi feint d'avoir parié ſix Chevaux de Barbarie contre ſix Epées de France, qu'Hamlet auroit l'avantage dans un pareil combat. Le jeune Prince l'accepte. Toute la Cour s'aſſemble dans le lieu où ils doivent ſe diſputer l'honneur des Armes. On y dreſſe une Table que l'on couvre de Vins de différentes eſpéces. Le Roi boit à la ſanté d'Hamlet. Il y a une Coupe empoiſonnée deſtinée pour ce Prince, dont la Reine boit par mégarde en voulant faire raiſon au Roi.

Les Combattans s'eſcriment de leur mieux au bruit des Tambours & des Trompettes. Laërtes a une épée empoiſonnée dont il bleſſe Hamlet, le Prince qui l'ignore, vient à bout de la lui arracher, mais il ſe trouve contraint de lui abandonner la ſienne. Par cet échange forcé des Epées, Hamlet armé du fer empoiſonné, en bleſſe à ſon tour le Fils de Polonius. Celui-ci ſçachant qu'il va périr, lui révéle ſon attentat. *Hamlet, je t'ai tué. Aucune Médecine dans le monde ne peut te ſauver. Tu n'as pas une demi-heure à vivre. Le Fer qui eſt dans ta main eſt empoiſonné. L'artifice criminel dont je me ſuis ſervi, eſt retombé ſur moi . . . . Ta Mere a bû le poiſon qui t'étoit préparé . . . . La parole me manque . . . . C'eſt le Roi plus que moi que tu dois accuſer de ta perte, &c.* Hamlet de cette même Epée poignarde le Meurtrier de ſon Pere. Ils meurent tous les uns après les autres, le Théâtre ſe trouve jonché de corps morts; & c'eſt à peu près ainſi que finiſſent pluſieurs autres Tragédies du même Auteur.

Je ne vous dirai pas combien de tems s'écoule pendant cette Piéce. Shakeſ-

pear lui-même n'auroit pu en rendre un compte bien exact. Je ne vous ai pas parlé d'un grand nombre de Scenes allongées ou étrangeres au sujet. Ce Poëte a fait peu d'Ouvrages dont il n'y ait les trois quarts à retrancher.

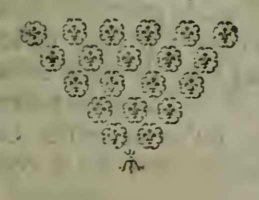
Voilà, Monsieur, quelles sont des Tragédies qui se jouent encore tous les jours sur le Théâtre de Londres & qui en font l'honneur ; il est vrai qu'à cet égard les Anglois nous ont précédés, & que Shakespear a travaillé dans un tems où nous n'avions pas même de Théâtre ; mais celui de nos Voisins n'a fait depuis que de foibles progrès. Si les Piéces de leurs Auteurs modernes sont plus régulieres, elle n'ont pas à beaucoup près les mêmes beautés que celles de Shakespear. Il a sçu peindre toutes les passions, excepté celle de l'amour. S'il révolte par les petitesses qui lui sont familieres, il étonne encore davantage par la sublimité de son génie. Avec tous ses défauts, c'est le plus grand Poëte que les Anglois ayent eu dans la Tragédie. Mais est-il bien vrai qu'en cette Partie nous devions aujourd'hui même les regarder comme nos Maîtres ? Est-il bien vrai qu'en

quelque genre que ce soit nous ne puissions les égaler ?

Du moins il est certain que sur notre Théâtre, la Tragédie est ce qu'Aristote veut qu'elle soit, un Poëme pour les Rois, & je ne crains pas d'avancer que le plus souvent la Tragédie Angloise n'est un Poëme que pour le Peuple.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LX.

A Monsieur De Buffon, des Plaintes que l'on fait en Angleterre, contre le luxe, comment & en quoi il peut être avantageux ou nuisible à un Etat.

De Londres, &c

MONSIEUR,

L'Angleterre eſt le Pays où l'on déclame le plus contre le Luxe, & cela dans les lieux même que le Luxe, c'eſt-à-dire, le gout des choſes ſuperflues a établis; je veux parler de ces Caffés où tant de gens oiſifs paſſent leur vie, & où l'on parle toujours beaucoup plus qu'on ne penſe. Cependant la plûpart de ceux qui le condamnent par leurs diſcours, prouvent du moins par leur conduite qu'ils en aiment les effets.

Le Luxe aigrit la bile des mécontents, & les Auteurs de toute eſpéce & de tout rang, depuis les plus illuſ-

tres jusqu'aux plus mercénaires, depuis M. Pope jusqu'aux Ecrivains du *CRAFT'SMAN* *, tous se plaignent avec amertume de celui qui regne aujourd'hui à Londres.

Les uns embarassés à se procurer le nécessaire, peut-être faute d'industrie, ou par la crainte du travail, voyent à regret des gens plus heureux jouir de tous les avantages qui sont la suite des richesses. Ils condamnent par envie ceux qu'ils n'ont pas le courage d'imiter. Les autres, dont l'orgueil veut tout assujettir à leur façon de penser, traitent de superflu tout ce qui l'est pour eux, & tous couvrent leur chagrin du prétexte spécieux de l'amour de la Patrie.

Sans être accoutumé au Luxe de Paris, on peut être étonné de ces déclamations; on cherche inutilement sur

* Mylord B * * * que le Docteur Swift appelle *le plus grand Génie de l'Europe*, & M. P * * le plus puissant adversaire qu'ait M. Walpole à la Chambre des Communes, ont souvent travaillé à ce Journal politique; des Auteurs qui n'étoient pas faits pour leur succéder s'en sont mêlés depuis, & l'ont fait tomber dans le mépris.

quoi elles peuvent être fondées ; on ne s'apperçoit pas que les Anglois se piquent de briller soit dans leurs habits, soit dans leurs Equipages ; on trouve leurs meubles aussi simples que des Loix somptuaires pourroient le prescrire. Les Dorures, les Glaces, les Bronzes, sont des ornemens qu'on ne trouve ici qu'en fort peu de Maisons. Si les Tables des Anglois ne sont pas remarquables par la frugalité, elles le sont du moins par la simplicité. En un mot, ce qu'en France nous appellons Luxe, ne paroît pas être le vice ou la vertu de ce Pays-ci.

Il est vrai que tout est relatif, & que si le faste de Paris ne regne pas à Londres, on y donne dans d'autres espéces de superflu. Il est même impossible que cela soit autrement. Les Hommes par une émulation naturelle, dépensent plus à proportion qu'ils habitent des endroits plus peuplés. Seuls ils se négligent, ils s'abandonnent à une vie plus souvent grossiere que simple, parce qu'ils n'ont devant les yeux aucun objet qui aiguillonne leur amour propre. Il faut trop de vertu pour renoncer aux avantages que les richesses donnent sur les autres. On ne les posséde

point indifféremment. Les uns les accumulent par une folle cupidité, les autres les prodiguent par une vanité ridicule. A voir les Hommes toujours donner dans les excès, il ſemble qu'ils n'ayent que le choix des Vices.

Eſt-ce aux Anglois, à ce Peuple ſi Philoſophe & ſi peu ſoumis aux Préjugés à déclamer contre le Luxe ? En plus d'un endroit il paroît le Pere du travail & de l'induſtrie. Chez-eux on peut le regarder comme le ſoutien de leur Commerce. Vous, Monſieur, qui connoiſſez les fondemens de nos Vertus & de nos Vices, vous ſçavez que les hommes affranchis des beſoins, ne travaillent que pour ſatisfaire les différentes cupidités de leur amour propre. Bornez-les au néceſſaire, vous découragez l'induſtrie, vous faites tomber les Arts, vous changez les Mœurs, en un mot, vous réduiſez preſque les hommes à la condition des Sauvages. Alors ce n'eſt pas la peine de s'unir en ſociété, & de bâtir des Villes. Nous n'avons qu'à aller vivre dans les Forêts. Le Luxe a ſes inconvéniens, ſans doute ; les Richeſſes tournent la tête à la plûpart des hommes. L'un veut habiter des Palais ſomptueux, l'autre veut

briller par ſes Equipages, mais les différens Ouvriers que leur vanité emploie, profitent de leur folie. Les vices des uns tournent à l'avantage des autres. Quelques Particuliers imprudens qui ſe ruinent, en enrichiſſent beaucoup d'autres plus ſages & plus utiles à l'Etat, puiſqu'ils travaillent.

Le chagrin des Déclamateurs Anglois ne leur permet pas de faire attention à la liaiſon intime qu'il y a entre le Commerce qui leur eſt ſi avantageux, & le Luxe qu'ils condamnent avec tant de ſévérité. Que vont chercher leurs nombreux Vaiſſeaux aux deux extrémités de la Terre, que les objets du Luxe! Vouloir que les Anglois ſe contentent de les communiquer aux autres Nations, ſans jouir eux-mêmes des fruits de leur commerce, c'eſt exiger tout à la fois une choſe injuſte & impoſſible. Je ſçai que l'on pourroit m'alléguer l'exemple de quelques-uns de nos Voiſins, mais on auroit tort d'en rien conclure; ce qui eſt praticable pour une Nation, ne l'eſt pas pour une autre. La nature du Gouvernement opére ces différences. D'ailleurs ce n'eſt pas toujours par tempérance que les hom-

mes ſe retiennent, l'on auroit tort de louer en eux comme ſageſſe ce qui ſouvent n'eſt que l'effet de leur attachement au plus ſordide intérêt.

Le Luxe inconteſtablement eſt dangereux pour un petit Etat privé des avantages du Commerce, & qui n'a de reſſource que ſon œconomie. Genêve ne pourroit ſubſiſter ſans les Loix ſomptuaires qui y ſont en vigueur. Mais il peut rendre plus riche une Nation auſſi puiſſante & auſſi peuplée que la nôtre, parce qu'il la rendra plus induſtrieuſe & plus commerçante. Elle a été long-tems à ne produire que des Soldats: depuis qu'avec les autres Nations de l'Europe elle a partagé les richeſſes du Nouveau-Monde, elle a cultivé les Sciences & les Arts, elle a produit de grands Hommes dans tous les genres.

Non-ſeulement le Luxe favoriſe le commerce, il contribue encore, ainſi que les Anglois l'éprouvent eux-mêmes, à faire fleurir les Arts & les Manufactures, ſources des richeſſes plus abondantes que les Mines d'or. Les Peuples qui les poſſédent ne ſont pas les plus puiſſans, ils ſont obligés de ſe livrer eux-mêmes à ceux des Pays où la Terre

n'enferme que des Mines de fer. Les Peuples de l'Europe, que ce Métal, pour qui l'on fait tout, & par qui l'on fait tout, enrichit le plus, font ceux qui sçavent le mieux lui donner les différentes formes auxquelles la vanité des Hommes l'a destiné. Un Marc d'or fait souvent plus que doubler de valeur en passant par les mains de Germain. Quel prix n'acquiérent pas aux Gobelins & à Beauvais les Laines que nous achetons de l'Angleterre & de l'Espagne!

Dans un Pays où les Terres sont cultivées, plus il y aura de Manufactures, plus il aura d'avantage dans le commerce avec ses Voisins. Tous les Hommes aiment le superflu, parce que tous les Hommes sont vains. Combien la France ne retire-t-elle pas de ses Etoffes de Soye, de ses Galons, de ses modes, & de toutes les nouveautés que le Luxe y produit tous les ans? Il semble que nous ne les adoptions que pour faire donner nos Voisins dans le piége. *C'est* dit un Auteur qui a écrit depuis peu sur le Commerce d'Angleterre, *un trait de Politique dans les François, que de tenir les Anglois dans leur dépendance pour les Modes. Quelque peu d'at-*

tention que certaines gens fassent à cet abus, il nous en coute tous les ans plusieurs millions, & il diminue sensiblement notre Commerce avec les Nations Etrangeres *. Autant nous serions blâmables de trop estimer notre supériorité dans un genre si frivole, autant aurions-nous tort de la négliger. Quelques efforts que fassent les Anglois pour en prévenir l'effet, tant que nous encouragerons les Arts, ils nous payeront le même tribut. La Folie des Particuliers est toujours plus forte que la Politique des Chefs.

On déclame en Angleterre contre le Luxe, & l'on prêche la Sédition! Quelle inconséquence dans un Peuple si raisonnable! Un Etat est plus ruiné dans un jour par les horreurs des Guerres Civiles, qu'il ne peut l'être en tout un Siécle par les excès du Luxe. C'est un mal que les richesses & l'abondance entraînent à leur suite, & dont l'absence en seroit peut-être encore un plus grand.

Les Auteurs de ces plaintes continuelles, devroient songer que toutes les choses qui ne sont pas absolument nécessaires, peuvent être regardées com-

* *JOSHUA GEE*. Traité du Commerce & de la Navigation de la Grande-Bretagne.

me Luxe, surtout lorsqu'elles sont consommées dans un Etat qui ne les produit pas. Sur ce pié-là, ils devroient interdire le Vin à leurs Compatriotes, c'est une conséquence de leurs principes. En tout cas, il est sûr que les Anglois, seroient moins sujets à cette sorte de luxe, s'ils étoient plus adonnés à celui que ces Déclamateurs leur reprochent avec tant de véhémence. Mais tel croit qu'il est contraire au bien de son Pays d'y porter des habits brodés, qui ne se doute pas que la consommation de l'Eau des Barbades qui s'y fait, est d'une conséquence peut-être aussi dangéreuse. Le Vice qui nous plaît, ne nous paroît qu'un gout permis; le gout qui n'est pas le nôtre, nous le nommons Vice.

La différence des conditions, des températmens & des affections des Hommes, fait qu'il est impossible de décider ce qui est véritablement Luxe ou Frugalité dans les Particuliers, & de prescrire les limites exactes de l'un & de l'autre. La raison veut qu'il soit permis aux uns de dépenser plus qu'aux autres: tout ce que l'on peut dire sur ce sujet, c'est que cette liberté ne doit

pas s'étendre au point de faire passer à l'Etranger le fonds du Trésor public de la Nation. Il se peut que trop de gout pour le superflu & les nécessités imaginaires l'entraînent dans tous les inconvéniens qui suivent un Luxe sans bornes ; mais ce seroit une frugalité mal entendue, que celle qui arrêteroit tout commerce qui se peut faire par un échange de *Marchandises*. Si les Anglois ne prennent pas des nôtres, peuvent-ils raisonnablement espérer que nous en recevrons des leurs ? N'est-il pas des Pays où ils ne peuvent absolument trafiquer qu'en échangeant ce que leur Isle & leurs Colonies leur fournissent, contre les Productions du climat de leurs Voisins ?

Il n'est point toujours vrai que la sobriété produise l'abondance. Je suppose que dans un grand Etat le Gouvernement parvînt tout-à-coup à forcer chaque Citoyen de dépenser moitié moins, pour sa Table, pour ses habits, &c. Cette épargne pourroit demeurer en pure perte à la Société. On ne la pourroit porter à l'Etranger, qui n'auroit aucun besoin de cette augmentation. Le Commerce ne se fait que par

des échanges. Il y faut donner & recevoir.

Il faut avouer que ſur le chapitre du Luxe, il ſe trouve une eſpéce de contradiction entre la Mcrale & la Politique. (Et combien eſt-il difficile de les accorder ſur tant d'autres articles !) Autant l'une, en de certains cas, paroît intéreſſée à l'encourager, autant l'autre l'eſt en effet toujours à le proſcrire. On ne peut nier qu'il ne contribue à la corruption des Mœurs. Mais dans un Etat où les richeſſes abondent, ſi ce n'eſt pas un mal néceſſaire, c'en eſt du moins un preſque inévitable. Les Loix ſomptuaires en changent plûtôt l'eſpéce, qu'elles n'en corrigent les excès. Que doivent faire à cet égard ceux qui ſont à la tête d'un Gouvernement ? Imiter la Sageſſe de l'Auteur de la Nature, qui ſçait tirer le bien général du mal particulier ?

Ce n'eſt point juſtifier les Vices des Particuliers, que de les faire contribuer autant qu'il eſt poſſible à l'avantage Public. Les Avares font plus de tort à la Société en tenant leur or renfermé dans leurs coffres, que les Diſſipateurs qui ſacrifient tout à leurs caprices ; cependant

dant ceux-ci ne ſont pas moins répréhenſibles : car l'un & l'autre défaut, en ne les conſidérant que dans leurs principes, & point dans leurs effets, ſont également vicieux. Si les Enfans de ceux qui ont fait des fortunes conſidérables, ſe ruinent auſſi ridiculement que leurs Peres ſe ſont enrichis honteuſement, ce n'eſt un malheur que pour eux, ou plutôt c'eſt une eſpéce de reſtitution qu'ils font à la Société. Lorſque la Morale fait des efforts inutiles pour rendre les Hommes plus ſages, la Politique doit du moins s'appliquer à tirer parti de leur folie.

Nous avons, nous autres François, une très-grande obligation au Luxe : un de nos Auteurs * a très-bien remarqué, que parmi nous il a banni des Villes & de l'Armée l'Ivrognerie, autrefois ſi commune, & qu'elle ſemble s'être retirée dans les Campagnes, où il n'eſt pas encore arrivé.

Ici tout juſtifie ſes Obſervations : comme le Luxe n'a pas fait les mêmes progrès à Londres qu'à Paris, l'ivrognerie y regne encore en toutes ſortes

* M. Mellon. Eſſai ſur le Commerce.

d'états : dans les Villes de Province d'Angleterre, elle est presque générale. N'est-ce pas à la honte des deux Universités qu'on y apprend autant à fumer & à boire, qu'à entendre le Grec & le Latin ? On ne sçait encore laquelle des deux forme de meilleurs humanistes, ou de plus grands buveurs.

Cependant, tous les Auteurs Anglois parlent contre le Luxe, la bonne chere & la Cuisine Françoise, & presque aucun contre le Cabaret, les Vins de France & la débauche. Celui qui a un bon Cuisinier, est en but aux traits de la Satire ; mais on ne fait pas le moindre reproche à celui qui fait profession de s'enivrer tous les jours de sa vie. Le premier néantmoins n'est peut-être responsable que d'un Ridicule ; celui-ci est coupable d'un Vice réel. Du moins pourquoi ne pas traiter l'un comme l'autre ? Pourquoi des acceptions de vices ? On doit condamner également tout ce qui est également contraire à l'honnêteté des Mœurs. Si en Espagne on ne boit pas, c'est que le deshonneur, qui accompagne l'ivresse en ce Pays-là, est un motif suffisant pour réfréner l'amour du Vin. En An-

gleterre on se livre publiquement à une Passion, dont ceux qui sont faits pour donner l'exemple, ne rougissent pas eux-mêmes.

M. Addison dit dans une des Feuilles de son Spectateur, qu'il voudroit que le Parlement donnât un Acte pour empêcher l'entrée des Rubans de France en Angleterre; peut-être qu'en interdisant absolument celle de nos Vins de Bordeaux, on rendroit un service plus essentiel à la Nation. Nos Modes & toutes nos Bagatelles font sortir beaucoup moins d'argent de ce Royaume, & ne lui portent pas autant de préjudice que nos Vins & nos Eaux-de-Vie.

Un Homme de condition, ce me semble, a meilleure grace à fréquenter le Spectacle que le Cabaret. On remarque ici, que ceux à qui l'on reproche le plus le Luxe, sont les plus sobres. Nos Officiers François, que l'on voit au premier signal quitter avec tant d'ardeur l'oisiveté & les délices de Paris pour s'exposer aux fatigues & affronter les périls de la guerre, ont jusqu'ici assez bien prouvé que le Luxe n'amol-

lit pas. Mais perſonne ne peut douter que le Vin n'abrutiſſe, en ce Pays-ci ſurtout où ſouvent un Anglois eſt uſé à trente ans, & tout-à-fait abruti à quarante.

La plûpart des François ſacrifient tout au plaiſir, excepté leur honneur : il ſemble que les conjonctures changent leur caractere : Voluptueux & pareſſeux dans la paix, on les retrouve actifs & infatigables à la guerre. Cette Jeuneſſe qui à Paris révolte ſi ſouvent par ſes Ridicules, ſous la Tente n'eſt occupée que de ſes devoirs. Peut-être eſt-il vrai qu'un Peuple guerrier aime l'oiſiveté, & qu'il préfére le danger au travail. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on à vû le Luxe, qui ſemble n'inſpirer que la Molleſſe, s'accorder avec la bravoure. Céſar avoit coûtume de dire que ſes Soldats ſe battoient même lorſqu'ils étoient parfumés. Les François d'aujourd'hui reſſemblent encore aux Gaulois de ce tems-là. Les Hommes ne ſont qu'un amas de contradictions. On en a vû allier les petiteſſes du Sexe le plus foible, aux Vertus les plus éminentes de l'autre Sexe. Au rap-

port de Plutarque, Suréna, Général des Parthes, & le plus vaillant Homme de leur Nation, se fardoit le visage. On ne peut pourtant nier qu'en général le Luxe ne soit très-dangéreux dans une Armée : il donne aux Ennemis des avantages, dont les nôtres n'ont que trop souvent profité. C'est à la sagesse des Chefs à en réprimer les excès, & à maintenir à cet égard toute la sévérité de la Discipline Militaire.

Je finirai cette Lettre, Monsieur, par vous conter ce qui m'est arrivé ce matin. Un Anglois que j'ai connu en France, m'est venu voir; c'est un esprit aussi chagrin que bien intentionné pour sa Patrie. Il m'a long-tems entretenu des malheurs de sa Nation; & comme je le reconduisois, il a apperçu une Caisse dans l'Anti-Chambre; il a voulu sçavoir ce que c'étoit. On lui a répondu que c'étoient des Confitures nouvellement arrivées de France. Il est aussi-tôt entré en fureur. Quelle honte, m'a-t-il dit, & pourquoi faut-il que Mylord ** ait des Confitures de France sur sa Table, tandis que son Pere, qui étoit aussi grand Seigneur

que lui, mangeoit du Bœuf ſalé & des Choux ! Des Confitures de France ! Ah, Monſieur, quel Luxe ! L'Angleterre eſt perdue !

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Vòtre très-humble, &c.



LETTRE LXI.

A Monſieur DU CLOS, de la trop grande liberté avec laquelle les Femmes vivent aujourd'hui en France, & de leur influence ſur les Mœurs des Hommes.

De Stamford, &c.

MONSIEUR,

AU lieu de vous communiquer quelques Remarques ſur les Mœurs de ce Pays-ci, je vous envoye la Copie d'une Lettre ſur les nôtres, que le Duc de R*** a reçue depuis peu de Paris. Celui qui en eſt l'Auteur, y fait aſſez ſentir les inconveniens qu'entraînent ceux de nos Uſages qu'il condamne, mais il ne dit pas un mot des avantages qui en réſultent, & cela ſeul doit le rendre ſuſpect. Un eſprit judicieux & équitable peſe le pour & le contre. En tout il y a des compenſations à faire. Nos Mœurs ſont moins

ſimples que ne l'étoient celles de nos Peres, mais elles ſont plus douces. Les Femmes en France ne ſont pas auſſi réſervées qu'en Angleterre, mais elles ſont plus amuſantes. Les unes par leur mal-adreſſe ont le défaut de rendre la Vertu même rebutante; les autres plus attrayantes, ont l'art ſouvent pernicieux de faire paroître le Vice aimable. D'ailleurs j'en appelle à vous, Monſieur, qui avez ſi bien peint les Coquettes; il s'en faut beaucoup que toutes les Françoiſes le ſoient comme cet Anglois l'inſinue. Les traits heureux qui caractériſent Madame de Selves n'ont ſi fort réuſſi, que parce que vous les avez pris dans la Nature; ceux qui ne l'y ont pas reconnue connoiſſent mal les Femmes; j'ajoute qu'ils connoiſſent mal les Hommes; il en eſt peu de ceux qui paroiſſent donner tout au caprice, qui ne ſe laiſſent ſubjuguer par la raiſon, quand elle ſe préſente à eux revêtue de tous les charmes dont vous avez ſçu l'habiller. Auprès des Libertins même, le Vice n'eſt jamais ſi dangereux que lorſque pour les ſéduire il prend le maſque de la Vertu.

Eſt-il étonnant que nous autres François,

çois, nous regardions comme l'ame de la Société, celui des deux Sexes qui par les graces dont le Ciel l'a doué, contribue le plus à la rendre agréable ? C'eſt à la maniere dont nous vivons avec les Femmes que nous devons cette Politeſſe que nos voiſins ſont gloire d'imiter, & qui n'eſt condamnée que par ceux qui ſont des efforts inutiles pour y atteindre.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

---

*LETTRE de M. P**, à M. le Duc de R***.*

MYLORD,

IL me paroît ſingulier que la Nation la plus Galante de l'Europe, ſoit celle dont les Loix ſont les plus injurieuſes au Sexe, & que le Pays qui a refuſé aux Femmes le droit de regner, ſoit cependant celui où elles exercent

le plus d'empire ſur les Hommes : depuis long-tems elles en ont un en France ſi puiſſant, que je ne comprens pas qu'elles y ayent laiſſé ſubſiſter la Loi Salique. Il s'en faut beaucoup que nous ſoyons en Angleterre auſſi attentifs à maintenir nos Priviléges, que les Femmes le ſont en France à étendre les leurs. Elles y ſont parvenues à réduire les Hommes à la dépendance la plus ſoumiſe à leur égard. Le Mariage chez les François, n'eſt qu'une Cérémonie qui affranchit le Sexe du joug des bienſéances, & donne le Privilége de tout faire à celles qui ont les inclinations aſſez corrompues pour tout oſer. La plûpart du tems les Femmes ne ſe marient que pour avoir le droit de tenir une Maiſon ouverte, où ceux qu'elles épouſent ſont moins bien reçus que les Etrangers. Combien eſt-il de Maris ignorés par ceux-mêmes qui dînent & ſoupent tous les jours chez-eux? L'un n'eſt pas plus connu que s'il n'exiſtoit pas, & comme le dit plaiſamment le meilleur Cenſeur des Mœurs de ſon Siécle.

» Un autre ſous le nom du Mari de Madame
» Eſt chez lui comme un Saint que pas
» un ne reclame.

Les Femmes jouent ici le premier Rolle. Sans être Galant de profeſſion, il eſt vrai qu'on ne cherche qu'elles, quelque part où l'on aille; & que l'on ne voit qu'elles, quelque part où l'on ſoit. Elles ſont en France le Centre unique, & le premier Mobile de toutes les Sociétés.

Je fus ſouper hier chez Madame De **; & ſi une de ſes Amies ne fût arrivée à l'heure où l'on alloit ſervir, elle auroit tenu ſeule une Table où nous nous trouvâmes dix Hommes. Il eſt vrai que l'on m'aſſura, que pendant ce tems-là ſon Mari en tenoit une autre ailleurs, où il raſſembloit peut-être autant de Femmes. Ce qui m'a paru ſi extraordinaire, eſt ici une choſe toute commune. Une Françoiſe eſt moins embarraſſée au milieu de douze Hommes qu'elle ne connoît pas, qu'une Angloiſe à recevoir la viſite d'un Homme qui eſt familier dans la Maiſon. Vous

ſentez combien il eſt impoſſible qu'avec tant de liberté les Femmes conſervent la modeſtie, la premiere Vertu de leur Sexe; auſſi eſt-elle de toutes la plus ignorée en France, & c'eſt le moindre mal que puiſſe opérer un pareil renverſement de Mœurs.

J'avois à côté de moi un jeune Homme poudré, friſé, ambré, que je reconnus pour être de Robe, autant à la fadeur de ſes propos, qu'à l'air empeſé de toute ſa perſonne. On n'eſt pas huit jours ici ſans apprendre à diſtinguer ceux de cet état à ces deux traits caractériſtiques. Quoique celui-ci me parût ſe bien porter, il ne but pas une goute de Vin dans tout le repas, & prétendit que ſa ſanté l'avoit obligé de ſe mettre à l'eau. C'eſt ici l'uſage des jeunes gens du bel air. Autant les nôtres ſe livrent aux débauches les plus exceſſives, autant ceux-ci affectent le Régime le plus régulier. Telle eſt la force de l'exemple ſur une Nation à qui l'on reproche depuis long-tems d'être un peu Moutonniére. C'eſt par raiſon que les gens ſenſés ſe ſoumettent aux extravagances de l'uſage, & c'eſt par folie que les jeunes gens paroiſſent rai-

ſonnables. Ainſi , par imitation pure & contre leur propre goût, les uns affectent un Vice qui plaît, les autres imitent du moins une Vertu qui eſt en credit.

En France , où le Caprice décide de tout, on boit, on mange , on eſt ſobre ou intempérant ; en un mot, on ſe porte bien ou mal ſuivant que l'uſage le preſcrit. Il n'eſt plus du bon air d'avoir une ſanté vigoureuſe & un tempérament robuſte : on paroîtroit trop Bourgeois. Depuis pluſieurs années, les Eſtomacs délabrés ſont à la mode. S'en vanter eſt une façon modeſte d'apprendre aux autres qu'on s'eſt diſtingué dans la carriere de la Galanterie ; & tel n'y eſt jamais entré qui a la ſotte vanité d'aſpirer à cette réputation.

Il faut avouer que la chere qui ſe ſert aux Tables de ceux qui donnent le ton, eſt faite pour des Eſtomacs mal conſtitués. Les Viandes ſolides en ſont proſcrites ; on n'y veut que des Mets qui puiſſent flatter des appétits malades, & qui ſoient d'une digeſtion facile. Lorſque j'ai voulu parler du cas que l'on fait parmi nous d'un Aloyau, on a ri de la groſſiéreté de notre goût.

J'ai appris que le Rôt n'eſt plus guéres d'uſage que chez le Bourgeois, & qu'on ne ſert plus d'Eclanches que dans la Province. On ne veut aujourd'hui aux Tables délicates de Paris, que des Entrées fines & des Entre-Mets légers. Les Mets que l'on y ſert, reſſemblent aux propos qui s'y tiennent. Le ſolide en eſt banni. On n'y veut que de la gentilleſſe.

Les François vantent beaucoup leur Cuiſine Moderne; elle a fait même quelques Proſélytes en Angleterre, mais ce n'eſt que ſur les lieux que l'on en peut bien connoître toute la délicateſſe; je ſuis moi-même encore trop accoutumé à la ſimplicité de la nôtre, pour eſtimer celle des François autant qu'elle mérite peut-être qu'on l'eſtime. Je n'ai pour cela ni le goût aſſez fin, ni les lumieres aſſez étendues.

Je dois l'avouer à ma honte, j'ai mal profité & de la lecture des Ouvrages les plus eſtimés ſur cette matiére, & des ſoins que quelques gens, dont la ſupériorité en ce genre eſt reconnue, ont pris pour me former le goût. J'en ai vû quelques-uns préſider à des examens de Cuiſiniers en réputation; c'eſt

un Spectacle digne de la curiosité d'un Etranger. Les François apportent à ces sortes d'actes une attention qu'ils ne donnent pas toujours aux choses les plus importantes. * L'Essai d'un Cuisinier est pour eux une affaire capitale. Il est à Paris des especes de Jurés Experts en bonne-chere, que l'on a soin d'y appeller, & sur la décision desquels se reglent tous ceux qui veulent passer pour faire une chere délicate.

J'aurois soupçonné de l'Economie dans la Réforme qui s'est faite depuis peu aux Tables de Paris, si quelques-uns de ces Docteurs ne m'avoient assuré que le Plat, qui me paroissoit le plus simple & que j'aimois le moins, coûtoit souvent plus aujourd'hui qu'un Repas entier d'il y a cinquante ans. Le faste est parvenu au point de faire consister l'Art à dépenser beaucoup sans qu'il y paroisse. Si la chose est ainsi, j'avoue qu'à cet égard les Cuisiniers François sont les premiers Hommes du

* *Ils sont prets à dire leur sentiment avec autant de franchise que les amis Commençaux disent le leur sur un Cuisinier que le Maître essaye ; ce n'est pas le moins équitable des jugemens de notre Pays.* L'Abbé du Bos.

Monde. Cette frugalité élégante, comparée à l'abondance ſimple qui regne à nos Tables, n'offre à mes yeux qu'un air d'épargne, qui ſouvent me révolte. J'ai beſoin & de réflexions & de confiance en ce qu'on me dit, pour être bien convaincu que cette Parcimonie apparente eſt une profuſion cachée. Il eſt vrai qu'on y ſert grand nombre de Plats; mais communément il n'y a rien dedans.

Ce ſont les Femmes, Mylord, qui ont introduit ici ces rafinemens dans la Cuiſine, & ces changemens dans les uſages. Les Petits-Maîtres François étoient autrefois des Ivrognes, elles ſont venues à bout d'en faire des Buveurs d'eau. Elles ont ici trop d'influence ſur les Mœurs; les réformant à quelques égards, elles les ont peut-être corrompues à d'autres. Il eſt à craindre qu'en rendant les jeunes gens plus ſobres, elles ne les ayent auſſi rendus plus efféminés. Un Vice, ſans qu'on s'en apperçoive, prend la place d'un autre. Telle eſt la nature de l'Homme; on la change, on ne la corrige pas.

Je ſuis, MYLORD, &c.

LETTRE LXII.

A Monsieur FRERET. *De ce qu'en France on néglige trop aujourd'hui l'étude du Grec & du Latin, & de ce qu'en conséquence il y a moins de vrais Sçavans qu'en Angleterre. De l'influence de la mode sur les Sciences mêmes. De l'Anglois qui est mis à présent en France au rang des Langues Sçavantes.*

De Londres, &c.

MONSIEUR,

JE vous ai envoyé à l'adresse que vous m'avez indiquée, *l'Histoire d'Arménie de Moïse de Chorene*, traduite par WHISTON, & les *Oeuvres de Tatien*, de l'Edition d'Oxford de 1700. que vous m'avez demandées. Le neveu du Docteur Bentley qui est ici de retour depuis quelque tems, a annoncé aux Sçavans Anglois l'Ouvrage où vous vous proposez de constater la certitude de l'Ancienne Histoire Chinoise, & d'éclaircir la Chronologie de cette Nation. On

l'attend avec impatience pour le traduire, & je ſuis sûr que vous y porterez toutes les lumieres dont le ſujet peut être ſuſceptible. Vous avez cet Eſprit Philoſophique ſi rare parmi les Sçavans mêmes, qui ſoumet tout au Raiſonnement. Comme il n'eſt point de Sciences qui vous ſoient étrangeres, vous pouvez profiter ſur toute ſorte de matieres du ſecours mutuel qu'elles ſe prétent les unes aux autres. La plûpart de ceux qui s'adonnent à l'érudition, ne ſont pas aſſez Philoſophes ; d'un autre côté, nos Philoſophes modernes ne ſont pas aſſez ſçavans ; vous êtes, vous, Monſieur, bien différent des uns & des autres : ni les Noms, ni les Sçiences mêmes ne vous en impoſent ; & en effet ; le premier fruit que l'on doit retirer des connoiſſances humaines, eſt de ſçavoir les apprécier.

Tout ſurchargés que ſont les Livres du vieux Docteur Bentley d'une érudition péſante & quelquefois hazardée, ils ſont pourtant encore d'un meilleur commerce que lui. Vous avez connu notre célebre Abbé de Longuerue ; le Sçavant Anglois dont vous me demandez des nouvelles, lui reſſemble beaucoup.

C'eſt un homme tout hériſſé de Grec & de Latin, & plus fait pour inſpirer du dégout pour le Sçavoir en général, que de l'eſtime pour celui qu'il poſſéde; & je n'en ſuis pas ſurpris: tout homme qui ne voit pas le monde,& qui vieillit dans le commerce des Livres, contracte une dureté qui rend ſa ſociété auſſi incommode, que ſa Science pourroit la rendre déſirable.

Tel eſt le caractere de la plûpart des Sçavans Anglois, parce qu'ils ſont communément confinés dans la pouſſiere des Colléges: mais ſi les Pédans ſont plus communs parmi eux, peut-être auſſi que les nôtres ſont trop ſuperficiels. La Littérature Grecque & Latine eſt aujourd'hui beaucoup moins cultivée en France qu'en Angleterre. Les Univerſités d'Oxford & de Cambrige, ſont remplies d'hommes de la plus grande erudition. En France le gout de la Philoſophie a preſqu'entiérement détruit celui des Belles-Lettres.

Je l'avoue, & je l'avoue à regret, l'inconſtance qui nous eſt naturelle, s'étend à tous les objets. Les Sciences comme les Mœurs ſont parmi nous ſoumiſes à l'Empire de la Mode. Selon l'eſprit ou

le caprice de ceux qui occupent les premiers rangs dans la République des Lettres, nous cultivons les différentes Sciences qui ſont de ſon domaine. Leurs exemples nous tiennent lieu de Loix. Nous faiſons des Romans ou des Contes de Fées, nous ſommes Poëtes ou Géometres. Chacun au lieu de ſuivre ſon gout, ne conſulte que celui qui régne : on ſe livre au genre pour lequel on a le moins de talent, parce que c'eſt celui qui eſt le plus en vogue. Tel n'étoit fait que pour enfler des Chalumeaux, qui ne craint pas de chauſſer le Cothurne. A peine un Ouvrage fait-il du bruit dans le monde, que ceux qui ſont le plus éloignés du génie qui l'a produit, font des efforts inutiles pour l'imiter. L'Auteur de Tan-Saï doit la plus grande partie de ſon ſuccès à la beauté & à l'élégance de ſon ſtyle.

»Qui penſe finement & s'exprime avec grace,
» Fait tout paſſer, car tout paſſe. *

Ceux qui n'ont d'autre talent que celui d'écrire platement des ordures, ne manqueront pas de le copier, j'oſe vous le prédire. Les Fables de la Fontaine

* La Fontaine.

ne ſont pas faites uniquement pour des Enfans. La Cinquiéme du IV. Livre, contient une Leçon dont pluſieurs de nos Ecrivains auroient grand beſoin.

On peut dire que les Sçavans Anglois rendent encore un véritable culte aux Anciens. Cette Nation ſi Philoſophe ne l'eſt pas à tous égards, & l'amour de la liberté ne l'empêche pas d'être ſur pluſieurs points l'eſclave de ſes Préjugés. Nous donnons peut-être aujourd'hui en France dans l'extrêmité oppoſée. Ceux qui parmi nous ont les premiers levé l'étendart contre les Anciens, ne vouloient qu'abolir une ſuperſtition qui pouvoit arrêter l'émulation, & donner des entraves au Génie. Leur hardieſſe a été auſſi fatale aux Lettres, qu'elle devoit naturellement leur être avantageuſe. Leurs Sectateurs ont abuſé de leurs Principes. Quelques-uns ont oſé ſubſtituer à une eſtime peut-être outrée pour les grands Hommes de l'antiquité, un mépris ſûrement beaucoup plus injuſte & plus pernicieux. Les uns avoient eû tort de vouloir que les Ouvrages des Anciens fuſſent l'unique regle des Modernes; les autres en ont eu un plus grand, c'eſt de ne pas

convenir que s'ils ont des défauts que nous devons éviter, à beaucoup d'autres égards, nous ne pouvons mieux faire que de les prendre pour nos Modeles.

En France on n'étudie plus assez la Langue d'Homere & de Platon. Le sçavoir y est trop négligé, pour ne rien dire de plus. Il est aisé de s'appercevoir dans nos Auteurs Modernes, du peu de commerce qu'ils ont avec ces grands Génies. En quittant les sentiers qu'ils nous ont frayés, & que tant d'Ecrivains du Siécle de Louis XIV. ont suivi si heureusement, nous nous sommes écartés des sources du Gout & de la Vérité.

Cette négligence où nous sommes tombés à l'égard des Anciens, nous est plus dommageable que ne l'eût jamais été l'aveugle prévention que nous avions autrefois pour eux. Celle que bien des gens ont aujourd'hui en faveur des Anglois, n'est peut-être pas moins outrée; je souhaite qu'elle ne nous devienne pas plus nuisible. La Philosophie a mis leurs Ouvrages à la mode. La Géometrie est aujourd'hui la Science qui est le plus en honneur. Comme les Anglois sont les premiers Géometres,

on veut auſſi que nous les regardions dans les autres genres comme nos Maîtres. Nous avons mis depuis peu leur Langue au rang des Langues ſçavantes; les Femmes même l'apprennent, & ont renoncé à l'Italien pour étudier celle de ce Peuple Philoſophe. Il n'en eſt point dans la Province d'Armande & de Beliſe qui ne veuille ſçavoir l'Anglois. Vous ſentez, vous, Monſieur, qui connoiſſez cette Langue, quel avantage le Sexe peut en retirer. Quelle ſource d'amuſement, & quelle Ecole de Mœurs pour les Femmes que le Théâtre Anglois! Sur-tout que n'ont-elles pas à acquérir du côté de l'agrément & des graces de l'eſprit par la connoiſſance de leurs Brochures Politiques!

Si les Critiques étoient plus ſages, de quelle utilité ne ſeroient-ils pas à la République des Lettres; ils en pourroient être le ſoutien, mais ils dégradent eux-mêmes leur autorité par le mauvais uſage qu'ils en font. Ils ſont plus animés par une baſſe jalouſie contre ceux qui s'y diſtinguent, que par un vrai zele contre les abus qui s'y gliſſent.*

* *In van ſperí, quel premio che ripoſe*
Alle fatiche in Ciel; s'altro non ſei,

Aujourd'hui parmi ceux qui ſe donnent eux-mêmes le nom de Gens de Lettres, les uns ne ſont pas aſſez de cas du ſçavoir, les autres n'eſtiment pas l'eſprit autant qu'on doit l'eſtimer ; & communément les uns & les autres ont leurs raiſons pour penſer ainſi. L'Eſprit n'eſt que l'inſtrument, & le Sçavoir n'eſt que la matiere où on doit l'appliquer ; d'ailleurs ce que l'on appelle en France du nom d'eſprit, en a ſouvent un tout différent dans les autres Pays : celui qui eſt à la mode, aujourd'hui n'eſt qu'un outil foible qui ne peut ſervir à conſtruire rien de ſolide. L'Homme d'eſprit qui n'eſt pas ſçavant, eſt ſemblable aux Enfans qui employent beaucoup de ſoins & quelquefois d'art pour bâtir des Châteaux de cartes. Le Sçavant qui n'eſt pas homme d'eſprit, n'eſt qu'un Manœuvre qui tire les matériaux de la carriere, & ne fait tout au plus que les entaſſer. Celui qui eſt l'un & l'autre, eſt le véritable Architecte. Tels étoient des Bayles, des La Monnoyes. Nous en avons bien encore quelques-uns à qui, comme à vous, on peut ren-

Che impaccio alle grand' Alme e generoſe.
L'Abbate Metaſtaſio.

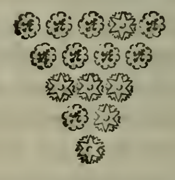
dre cette juſtice, de l'aveu de toute l'Europe. M. le P. Bouhier, M. le P. de Monteſquieu, M. l'Abbé Gédouin, M. de Boſe, & quelques autres de vos Confreres ſont de ce nombre. Mais en récompenſe combien avons-nous de Maſſons dans tous les genres qui ſe mêlent de l'Architecture ?

L'Apprentiſſage de tous les Auteurs en Angleterre, ſont les Brochures Politiques ; en France ce ſont les Critiques & les Romans. La manie des jeunes Gens de notre Siécle eſt de juger. Ils veulent décider de tout avant que de rien connoître ; ils veulent enſeigner les autres avant que d'avoir pris la peine de s'inſtruire eux-mêmes. En un mot, ils ſe font Auteurs en ſortant du Collége. Et que font-ils ? Des Critiques. C'eſt-à-dire, des Ouvrages qui demandent le plus d'expérience. Notre Siécle eſt, dit-on, plus éclairé que ceux qui l'ont précédé, mais à qui en avons-nous l'obligation ? Ce n'eſt point à toutes ces foibles lueurs aujourd'hui ſi communes, c'eſt aux grandes lumieres qui ont paru dans le Siécle dernier. Si les connoiſſances ſont plus généralement répandues, les gens riches en ſçavoir n'en ſont devenus que

plus rares. Tout le monde a de l'eſprit ; tout le monde écrit bien : mais il eſt aujourd'hui peu d'hommes de génie & de véritables Sçavans ! Ne nous en laiſſons pas impoſer par les Productions de nos Eſprits précoces. On prend aujourd'hui un eſſor plus prompt, mais on ne s'éleve pas ſi haut. Le Siécle de Louis XIV. ſera celui des merveilles pour les Lettres aux yeux de la Poſtérité, le nôtre ne lui paroîtra peut-être que celui des petits prodiges.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.



LETTRE LXIII.

A M. le Marquis DE LOMELLINI, *Envoyé de Gênes à la Cour de France. Des moyens que le Czar Pierre a employés pour civilifer & enrichir fes fujets. Que le Commerce, les Armes & les Sciences concourent également à l'agrandiffement d'un Etat. Que le Commerce qui contribue beaucoup aujourd'hui à la grandeur de la France n'y eft pas affez honoré.*

De Londres, &c,

MONSIEUR,

VOUS recevrez plutôt que vous ne vous y attendiez, l'Hiftoire de l'Empire Ottoman * que vous m'avez demandée : Le Courier de M. l'Ambaffadeur d'Angleterre a bien voulu s'en charger. M. le Prince de Cantemir a dû être content de l'accueil que

* Par DEMETRIUS CANTEMIR, Prince de Moldavie.

les Anglois ont fait à l'Ouvrage de son Pere, traduit en leur Langue *; il seroit lui-même plus capable que qui que ce soit de nous en donner un qui ne nous intéresseroit pas moins.

Je veux parler d'une Histoire de Russie, qui manque, & à sa Nation, & à l'Europe à qui il importe aujourd'hui si fort de la connoître. Il a tenté inutilement d'engager quelques Anglois à y travailler: Depuis ayant sçu que M. l'Abbé Hubert, que vous connoissez, en avoit formé le Projet, il l'a encouragé autant qu'il l'a pû à l'exécuter. Je sçais que par les Relations qu'a M. l'Abbé Hubert avec les Pays Etrangers, il a déja rassemblé des Mémoires fort curieux sur le Regne de Pierre le Grand; mais tout Homme qui n'ira pas à Petersbourg apprendre la Langue Russe, & consulter les Originaux, ne peut nous donner qu'une Histoire fort imparfaite de cette puissante Monarchie.

Le CZAR PIERRE a choisi pour arriver à la véritable gloire, le chemin le plus sûr & le moins fréquenté. Il a fondé

* A Londres, chez Knapton 1734. Cette histoire a aussi paru depuis traduite en François, à Paris, chez Barrois 1743.

ſa Grandeur ſur le bonheur de ſes Sujets ; & n'a cherché à rendre ſon Empire plus puiſſant qu'en les rendant plus riches. Aucun Prince n'a mieux connu que lui tous les avantages du Commerce, & n'a pris des meſures plus ſages pour les procurer à ſa Nation. Il eſt venu lui-même dans les Pays policés de l'Europe chercher la connoiſſance des Arts qui manquoient au ſien. Des milliers d'hommes qui vivent dans un Etat ſans travailler, doivent l'épuiſer néceſſairement; dans celui au contraire où les Pauvres trouvent de l'Emploi, les richeſſes ſe répandent ſur toute la Nation. Le Czar avoit coutume de dire qu'il ſeroit bientôt le plus riche Prince de l'Europe, parce qu'il comptoit employer tous ſes Sujets. Plus grand par un abbaiſſement volontaire, que ſur le Trône même dont il ſe plaiſoit à deſcendre, pour leur donner l'exemple du Travail, on l'a vû s'appliquer à différens Métiers. Il a envoyé pluſieurs jeunes gens en Angleterre & en Hollande pour y apprendre à conſtruire des Vaiſſeaux, à fabriquer des Draps, à faire des Montres, &c. Convaincu que les Arts ne peuvent ſe perfectionner

ſans les Sciences, il a fait venir des Sçavans des différentes parties de l'Europe pour fonder ſon Académie de Petersbourg. Je le vois toujous occupé du bien de ſa Nation, ne négliger aucune des voyes qui peuvent l'enrichir, la policer & la rendre plus heureuſe : Dans le Réformateur de ce puiſſant Empire, je vois le Fondateur & le Pere d'un nouveau Peuple. Le bruit que Charles XII. a fait dans l'Europe a coûté cher à la Suede. Le Czar Pierre eſt un Héros d'un ordre bien ſupérieur: Des Générations d'Hommes qui ſont encore à naître béniront ſa mémoire. Il a mérité le nom de Grand, du conſentement de toute l'Europe, & le conſervera de l'aveu de toute la Poſtérité.

Dans le Syſtême Politique comme dans celui de l'Univers, toutes les parties ſe tiennent. Le Commerce, les Armes, les Lettres, quoique d'une nature oppoſée, ont cependant enſemble une relation que les génies faits pour gouverner ne peuvent manquer d'appercevoir. Les Anglois qui approfondiſſent tout, ont vu comme un trait de la Politique du Cardinal de Richelieu l'établiſſement de l'Académie Françoi-

ſe, qui parut d'abord ici ſi ſuſpect aux uns & ſi indifférent aux autres. Il eſt des voyes inſenſibles & qui n'en conduiſent pas moins sûrement à l'aggrandiſſement des Monarchies. Tandis que d'un côté le Commerce aſſure les Conquêtes par les richeſſes qu'il apporte à un Etat, de l'autre les Lettres qui poliſſent les Mœurs, & rendent une Nation plus douce & plus floriſſante, font aimer ſa Domination. Il eſt aiſé de contenir le Peuple dans l'obéiſſance, quand le nouveau joug qu'on lui impoſe eſt plus doux que celui auquel il étoit accoutumé.

Avant que la France ſongeât à s'agrandir par le Commerce, elle faiſoit de nouvelles Conquêtes ſans devenir plus puiſſante. Comme elle avoit des Hommes, & qu'il ſortoit plus d'argent du Royaume par ces dépenſes extraordinaires, qu'il n'y en pouvoit rentrer, après avoir mis de grandes Armées ſur pié, elle gagnoit peu de terrain, ou perdoit bientôt le peu qu'elle avoit gagné. Les Eſpagnols & les Anglois lui faiſoient la loi. Le Commerce eſt une des Sources de l'état floriſſant où depuis elle eſt parvenue, & auquel les Turen-

nes, les Richelieux & les Colberts, ont également contribué. C'eſt ce dernier qui a la gloire d'avoir créé notre Marine. Louis XIV. en guerre avec toute l'Europe étoit encore aſſez puiſſant pour diſputer l'Empire de la Mer aux Anglois & aux Hollandois réunis.

Le Commerce eſt auſſi néceſſaire pour ſubvenir aux frais de la Guerre, que pour entretenir l'abondance dans la Paix. C'eſt avec de l'argent que l'on prend des Villes, que l'on gagne des Alliés, & que l'on achete des Troupes Auxiliaires. Ce ſont les richeſſes des Anglois qui ont ſuſcité de ſi puiſſans Ennemis à la France. Quelles Guerres la République de Veniſe n'a-t-elle pas ſoutenues contre le redoutable Empire des Turcs! Et qui ſçait mieux que vous comment la vôtre eſt parvenue aujourd'hui à ſoumettre les Rebelles de Corſe!

En tems de Paix la conſommation qui eſt le ſoutien de la Culture des Terres, devient plus forte dans les Villes à proportion que le Commerce fleurit davantage. Plus les commodités y abondent, plus elles augmentent d'Habitans. Mais il ſeroit à ſouhaiter

qu'on

qu'on ne permît de s'y établir qu'à ceux qui d'une maniere ou d'autre contribuent à l'avantage commun, & que les Villes ne fussent pas l'azyle de la Fainéantise. On devroit sur-tout en bannir ce nombre prodigieux de Domestiques oisifs, que le faste des Grands & la vanité des Gens riches qui les imitent, y entretiennent au préjudice des Manufactures & de la Culture des Terres. Autant le Luxe, qui fait travailler des Ouvriers, peut être avantageux à la Société, autant celui qui fait vivre tant d'Hommes inutiles du travail des autres est véritablement pernicieux en quelque Etat que ce soit. Cet abus est aujourd'hui porté parmi nous à un tel excès, qu'il mérite toute l'attention du Gouvernement.

Dans le Siécle où nous vivons, l'Europe est trop éclairée pour ne pas regarder le Commerce comme la partie la plus essentielle de la Politique, qui en effet a entiérement changé de face, depuis que toutes les Nations policées sont devenues plus ou moins commerçantes. Personne ne sçait mieux que vous combien il est difficile, à cet égard, d'accorder les intérêts des différens Potentats.

Lorsque les Anglois paroissoient si allarmés pour les Libertés de l'Europe, ils n'étoient réellement occupés que de leur intérêt particulier. Un Prince du Sang de France ne leur faisoit ombrage sur le Trône d'Espagne, que par rapport à leur Commerce : On doit le regarder toujours comme le véritable motif qui les porte à faire la Guerre, & comme l'unique objet qu'ils cherchent dans la Paix.

En toute sorte d'Etats, le fondement du Commerce est la Liberté : On l'a ruiné quelquefois en voulant le protéger. L'Industrie des Négocians va souvent plus loin que la Prudence de ceux qui veulent les diriger. La sage pratique des Gouvernemens Républicains devroit sur ce sujet servir de Regle aux autres. On ne doit authoriser les Compagnies exclusives que dans le cas de nécessité absolue ; ce n'est que pour l'avantage général qu'il est à propos de préjudicier à celui des Particuliers.

Les Richesses qui sont le fruit du Commerce, ne sont peut-être pas assez pour lui donner tout l'encouragement dont il a besoin, sur-tout dans

une Nation comme la Françoiſe qui ſe pique d'une certaine ſenſibilité à la Gloire, qui lui eſt particuliere. En France nous ne faiſons pas aſſez de cas du Négociant; la plûpart ont l'injuſtice de le confondre avec le Marchand qui vend en détail. Il arrive delà que le Fils préfere au Commerce qui a enrichi ſon Pere l'exercice d'une Charge qui le ruine; ce qui cauſe un très-grand dommage à la Société. Plus on porte de gros fonds dans le Commerce, plus on eſt en état de le faire avantageux & pour ſoi & pour ſa Nation, dont on accroît les richeſſes en augmentant les ſiennes.

Nos Voiſins, plus ſages à cet égard, honorent un Etat qui contribue au ſoutien de tous les autres. La Profeſſion de Négociant en Angleterre n'a rien que de reſpectable, parce que c'eſt celle d'un Citoyen utile à ſa Patrie: Elle n'eſt point incompatible avec la qualité de Membre du Parlement, c'eſt-à-dire, de Légiſlateur. Et à quelle plus grande gloire des Particuliers peuvent-ils arriver, qu'à celle de veiller, à ce titre, au bonheur de leurs Concitoyens!

Un des grands Hommes que la France ait eus, le Duc de Sully dit qu'il n'y peut avoir qu'un Préjugé des plus aveugles, qui fasse regarder les Finances par les Gens de qualité comme au-dessous de leur naissance. *Le vrai grand Homme ne sçait que chercher à être utile à sa Patrie dans tous les tems de quelque maniere que ce soit : & où est la bassesse, sinon à laisser flétrir par une vie délicieuse & effeminée, telle que les personnes de qualité la menent en France pendant la Paix, toute la gloire dont on a pu se couvrir pendant la Guerre?* *

Si on veut faire fleurir le Commerce en France, il faut y attacher des honneurs; & la Justice ne l'exige-t-elle pas du moins autant que la Politique? On peut être utile à son Pays de plus d'une maniere. De riches Négocians contribuent en tout tems à l'avantage, & souvent au salut de leur Nation. Une de leurs Lettres de Change va tout-à-coup faire cesser la famine dans leur Patrie, ou délivrer leurs Concitoyens de l'invasion de l'Ennemi.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

* Mémoires de Sully.

LETTRE LXIV.

A Monsieur le Président de MONTESQUIEU. Que les Ecrits du Parti opposé au Ministere respirent plus l'esprit d'indépendance que l'amour de la Liberte. De l'État Républicain, & des inconvéniens qui y sont presque nécessairement attachés.

De Londres, &c.

MONSIEUR,

IL est impossible que les avantages & les défauts du Gouvernement Anglois ayent échappé à celui qui a si bien démêlé les Causes de la Grandeur & de la Décadence de la République Romaine : aucun Ecrivain n'a mieux fait sentir que vous l'influence de la Morale sur la Politique ; & en effet, les abus qui se glissent quelque part que ce soit dans l'administration des Loix, sont les germes de ces mêmes désordres qui ont opéré tant de fois la Révolution des Empires. Combien de Gouvernemens

en Europe n'ont conſervé de leur premiere Inſtitution que la forme extérieure! On ne s'apperçoit pas, ou l'on ne veut pas s'appercevoir de ces altérations: des Peuples entiers ſont tellement gouvernés par l'opinion, que les uns ſe vantent de jouir des avantages qu'ils n'ont pas, & que les autres les poſſédent ſouvent ſans les connoître.

On ne peut jetter les yeux ſur ces Ecrits Politiques que l'on imprime ici journellement contre le Miniſtere, ſans être ſurpris d'une eſpéce de contradiction où tombent des Auteurs qui ſe piquent de raiſonner juſte. D'un côté ils louent avec excès la Conſtitution de leur Gouvernement ; de l'autre ils ſe plaignent avec amertume de la violation continuelle de leurs Loix & de leurs Priviléges: c'eſt, ce me ſemble, ou vanter un Gouvernement qui n'exiſte que dans leur idée, ou déplorer des malheurs qui n'ont point de réalité. De façon ou d'autre on peut les ſoupçonner de pécher contre la bonne foi, ſans laquelle un Ecrivain de Parti n'eſt qu'un déclamateur.

Un Auteur Anglois parlant des plaintes continuelles qui ſe font & dans

la Chambre Haute & dans la Chambre Basse de ce que la Cour y dispose toujours de la pluralité des Suffrages, compare le Parlement aux deux Sosies, dont l'un se plaint des coups qu'il avoue s'être donnés.

Il n'est pas difficile de reconnoître par l'Esprit Républicain qui regne dans tous ces Ecrits, que souvent on n'en veut pas moins au Roi, qu'au Ministre qui est dépositaire de son autorité. Autant on y fait d'efforts pour peindre avec violence les inconvéniens où les Monarchies peuvent être sujettes, autant on employe d'art pour pallier ceux qui sont inséparables des Républiques, qui peut être ne sont pas moins grands.

Rien n'est plus aisé que de présenter le Gouvernement Républicain sous la forme la plus propre pour en imposer aux hommes. Il promet la liberté & l'abondance; quelquefois même il annonce l'égalité des Rangs, moyen si sûr de charmer la Populace. Mais le Sage ne juge pas sur les seules apparences; il regarde l'égalité des Rangs comme véritablement contraire au bien d'une Nation; il est convaincu que celle des richesses est absolument impossible. Le

plus grand & le plus petit, celui qui eſt dans l'opulence, & celui qui gagne ſa vie à la ſueur de ſon front, tout eſt dans l'ordre, qui eſt le bien général. L'égalité où tous les hommes aſpirent, eſt un état de Guerre continuelle. Il faut qu'il y ait des Forts & des Foibles, & peut-être des biens & des maux : c'eſt de ces diſcordances particulieres que réſulte l'harmonie du tout.

Le Peuple prend plus garde aux noms qu'aux choſes, il croit poſſéder la Liberté quand il l'a pour ſa deviſe ; ceux qui ſe trouvent ſaiſis de l'autorité en le repaiſſant d'idées chimériques, trouvent le moyen de l'enchaîner réellement. Lorſque Cromwel relevoit *la Majeſté du PEUPLE ANGLOIS*, il le tenoit dans les fers. Mais vous, Monſieur, à qui rien n'en impoſe, vous ſçavez qu'on peut être libre ſous un Roi & eſclave dans une République.

On nous fait de grands éloges de la conſtitution Politique des Athéniens ; cependant ſi l'on ſonge aux Factions qui ont troublé cette République, où ſouvent les hommes les plus illuſtres & les plus vertueux ont été perſécutés, exilés, punis de mort au gré d'un Ora-

teur plus emporté par sa Paſſion que par le zéle du bien Public, on eſt tenté de croire que ce Peuple qui ſe piquoit tant de liberté, étoit dans le fonds l'eſclave d'un petit nombre des Factieux, qui ſe rendoient redoutables à tout le reſte.

Vous avez judicieuſement remarqué que parmi nous les Républiques d'Italie, qui ſe vantent de la perpétuité de leur Gouvernement, ne doivent ſe vanter que de la perpétuité de leurs abus, & qu'elles n'ont pas plus de liberté (ni même de puiſſance) que Rome n'en eût du tems de Décemvirs. *

Tandis que Milton, dont la Plume étoit vendue à Cromwell, tâchoit d'inſpirer aux Anglois la haine des Rois & l'amour du Gouvernement Républicain, Hobbes, un des plus grands Philoſophes d'Angleterre, fit une Traduction de Thucidide, pour détruire les fauſſes idées que le Fanatiſme commençoit à répandre dans la Nation. L'Hiſtoire des Macédoniens qui obéiſſoient à des Rois, offre moins d'exemples de l'abus de l'autorité, que celle

* De la Grandeur des Romains & de leur Décadence. Chap. VIII.

des Athéniens qui étoient gouvernés par un Sénat.

Qu'un Peuple ſoit réduit ſous le joug par une ou pluſieurs mains, la Servitude eſt toujours ſervitude : peut être même eſt-elle moins dangereuſe, impoſée par l'Ambition d'un ſeul Maître, que par la prévarication de tout un Corps. Le Peuple eſt plus allarmé des injuſtes entrepriſes d'un Prince, que des atteintes plus ſpécieuſes de ceux à qui il confie le dépôt de ſa Liberté, ſur tout lorſque ces derniers ont l'art de couvrir leurs deſſeins du voile de l'intérêt Public, ce qu'ils font toutes les fois qu'ils travaillent à leur intérêt particulier.

Si dans un Etat Monarchique le Roi donne à ſes Favoris ; dans un Etat Républicain, les Chefs donnent à leurs Partiſans. Mais en ce dernier tous ceux qui n'ont aucune part au Gouvernement, ſont plus opprimés que ceux qui vivent ſous un Prince. Y eut-il jamais de Monarchie auſſi abſolue dans le monde, que l'Empire avec lequel le Senat de Veniſe gouverne cette République ? Eſt-il un Pays en Europe où le Peuple ſoit plus eſclave qu'en celle de Pologne? Les Monarchies Chrétiennes ſont tou-

tes limitées par la Loi. Mais lorſque la Puiſſance exécutive eſt dans les mains de ceux qui ne ſont grands que par l'abbaiſſement du Peuple, quel peut être ſon ſecours! Il doit ſouffrir ſans reméde, puiſqu'il eſt opprimé par ceux mêmes qui le repréſentent.

Il eſt, vous le ſçavez, plus d'une République où le Corps de la Nation, à la vérité, eſt libre, mais où chaque Particulier eſt, pour ainſi dire, eſclave par la forme de Gouvernement auquel il s'eſt ſoumis. Il ne peut guères y avoir qu'un Fanatiſme mal entendu, qui ſoutienne la liberté d'un Etat, lorſque celle de tous les Membres qui le compoſent lui eſt immolée. N'eſt-ce pas là un de ces cas où les Hommes préférent une gloire imaginaire à leurs véritables intérêts, & le nom de Liberté, aux avantages qui ſeuls doivent la rendre déſirable?

Dans bien des Etats Républicains, un homme libre ne veut dire autre choſe que celui qui n'obéit pas à un Roi. N'en avons-nous pas à nos Portes, où le ſoin de la Liberté fait porter à chaque particulier les entraves les plus péſantes? Si nos Maiſons Religieuſes ſont des eſpéces de petites Républiques qui ſe choi-

ſiſſent leurs Chefs, les petites Républiques ne ſont que de grandes Communautés où la ſévérité de la Régle eſt un joug pour tous ceux qui les compoſent. Quel eſt le Citoyen de Londres qui voulût acheter la liberté à ce prix, & s'accommoder de la vie contrainte d'un Bourgeois de Bâle ou de Genêve! C'eſt en vain qu'en Angleterre le Magiſtrat entreprend de réformer des abus, on y brave ſon autorité parce qu'il n'a pas la force en main pour ſe faire obéir. Dans un Pays où les Loix ne ſont pas reſpectées, on a moins d'amour pour la Liberté, que de goût pour l'indépendance. Et en effet, les Maximes de la plûpart de ceux qui écrivent contre le Miniſtere, conduiſent plutôt à l'Anarchie, qu'à aucune eſpéce de Gouvernement.

Indépendamment de ces inconvéniens qui ne regardent que les Particuliers, il en eſt pluſieurs autres qui concernent le Corps même de la République. C'en eſt un très-grand que la longueur des Délibérations, dans les circonſtances où il eſt queſtion d'agir promptement. Le ſort des Etats Républicains eſt de vivre dans des allarmes continuelles: leurs Voiſins ne ſçau-

roient ſe remuer ſans leur donner d'ombrage; s'ils en ont d'ambitieux, leur Ennemi a eu le tems d'agir, avant qu'ils ayent eû celui de délibérer. C'eſt-là ce qui dans les grands Périls a obligé la République Romaine à ſe créer un Dictateur. Qu'en eſt-il arrivé? Que ceux à qui elle a confié le pouvoir abſolu, s'en ſont enfin ſervi pour la ſubjuguer. Ceux qui dans les mêmes circonſtances oſeront courir les mêmes riſques, peuvent-ils ſe flatter de prévenir ce que les Romains n'ont pû empêcher?

Quoi qu'il en puiſſe être, laiſſons le vulgaire ſe repaître d'un bonheur & d'une gloire chimériques. Celui qui n'écoute aucun préjugé, aimera peut-être mieux vivre dans un Etat Monarchique, mais qui eſt plus tranquille; & obéir à un ſeul, que d'être mis ſous le joug par ceux qui ſont nés ſes égaux.

J'ai l'honneur d'être, MONSIEUR,

Votre très-humble, &c.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE

Fin de la Table du second Volume.

